

Le Samedi¹⁰

MAGAZINE ILLUSTRE - LITTERAIRE - HUMORISTIQUE - MUSICAL



ALICE TERRY

Vol. XXXIX
No 32

Tél.: LANCASTER 5819-6002

Montréal,
7 janvier 1928

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Hebdomadaire - Illustré - Littéraire
Humoristique - Musical

POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, RUE DE BULLION
MONTREAL

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as
second class matter under Act of March 1879

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
maille commençant cinq
jours avant de les livrer.

Tarif d'annonces fourni
sur demande.

ABONNEMENT
Canada
Un an . . . \$3.50
Six mois . . . 2.00
Trois mois . . . 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an . . . \$5.00
Six mois . . . 2.50
Trois mois . . . 1.25

HEURES DE BUREAU
8 h. 30 à 5 h. 30
Samedi, 8 h. 30 à midi

Carnet Editorial

LE HASARD

L ETAIT UNE FOIS — comme dans les contes de fées — un original très riche qui ne savait plus quoi faire de son argent, tellement il l'avait dépensé, semé et gaspillé en plaisirs et caprices divers, petits ou grands. Par une nouvelle fantaisie, il prit un jour un billet de banque bien soyeux et fortement chiffré, l'enveloppa dans un fragment de papier vulgaire sur lequel il avait écrit: "Pour celui qui le trouvera" puis il jeta cet anonyme cadeau sur le chemin. "Voilà, pensa-t-il, qui surprendra fort celui qui le trouvera et, peut-être, lui fera beaucoup de bien, mais le hasard a tant d'ironie que ce sera sans doute un millionnaire qui le ramassera."

Or, ce fut un pauvre diable qui vint à passer le premier et vit l'objet. Depuis la veille il n'avait pas mangé; la malchance à laquelle il était pourtant habitué, l'accablait plus durement que jamais et il avait la tête aussi pleine de découragement que l'estomac vide d'aliments. D'un mouvement machinal il poussa du pied le papier gisant à terre, il esquissa le geste de le ramasser puis, haussant les épaules, il poursuivit sa route, dédaigneux de l'humble épave. Un coup de vent la jeta au ruisseau où elle disparut parmi d'informes débris.

Le caprice du riche original était resté sans effet et le malheureux que la trouvaille inattendue aurait pu sauver de la misère présente et lancer peut-être dans une vie nouvelle bien différente des jours passés, ce malheureux avait rejeté sans le savoir la chance qui s'offrait enfin à lui. Toute son existence avait dépendu d'un seul et simple geste...

Ceci n'est pas un conte fait à plaisir mais l'image de ce qui se passe pour chacun de nous dans cette vie fantasque, incertaine et faite d'événements que nous subissons sans nous douter qu'il aurait fallu parfois bien peu de chose pour qu'ils soient tout différents.

La vie est chose folle en apparence parce que la logique des faits nous échappe les trois quarts du temps. En réalité il n'y a pas d'imprévu, tout se lie, s'enchaîne avec une implacable rigueur et comme conséquence, le plus souvent, d'un point de départ si insignifiant que nous ne l'avons pas noté au passage.

Il serait curieux, si la chose était possible, de remonter à l'origine des puissantes maisons ou des grandes infortunes; dans les unes comme dans les autres on retrouverait le geste banal, qui devait être si gros de résultats mais qui fut accompli dans la parfaite ignorance de ce qu'il devait produire.

C'est la rencontre forfuite d'une femme que le hasard met un jour en présence d'un homme alors que mille chances pouvaient en disposer autrement; une orientation nouvelle de l'existence s'en est suivie avec tout son cortège d'événements futurs, vie embellie par l'amour ou ruinée par la haine.

C'est la tentative, heureuse ou non d'un métier, d'une industrie, d'une carrière; le succès ou la faillite, la considération ou l'opprobre... Il y eut un instant où tout cela a tenu dans la simple indécision d'un geste ou dans l'expression d'une volonté qui fut plutôt un caprice ou une fantaisie. La vie entière, ensuite, a profité de ce geste ou bien l'a payé.

Ce sont les progrès de la science avancés ou retardés par une circonstance banale qui a dès le début, modifié la vie de l'enfant qui, plus tard, aurait été un grand savant et qui sera peut-être un grand criminel. L'accident, le caprice,

l'occasion, la lassitude, le besoin, le manque d'énergie et parfois le désespoir lui-même, voilà autant de facteurs sans en compter bien d'autres qui opèrent continuellement des changements de direction plus ou moins heureux dans la vie des hommes. Nul ne s'en doute parce que ce travail de la destinée s'accomplit au milieu des mille préoccupations de l'existence, parce qu'aussi nul ne recherche volontiers la cause première d'un succès, on préfère vivre avec l'illusion plus flatteuse qu'il est uniquement dû aux efforts que l'on a pu faire ou à la capacité que l'on croit avoir.

Cette recherche serait d'ailleurs à peu près impossible car un événement est toujours la conséquence naturelle et logique d'un autre; tout s'enchaîne et se tient dans la vie comme dans la nature et toute cause, si minime soit-elle, peut toujours être rattachée à une autre qui l'a déterminée. Ces causes s'enchevêtrent, se modifient l'une et l'autre, transforment les réalités d'aujourd'hui en souvenirs de demain, reprennent ces souvenirs pour en faire le guide ou l'épouvantail dans une décision à prendre, bref, nous subissons l'influence occulte de mille tiraillements que nous définissons d'une manière commode: nous les appelons l'inspiration des circonstances.

Il n'en découle pas de là que nous devions nous laisser aller au fatalisme sous prétexte que n'arrivera que ce qui doit arriver; c'est une formule qui n'est valable qu'après coup. La plus grande latitude nous est au contraire accordée, sinon pour conduire les événements à notre gré, du moins pour en profiter s'ils nous paraissent favorables et les contrecarrer s'ils nous déplaisent; le tout est simple affaire de jugement.



A QUOI TIENT LA DESTINEE? PARFOIS A
QUELQUE DETAIL INSIGNIFIANT DE
L'EXISTENCE, UN SIMPLE COUP
DE TELEPHONE...

Ce n'est que cela mais c'est cela; chose trompeuse s'il en fût jamais car le jugement, pour être infallible, devrait être appuyé par la science de l'avenir. Comme l'avenir ne s'estime que d'après des probabilités et que celles-ci se fondent sur le jugement, on voit qu'il est plutôt difficile de sortir de ce cercle vicieux...

Nous pouvons cependant tirer une conclusion morale de tout ceci: c'est que tout événement, petit ou grand, est comme les nuages; il a un côté sombre et un côté brillant; la chance que nous manquons nous laisse probablement poursuivre notre chemin à la rencontre d'une autre et la satisfaction qui nous glisse entre les doigts en nous laissant d'amers regrets sur le moment, n'était peut-être faite que de déceptions qui nous auraient ensuite été beaucoup plus pénibles.

Le mieux est donc de prendre le temps comme il est, les choses comme elles sont et les événements du bon côté en laissant faire le reste.

Toutes les philosophies du monde n'ont que cette alternative: ou se borner au conseil que je viens de donner, ou dépenser au compte de cette bête de vie une multitude de raisonnements que la moitié des hommes n'entendra pas et que l'autre moitié n'écouterait que pour les oublier ensuite.

FERNAND DE VERNEUIL

Nouvelle Sentimentale

Une Histoire Parisienne

Par JEAN DE MONTHEAS



"MON CHER GEORGES, NE PRENEZ PAS LA PEINE D'ALLER PLUS LOIN."

MONSIEUR Georges Durieux, les renseignements pris sur votre compte sont favorables. Autrement, je n'eusse certes pas donné ma fille à un gratte-papier. Mais, puisque de nos jours on peut se créer dans les lettres une belle situation, témoin la vôtre qui est bien telle que vous l'avez énoncée, je n'ai aucune raison de vous refuser la main d'Hortense... Vous avez ma parole, Monsieur!"

Cette phrase résonna avec solennité dans le grand salon rouge et or, d'un luxe "cossu," c'est-à-dire très lourd. Georges Durieux, l'écrivain bien connu, remercia, en termes profondément sentis, le notable commerçant de la précieuse faveur que ce dernier daignait lui accorder, et dont il sentait tout le prix. Puis, il s'inclina avec grâce devant sa fiancée, une petite personne rousse insignifiante et un peu trop parée, et se retira en sollicitant la permission d'envoyer son premier bouquet.

Il descendit machinalement l'escalier somptueux recouvert de moquette épaisse, et se trouva dans la rue. Il avait plu toute la journée; les trottoirs luisants reflétaient l'éclairage des magasins, tandis que, dans le brouillard opaque de cette soirée de décembre, les becs de gaz vacillaient comme des étincelles lointaines.

Sans se demander où il allait, Georges Durieux marcha distraitemment à travers cette vapeur crépusculaire, semblable un peu au flot d'idées confuses obscurcissant son cerveau. Il se félicitait du gros numéro qu'il venait de tirer à la loterie du mariage, Mlle Hortense Viroux valant un million, selon l'expression des Américains pratiques.

Ensuite, ses pensées s'écartèrent peu à peu de la fille de l'industriel, ou plutôt de l'opulente dot de celle-ci, pour se reporter en arrière. Il revit les années écoulées, les années de misère et de lutte où, pourtant, il était heureux. En ce temps-là, son idéal était autre,

plus haut, il se l'avouait dans le secret de son cœur. Alors, il n'appréciait point la vie suivant la somme de jouissances qu'elle procure, il concevait des responsabilités et des devoirs; de la femme dont il voulait faire sa compagne, la pierre angulaire de son foyer, il n'exigeait pas seulement de l'argent, et encore de l'argent... L'éclatant succès de son beau et honnête roman "*Ames perdues*" était venu l'arracher à la pénombre de son existence, à ses projets d'humble bonheur. Avec la notoriété, l'aube de la fortune, l'ambition était entrée dans son âme et y avait tout dominé. C'était un faible que Georges Durieux; depuis ce moment, il s'abandonna au courant, oublia les principes qui le gênaient, et ne songea plus qu'à s'élever, s'élever toujours en se créant un piédestal d'or!...

L'écrivain en était là de ses souvenirs lorsque, tout à coup, il s'arrêta et tressaillit. L'instinct aveugle de l'habitude ancienne l'avait conduit rue

Nollet, aux Batignolles, devant la modeste maison qui avait été longtemps l'abri de son allègre pauvreté. Il leva les yeux. Au quatrième étage, derrière des rideaux de mousseline brillait la lueur tamisée d'une lampe. Georges soupira. Longtemps aussi, cette fenêtre ainsi éclairée avait été le phare des ténèbres dans lesquelles il se débattait, l'étoile consolatrice qui, après les dures journées à la recherche d'un introuvable éditeur, lui rendait la ferme espérance au lendemain... Durant plusieurs minutes, il hésita, soutint un combat contre lui-même, contre sa volonté qui mollissait.

"Bah! conclut-il en haussant les épaules, il faut en finir!..."

Et, entrant résolument dans l'étroit vestibule, il gravit les degrés de l'escalier ciré. Cependant, son cœur se serrait. Par les portes entr'ouvertes, il apercevait des familles réunies autour de la table pour le repas du soir, une

(Suite à la page 8)



Le Kuthodaw, longue avenue de petits sanctuaires contenant chacun une pierre où sont gravées les écritures saintes du Bouddhisme. Cette avenue est située aux environs de Mandalay.

LE BOUDDHA

Par L. R.



LES Bouddhistes sont convaincus que leur dieu Bouddha est toujours vivant parmi eux, c'est-à-dire qu'il se réincarne dans le corps d'un enfant et qu'à la mort de celui-ci, il se réincarne dans le corps d'un autre.

Le «jeune dieu» actuel est un petit garçon hindou, de Spitok, d'ailleurs de naissance royale ce qui était déjà un grade qui ne lui avait coûté que la peine de venir au monde. Par le choix et la décision des Lamas, le voici promu au rang de divinité et chef spirituel de cinq cent millions d'êtres humains.

Ce n'est peut-être pas très amusant pour lui pour le moment car il lui a fallu renoncer à tous ses jeux enfantins pour commencer à apprendre toute la science que possédait Bouddha mais il y a des compensations: au lieu d'être, comme tous les moutards de son âge, exposé à la fessée paternelle, il est devenu un objet de grand respect devant qui ses parents eux-mêmes se mettent à plat ventre. C'est plutôt comique mais la chose est prise très au sérieux par des centaines de mil-

lions de gens dont beaucoup sont de vrais fanatiques.

Le Bouddha de l'origine, le vrai, est né, l'an 622 avant l'ère chrétienne, à Kapilavastou, capitale du royaume de ce nom, près du Népal. Son père, Souddhodana, de la race des Sakyas et de la «race solaire» de Golamidas, était roi de la contrée.

Sa mère, femme d'une grande vertu, était fille du roi Souprabouddha. Elle avait été nommée Mata-Devi à cause de sa beauté merveilleuse. C'est en raison de cette origine illustre que Bouddha est souvent appelé Sakya-mouni (moine issu des Sakyas).

Dans son enfance on l'appela Sarvarthasiddha, jusqu'au jour où il parvint à la dignité de Bouddha. Sa mère étant morte sept jours après sa naissance, il fut confié aux soins de sa tante Pradjapati. Il était doué lui-même d'une beauté extraordinaire et les Brahmanes avaient, dit-on, reconnu sur lui les trente deux signes principaux et les

quatre-vingts signes secondaires qui caractérisent les hommes destinés à devenir grands parmi leurs semblables.

Enfant encore, il fit dans les sciences des progrès étonnants et recherchait souvent la solitude pour se livrer à la méditation.

Prévoyant ses dispositions à la vie ascétique, les Brahmanes engagèrent son père à le marier de bonne heure pour le rattacher au monde. Il demanda sept jours pour réfléchir et, considérant que le mariage ne le détournerait pas de ses méditations, il consentit à prendre une femme, même de condition très modeste pourvu qu'elle eût une culture de qualités dont il donna la liste.

On découvrit enfin ce trésor. C'était Gôpo, de la race des Sakyas mais, à son tour, son père ne voulut la donner qu'à celui qui l'emporterait sur tous ses rivaux dans les sciences et les exercices corporels. Bouddha triompha sans peine de ses concurrents dont l'un devint son

disciple et l'autre son implacable ennemi.

Bouddha se sentait toujours attiré par la vie ascétique. Une apparition et diverses circonstances dont il fut vivement frappé le déterminèrent à quitter la cour. Malgré la surveillance des gardes, il parvint à s'échapper à minuit, à l'heure où se levait l'astre Poushpa qui avait présidé à sa naissance et, quand le jour parut, il était déjà à douze lieues de là.

Congédiant alors le voiturier qui l'avait conduit, il lui remit sa coiffure royale, avec l'aigrette de perles dont elle était ornée, se coupa les cheveux avec son sabre, les jeta au vent et donna ses vêtements de soie de Bénarès à un chasseur qui lui laissa en échange son vêtement tout usé de peau de cerf de couleur jaune.

Il avait alors 29 ans. Il se séjourna tour à tour chez plusieurs Brahmanes et l'un d'eux, très célèbre, Roudraka, lui confia l'enseignement dans une de ses écoles.

Bouddha voulait connaître à fond la doctrine des Brahmanes pour mieux la combattre et, lorsqu'il eut rempli son but, il prit

congé de Roudraka en lui disant : « Ami, cette voie du Brahmanisme ne conduit pas à l'indifférence pour les objets du monde, ne conduit pas à l'affranchissement de la passion, ne conduit pas à l'empêchement des vicissitudes de l'être, ne conduit pas au calme, à l'intelligence parfaite, à l'état de Brahmana et par conséquent au Nirvâna. »

Il partit avec cinq disciples et se retira avec eux sur le mont Gaya (où est aujourd'hui le village de Phasgou) et là, pendant six ans, il se livra aux austérités les plus rudes, aux privations et aux jeûnes prolongés. La légende bouddhique nous montre cet ascète souffrant, dans cette solitude devenue célèbre, des combats acharnés contre le démon Pâpiyan (le très vicieux) qui déployait toutes ses ruses pour le séduire ou l'effrayer.

Au bout de ces six années, Bouddha reconnut que toutes ces austérités ne menaient pas non plus à l'intelligence accomplie et il renonça à toutes ces pratiques qu'il considéra dès lors comme insensées. Il prit une nourriture abondante que lui apportait une jeune fille d'Ourouvilva, nommée Soudjâta et, en peu de temps recouvra toute sa vigueur.

Ses disciples virent dans ce changement une preuve de faiblesse et l'abandonnèrent avec mépris. Resté seul Bouddha continua ses méditations. Comme son vêtement le peau de cerf tomba en lambeaux, il ouvrit, dans le cimetière d'Ourouvilva, la tombe encore fraîche d'un esclave de Soudjâta, prit le linceul dont le cadavre était enveloppé, le lava dans un étang et s'en fit un autre vêtement. Le lieu où il s'était assis pour le coudre devint célèbre sous le nom de « Pansoukoula Sivana » (la couture du linceul).

Il se demandait s'il avait bien atteint le degré de perfection nécessaire pour sauver le genre humain lorsqu'un jour, après une méditation extatique qui avait duré toute une semaine, il s'assit, les jambes croisées sur une natte d'herbe au pied d'un arbre. « Qu'ici, dit-il, mon corps se dessèche, mes os se dissolvent si, avait d'avoir obtenu l'intelligence suprême, je soulève mon corps de ce gazon où je l'assieds. »

Il resta ainsi un jour et une nuit sans mouvement et ce fut à la dernière veille que s'étant enfin revêtu de la qualité de Bouddha parfaitement accompli, il atteignit la triple science et s'écria : « Oui, c'est ainsi que je mettrai fin à cette douleur du monde » et, frappant la terre avec sa main « que cette terre, ajouta-t-il, soit mon témoin, elle est le demeure de toutes les créatures, elle renferme tout ce qui est mobile et immobile, elle est impartiale, elle témoignera que je ne mens pas. »

Il avait enfin trouvé, comme le disent les livres sacrés du bouddhisme, « la voie forte du grand homme, la voie du sacrifice des sens, la voie infaillible et sans abatement, la voie de la bénédic-

tion et de la vertu, la voie sans tache, sans envie, sans ignorance et sans passion, la voie de la délivrance qui fait que la force du démon n'est pas une force, la voie qui fait que les régions de la transmigration ne sont pas des régions, la voie qui surpasse Sakra, Brahma, Mahéçouara et les gardiens du monde, la voie qui mène à la possession de la source universelle, la voie du souvenir et du jugement qui adoucit la vieillesse et la mort, la voie calme et sans trouble qui conduit à la cité de Nirvâna. »

L'endroit où il s'était fait Bouddha devint un lieu saint pour ses disciples qui l'appellèrent « Bodhimanda » (le siège de l'intelligence); on y vénérât encore, douze cents ans après sa mort le figuier qui l'ombrageait. Cet endroit fut renfermé dans une enceinte sacrée qui fut entourée elle-même de nombreux monastères.

Bouddha vécut encore quelque temps dans la solitude et après de longues hésitations, se décida enfin à prêcher la loi nouvelle. Les souffrances des hommes avaient ému son grand cœur et plein d'une compassion profonde, il se leva pour opérer la délivrance et le salut du genre humain. Ce sont les expressions mêmes des livres bouddhiques que nous employons.

Il se rendit à Bénarès pour retrouver les cinq disciples qui l'avaient abandonné, les vit tomber de repentance à ses pieds, fit des multitudes de conversions et retourna dans le Maghada. Il passa presque tout le reste de sa vie dans ce pays et sa doctrine s'y étendit avec rapidité. Il aimait les beaux ombrages d'une montagne et là, entouré de ses disciples, il prêcha le « Lotus de la bonne Loi ». Il se complaisait dans un vaste monastère situé aux portes de la ville et qui lui avait été donné par un riche marchand.

On mentionne un autre séjour cher à Bouddha, un endroit appelé Nalanda et qui devint une véritable université où dix mille élèves venaient se perfectionner dans l'étude de la théologie et de toutes les sciences, y compris les sciences occultes. Sa principale résidence cependant, fut à Ojetavana où il fit presque toutes ses prédications. C'est là qu'il reçut la visite des membres de sa famille et de son vieux père, le roi de Kapilavastou qui vint l'y voir après douze années de séparation. Sa tante Maha, la première femme à qui il ait permis la vie religieuse y était établie et son exemple fut bientôt suivi par les trois femmes de Bouddha qui se firent elles-mêmes religieuses avec beaucoup d'autres.

La nouvelle doctrine ne pouvait se développer qu'aux dépens du Brahmanisme; Bouddha eut donc de rudes assauts à subir des Brahmanes; la lutte dura autant que sa vie et lui fit courir plus d'un danger. Il ne ménageait pas lui-même ses adversaires qu'ils traitait d'hypocrites, de charlatans et de jongleurs.

Il avait atteint sa quatre-vingtième année lorsqu'il sortit un jour de la capitale du Maghada pour retourner dans le Kosala, accompagné d'une multitude de religieux et de disciples. Il traversa le Gange, ordonna plusieurs religieux dont le dernier fut un pauvre mendiant nommé Soubhadra puis, se sentant pris de défaillance, il entra dans une forêt, s'assit au pied d'un des arbres et rendit le dernier soupir, ou, pour employer l'expression des bouddhistes, entra dans le Nirvâna.

On lui prépara des funérailles magnifiques; son corps fut mis sur le bûcher le huitième jour après sa mort et on fit de ses reliques huit parts dont l'une fut remise à sa famille. Sa mort est fixée à l'an 543 avant l'ère chrétienne.

Nous venons de raconter, d'après les sources orientales, les faits les plus saillants de la vie du Bouddha. L'amour du prochain, le salut des hommes étaient son unique préoccupation et s'il s'égarait lui-même, s'il égara les peuples à la recherche de cet idéal, il n'en fut pas moins un des modèles les plus accomplis de la perfection humaine.

La légende s'était emparée du grand réformateur de son vivant. Les livres hindous nous montrent le Bouddha avant même qu'une dernière transmigration n'eût ramené sur terre sa grande âme. Il est dans le ciel de la joie « Toushita » et il a fait choix de la femme belle, pure et accomplie qui doit lui servir de mère. Tous les dieux viennent tour à tour se prosterner devant lui. « L'être pur et exempt de toute tache, élevé au dessus de tous les mondes, le plus précieux de tous les êtres. »

Le nom de « Bouddha » n'est pas un nom propre; et signifie le savant, l'éclairé. Le véritable nom du fondateur du bouddhisme était « Siddârtha » et on lui donne aussi d'autres noms témoignant de ses qualités. Par exemple : « Songata », le bien-venu; « Baghavata », le bienheureux; « Arhat », le vénérable; quand au nom de « Bodhisativa » (qui à l'essence de la Bodhi), il n'indique que le degré d'intelligence le plus élevé auquel on puisse parvenir avant d'arriver à la dignité de Bouddha. Il a encore une multitude d'autres noms, suivant les pays, et qui tous sont un témoignage de respect ou d'admiration.

La religion fondée par Bouddha repose, comme le Brahmanisme, sur le dogme de la transmigration des âmes. L'homme passe par une multitude d'existences; il souffre dans toutes car la vie n'est qu'une chaîne immense de douleurs et de misères. Le suprême bonheur consiste donc à se débarrasser de la pénible nécessité des existences. Sortir de la vie pour n'y jamais rentrer ensuite, telle est la véritable formule du salut pour les bouddhistes.

Les Brahmanes avaient déjà enseigné cette doctrine. Bouddha l'accepta mais il chercha et

crut découvrir des moyens nouveaux, une nouvelle gymnastique intellectuelle et morale pour sortir le plus tôt possible de la sphère des transmigration.

Le réformateur devait éprouver lui-même, plus que personne, le besoin de repos puisqu'il avait parcouru, pendant des milliers de « Kotis » dont chacun se compose de dix millions d'années, toutes les existences de la terre, de la mer et de l'air, passé par toutes les formes minérales et végétales et par toutes les conditions humaines.

C'est du moins ce que nous apprend le « Latitavistara » d'où il suit, contrairement à d'autres légendes qui représentent le Bouddha comme pur et immaculé de toute éternité, qu'il avait beaucoup péché. La transmigration était le résultat des actions mauvaises commises dans les vies antérieures.

La métaphysique du Bouddhisme est toutes spéciales. Pour Bouddha, la vie n'est qu'un mal représentant, comme le total d'une colossale addition, la somme effrayante de toutes les misères auxquelles nous sommes comme enchaînés dans la longue série des transmutations.

Bouddha expliquait ainsi l'existence et la perpétuité du mal : Douze conditions, tour à tour effets de causes, s'enchaînent mutuellement pour produire la vie.

La vieillesse et la mort n'auraient pas lieu sans la naissance, elles sont donc un effet dont la naissance est la cause. Il en est de même de la naissance dont la cause est l'Existence, laquelle est de toute éternité car tout être existait des myriades et des myriades de siècles avant d'entrer dans la sphère des naissances et des renaissances.

Il se greffe sur cette base toute une philosophie assez étrange mais cependant curieuse mais bien trop abstraite pour être rapportée ici et dans laquelle, d'ailleurs nombre de lecteurs risqueraient de s'égarer car elle est fort compliquée. Elle conclut par ceci que la première cause de tout mal est l'ignorance.

C'est une vérité dans bien des cas mais peut-être une erreur dans beaucoup d'autres et le savoir fait souvent autant de mal que l'ignorance. Il est regrettable que Bouddha soit mort depuis longtemps car j'aurais bien volontiers discuté la chose avec cet ascète qui médita si longtemps sur une natte d'herbages pour trouver le remède aux maux terrestres, mais s'il eût vécu de notre temps, ses idées auraient probablement pris une orientation différente.

Le jeune garçon de Spitok, récemment promu au rang de Bouddha réincarné n'a certainement pas encore d'opinion faite à ce sujet; il n'en aura pas davantage plus tard car la vieille légende lui aura été si bien imposée qu'elle fera partie de son existence même.

Ainsi se perpétuent les choses. Nous en reparlerons peut-être.



“ TIENS, PRENDS CECI ! ”

Nouvelle Sentimentale

Le Talisman de Gilberte

Par JEAN DE BARASC



ETIENNE LEHUCHET ayant déposé ses grands ciseaux sur la pièce de drap qu'il devait couper demeura immobile.

Par l'ouverture en arc-surbaissé qui formait la devanture de la boutique de Maître Pelussier pénétrait le bruit atténué de la foule assemblée, sur la place voisine de la Draperie, à l'occasion de la foire. Mais l'apprenti n'y prêtait nulle attention: son regard ne traversait l'obscurité brumeuse de la rue de Flandre que pour errer mélancoliquement aux fenêtres de l'albergerie d'en face... Un frisson le secoua quand les carreaux étroits de ces fenêtres s'illuminèrent, car cette lueur annonçait que les feux des cuisines s'allumaient chez Maître Caillot, et que Gilberte, sa jolie fille, ayant fini de filer, allait venir respirer un instant l'air du soir sur le seuil de sa porte.

L'apparition désirée ne se fait point attendre. Sous l'auvent hospitalier qui surmonte l'entrée de l'hôtellerie, entre

les deux bancs de pierre destinés aux pauvres, Gilberte, accorte et menue, montre son frais visage.

— Bonjour Gilberte.

— Bonjour, Tiennot.

Les deux jeunes gens se saluent, souriants et timides. Après un long silence durant lequel la jeune fille a baissé les yeux, l'apprenti s'arme de courage, et murmure:

— C'est pour ce soir, Gilberte.

— Vous êtes fou, Viennot! Vous n'avez pas encore vingt ans, ni moi seize!

— Qu'importe! si jamais coeur d'homme fait n'a brûlé de plus ardent amour!

Gilberte rougit et met un doigt sur ses lèvres vermeilles.

— Tiennot, vous savez que je ne dirai pas non, car je vous connais coeur loyal et vaillant. Mais maintes fois j'ai ouï dire à mon père que *Pauvreté et inexpérience font triste ménage...*

— Moi, belle amie, dans l'attente

et le doute, je ne vis plus! Je vous l'ai dit déjà; Je me damnerais plutôt que de renoncer à vous, faute d'argent!...

Gilberte cessa de sourire. Elle connaît le caractère violent et emporté du jeune homme, et redoute les folies où le désespoir peut l'entraîner.

— Tiennot! prononce-t-elle gravement. Ne blasphémez pas! Ce n'est pas la première fois que vos paroles me glacent d'épouvante. Si vous m'aimez réellement, faites-moi une promesse: gardez toujours pour l'invoquer dans la détresse, le talisman que je vais vous confier.

— Venant de vous, Gilberte, il me sera sacré.

D'un geste prompt la fille de Maître Caillot défait sa collerette et détache de la chaînette d'argent qu'elle porte sur la poitrine une petite médaille de Notre-Dame de l'Osier, qu'elle remet, rouge comme si elle commettait quelque horrible faute, dans les mains de son ami émerveillé.

— Toute ma vie! Gilberte! toute ma vie!...

Etienne Lehuchet cherche à presser un instant les doigts de la jolie enfant, mais elle s'échappe et disparaît, légère et vive comme un lutin, derrière la porte refermée de l'albergerie.

Alors l'apprenti couvre de baisers la chère médaille encore tiède du doux contact auquel elle vient d'être arrachée, et rentre dans la boutique de Maître Pelussier, l'âme pleine d'espoir et rêvant le Paradis.

* * *

C'était avec raison, hélas! que Gilberte craignait la décision de son père. Maître Caillot accueillait ce soir-là Etienne Lehuchet avec sa bienveillance accoutumée, et comme il convient d'accueillir l'honnête apprenti d'un voisin connu depuis trente ans, quand le jeune homme hasarda timidement son audacieuse demande.

La maison trembla sous le coup de pied dont l'hôtelier ébranla le plancher, et toute la rue retentit des éclats de sa formidable indignation.

— Toi! Tu oses! un va-nu-pieds! tu oses me demander ma fille en mariage? Ma fille, à moi, Bertrand Caillot, maître de père en fils de cette honorable *albergerie*, depuis cinq générations? Toi qui n'as pas un écu au soleil! Un enfant perdu, chassé de chez lui par ses parents, gueux et vauriens! Un petit recueilli par charité par mon digne ami Pelussier qui n'a jamais reçu un denier pour ton apprentissage! Ah! jour de Dieu! Dans quel temps vivons-nous? Mais n'as-tu pas compris, tête bornée, que ta demande est un outrage? Suis-je un mendiant? Suis-je un ribaud? Vais-je en compagnie des truands et des loqueteux. Ne sais-tu pas que Messieurs les Echevins me font l'honneur de dîner à ma table? Et tu oses....! C'est à en perdre le souffle. Tu mériterais cent coups d'étrivière pour te rappeler de quelle espèce tu es, et si tu ne sors d'ici à l'instant, je te les fais donner à l'instant par mes palefreniers, foi de Bertrand Caillot!

Etienne Lehuchet traversa la rue comme un homme ivre, et rentra dans la chambre qui lui était réservée chez Maître Pelussier, son patron, furieux et désespéré. Sa colère s'exhalait en hurlements fous, que l'épaisseur des murailles étouffait heureusement, et son désespoir en gémissements si plaintifs que la pauvre Gilberte en serait morte sur le coup si elle les avait entendus.

Tantôt assis et pleurant la tête dans ses mains, tantôt marchant en se tortillant les mains avec rage, en proie à une exaltation folle, le pauvre Etienne entendit successivement sonner dix heures, onze heures, minuit à l'horloge de St-Jean. Mais le temps n'apportait aucun soulagement à sa peine...

Depuis bien longtemps le couvre-feu avait sonné, et la petite lampe accrochée au mur brûlait toujours, éclairant de sa lueur mourante le pauvre mobilier de cette chambre d'apprenti.

— Que faire? que faire? gémit le jeune homme.

Il s'assit, à bout de courage, et les deux coudes appuyés sur sa table de chêne, les mains sous le menton, les yeux fixes et brillants de fièvre, il essaya de rassembler ses pensées en délire.

Tout à coup la porte s'ouvrit sans bruit, et un personnage singulier, qui semblait plutôt glisser que marcher, s'avança vers l'apprenti.

— Ne te formalise point, dit-il, de ce que je sois entré sans frapper; je sais que tu souffres et je viens te guérir...

— La guérison de ma blessure n'est au pouvoir de personne, soupira l'apprenti... et j'en veux mourir!

— C'est le remède des sots et des lâches...

Etienne Lehuchet n'était ni l'un ni l'autre. Il bondit sous l'outrage.

— Que signifie? s'écria-t-il.

— Aimes-tu Gilberte? interrompit l'inconnu.

— Si je l'aime?... Au point de me donner pour l'avoir!

Le personnage fit entendre un rire semblable à un bruit de castagnettes.

— Alors il sera facile de vous entendre. Que te manque-t-il pour être agréé de Maître Caillot? Un sac d'or?... Veux-tu en gagner cent?

Les yeux d'Etienne Lehuchet s'allumèrent de convoitise et son cœur battit à coups précipités.

— Ecoute, reprit l'inconnu. J'ai des hommes non loin d'ici: braves, vigoureux, sans préjugés stupides ni craintes superstitieuses, capables de conquérir à celui qui saura les commander, une fortune auprès de laquelle celle de ton Maître Caillot ne serait qu'une misérable obole... Une fortune avec laquelle tu pourrais venir en carrosse à six chevaux harnachés de soie et d'or, avec des laquais étincelants comme des soleils, demander à cet avare d'aubergiste la main de sa fille... Veux-tu être le chef de ces hommes?

— Oui! Certes! s'écria l'apprenti saisi de vertige. Mais comment moi qui n'ai jamais manié que l'aiguille et les ciseaux saurais-je commander à ces braves?

— Voici mon épée! dit l'inconnu, dont les yeux flamboyèrent, en présentant à Etienne Lehuchet une colichemarde soudain apparue dans ses mains. Quand tu la tiendras nul homme, si vaillant qu'il soit, ne pourra lutter contre toi; tu seras invincible.

Le jeune homme, le front en sueur, tendit la main en tremblant et saisit la poignée de l'épée.

Une sensation bizarre de brûlure et de caresse le parcourut aussitôt tout entier, et devant ses regards troublés passèrent des lueurs sanglantes.

— Gilberte! Gilberte! cria-t-il en brandissant l'épée enchantée, tu seras à moi! Et tous ces maîtres avares ramperont à mes pieds!

Sans attendre le jour il sortit. L'inconnu avait disparu aussi mystérieusement qu'il avait apparu. Mais une résolution étrange remplaçait dans le cœur de l'apprenti sa timidité coutumière.

Au coin de la rue de Flandre et de la place de la Draperie, quatre hommes bottés et éperonnés, enveloppés dans de grands manteaux noirs le saluèrent:

— Bonjour Messire!

Etienne Lehuchet en redressa avec orgueil sa petite taille et tira un peu les coins de sa moustache naissante.

— Je vous suis, répondit-il avec aplomb.

— Nos chevaux sont là, dit l'un des cavaliers.

L'apprenti qui n'avait jamais enfourché d'autre monture que le chien

de son patron quand il était enfant, n'hésita pas à sauter sur celui des chevaux qui paraissait le plus fringant, et il partit ventre à terre à travers les nues.

... ..

Alors commença l'existence choisie par Etienne Lehuchet: courses dans la montagne, chevauchées dans la plaine, pillages de fermes, enlèvements de trésors, assassinats de voyageurs, batailles jour et nuit, dans lesquelles l'épée magique flamboyait victorieusement, paraît les coups et trouait les cœurs avec une exactitude prodigieuse: au tranchant de cette lame merveilleuse les casques voilaient en éclats, les cuirasses les mieux trempées se fendaient comme du mauvais drap sous les ciseaux.

Et chaque soir, dans la grotte qui servait de quartier général à la bande, Etienne Lehuchet comptait ses trésors: c'était des ruisseaux d'argent et d'or, des rivières d'écus, de testons, de livres, de sous, de blancs et de pistolets à faire déborder les coffres de l'Em-



peur, et même ceux d'un argentier du roi de France, comme Monsieur Jacques Coeur...

*
* *

Un soir qu'il revenait d'une expédition contre une abbaye située au milieu de la forêt qui à cette époque couvrait toute la plaine du Rhône, il s'était séparé de ses bruyants compagnons pour songer plus à l'aise à sa jolie Gilberte, et foulait d'un pas distrait les feuilles mortes qui jonchaient le sentier quand son pied heurta une pierre. Il releva la tête et aperçut tout près de lui une croix de pierre blanche à demi-cachée sous les branches.

— Une tombe ici? fit-il étonné. Et il s'avança pour lire l'épithaphe gravée sur la croix.

Un cri d'horreur s'échappa de sa gorge.

— Gilberte! Morte! ah! Damnation!

Désespéré, avide de connaître tout son malheur, il s'approcha encore et déchiffra l'inscription entière:

Ci-git

GILBERTE CAILLOT
qui attendit en vain celui
qu'elle aimait
et qui mourut de douleur
en apprenant ses crimes.

Etienne Lehuchet resta un moment comme foudroyé. Son trésor d'amour perdu, à quoi bon les montagnes d'or entassées dans la grotte?...

Alors il pleura un long moment la folie de sa conduite, le cœur brisé devant l'irréparable.

Puis, songeant tout à coup à la vanité des promesses de l'homme qui l'avait jeté dans cette voie funeste, il hurla de rage:

— Vil imposteur! Infâme traître!

Un des compagnons qui l'avait suivi en secret apparut ricanant derrière la croix de pierre, et sous ses traits sarcastiques Etienne Lehuchet reconnut avec stupéfaction le visage de l'inconnu. En le voyant le jeune homme, livide de fureur, ne se contenta plus:

— Misérable menteur! cria-t-il en prenant en main l'épée enchantée. Tu vas me payer ici la mort de Gilberte!

Et il se fendit par dessus la pierre tombale. Mais il ne heurta qu'un tronc d'arbre de la pointe de son arme, et l'inconnu parut un peu plus loin, éclatant de son rire semblable à un bruit de castagnettes.

L'ancien apprenti sentit la folie se saisir de lui. Serrant convulsivement la poignée de l'épée, il s'élança de nouveau sur le personnage grimaçant. Celui-ci se déroba encore et la pointe de l'arme ne rencontra qu'un vieux chêne. Ce fut alors une course furieuse dans les ténèbres de la forêt, une poursuite fantastique où les sanglots du jeune homme faisaient écho aux ricanements de son adversaire, jusqu'à ce que, enfin, hors d'haleine, couvert de sueur, épuisé de fatigue... Etienne Lehuchet s'éveilla.

Il était assis devant sa table, à la même place que la veille, et tenait dans sa main crispée non point la poignée d'une épée fantastique, mais la médaille de Notre-Dame de l'Osier que lui avait donnée Gilberte.

A cette vue les pleurs de rage du jeune homme se fondirent en larmes de joie, et il serra passionnément contre ses lèvres la chère relique.

— Arrière les folies et les crimes, murmura-t-il. Voici le vrai talisman! C'est par lui que j'aurai Gilberte!...

... ..

Quatre ans plus tard l'apprenti Etienne Lehuchet devenu, à force de caractère, de persévérance et de travail, un compagnon d'une merveilleuse habileté, fit son chef-d'œuvre et passa maître avec les félicitations de la corporation des drapiers.

Quelques jours plus tard il épousa Gilberte sans plus songer à humilier Maître Caillot.

foule de figures familières qui, le reconnaissant, lui jetaient un amical : "Bonjour, Monsieur Georges !" auquel il répondait d'une voix brève, en passant vite, une sueur au front.

Sur le palier du quatrième étage, il enfila un long corridor, et s'arrêta à l'extrémité, entre deux portes, qu'il regarda comme on regarde de vieux amis. A celle de droite était clouée une carte de visite :

CHARLES MARTEL
Ouvrier Graveur

Durieux sourit du contraste de ce nom belliqueux avec cette profession paisible, et soudain, le souvenir de sa prospérité présente lui revenant, il se dit, non sans dégoût : "C'était pourtant là que je demeurais quand j'étais pauvre !..."

Cette constatation lui donna du courage. Tournant brusquement le dos à sa chambre de jadis, il fit face à l'autre porte où l'on lisait, sur une petite plaque de cuivre :

Mademoiselle ANGELE
Fleuriste

La clé était dans la serrure, suivant l'usage des braves gens qui n'ont rien à cacher. Sans frapper, Georges ouvrit doucement.

Sous la clarté de la lampe, voilée d'un grand abat-jour de papier rose, une femme maniait des fleurs entre ses doigts agiles. A l'entrée de l'écrivain, elle laissa échapper les pétales de mousseline et poussa un cri de surprise :

"Oh ! Georges..."

Elle s'était levée ; Durieux la considérait en silence. Elle était grande, très mince et très blonde, vraiment distinguée dans sa robe de mérinos noir usé. Mais elle n'était plus toute jeune ; la trentaine et une longue histoire de privations étaient clairement écrites en rides fines sur son beau visage régulier et fatigué. C'était peut-être la femme d'intérieur et de foyer qu'il fallait à un pauvre diable, au famélique écrivain que Georges Durieux n'était plus ; à coup sûr, ce n'était point l'épouse convenant au romancier célèbre qu'il était devenu. Ce dernier rôle était réservé à l'autre, à la petite rousse éblouissante de fraîcheur, qui ferait un merveilleux mannequin à fanfreluches, un ravissant joujou insignifiant et paré.

Georges se décida à parler, tandis que la fleuriste lui avançait un siège en disant gaiement :

"Enfin, vous voilà ! Mieux vaut tard que jamais. Sans reproches, vous m'avez un peu négligée, ces temps-ci, mon ami..."

— J'ai été très occupé, répondit Durieux avec embarras.

— Eh bien ! Conte-moi vos occupations. Tout ce qui vous concerne m'intéresse, vous le savez...

Une Histoire Parisienne

(Suite de la page 3)

— Ma chère Angèle, répliqua Georges d'un ton sec destiné à cacher son émotion, mes instants sont trop précieux pour que je les perde en propos oiseux. Je suis venu vous dire qu'il est impossible de donner suite au projet que nous avions formé..."

Angèle pâlit un peu.

"Ah !" fit-elle seulement.

L'écrivain s'attendait à des récriminations ; cette attitude froide et digne le déconcerta. Il n'avait pas le beau rôle

ques paroles de regret, et ne recevant pas de réponse, salua et sortit. Derrière la porte, il épongea son front ruisselant de sueur, et, lançant un coup d'oeil de rancune à la carte du graveur, lui dit :

"Il fallait pourtant me résoudre à cette exécution, si je ne voulais me résigner à habiter toute ma vie un taudis comme celui-là !..."

Dans sa chambre, Angèle était demeurée immobile, la tête dans ses mains.



en cette affaire ; il le savait, et son embarras redoubla pendant qu'il s'embarquait dans des explications verbeuses sur les sacrifices que l'on doit à sa position, la nécessité de ménager l'avenir, etc.

La jeune fille l'interrompit :

"Mon cher Georges, dit-elle avec douceur, ne prenez pas la peine d'aller plus loin, je vous comprends fort bien : l'humble ouvrière que je suis restée ne peut plus être la femme du romancier arrivé que vous êtes actuellement. Comme je me reprocherais d'entraver votre avenir, je vous rends votre parole..."

Durieux n'avait pas compté sur un dénouement aussi prompt, aussi facile surtout. Abasourdi, il balbutia quel-

A son tour, elle revoyait le passé. Elle revivait les douloureuses années qui ont suivi la guerre ; son père, simple capitaine tué à Patay, et la fillette qu'elle était alors, obligée de cesser de trop coûteuses études et d'apprendre un métier, pour soutenir sa mère et son aïeule infirme. Que lui importait ! Son très grand cœur était heureux dès qu'il pouvait se dévouer. Puis, sa mère était morte, et Georges Durieux, bien inconnu, bien seul, était venu loger sur le carré. D'abord, la misère l'avait vaincu ; gravement malade, il avait été soigné par tous les voisins avec la solidarité admirable des pauvres. D'amicales relations s'en étaient suivies ; on estimait ce courageux travailleur, et quand, au lit d'agonie de l'aïeule, il

demanda la main d'Angèle, chacun trouva cela tout simple, la jeune fille la première. Ils mettraient en commun espoirs et travaux, et ils auraient la petite part de bonheur que l'avenir garde aux laborieux.

Et voilà que ce rêve se brisait. Un si calme, si honnête rêve, si pur de vanité et d'ambition. Car Angèle, formée de bonne heure aux leçons de l'expérience, ne s'était point égarée dans les chimères où se plaisent communément les jeunes filles. Si elle avait consenti à cette union, si elle avait usé sa jeunesse à attendre Georges Durieux, c'est qu'elle avait cru trouver là la solution de son existence de femme, c'est-à-dire se dépenser pour autrui.

Toute la nuit, Angèle resta derrière sa fenêtre, à regarder les grosses gouttes de pluie qui roulaient sur les toits de zinc avec un bruit de larmes... Puis vint le jour blafard, dans la brume duquel s'évanouit pour toujours la vision du foyer respecté, des petites têtes blondes qu'il eût été si doux d'aimer... Le soleil se leva, auréolant la chambre de son premier rayon, c'était l'aube, symbole d'espérance éternelle. Alors Angèle comprit. Elle avait compté sans les turpitudes humaines, les cupidités terrestres, mais l'amour infini était là, prêt à lui rendre au centuple ce qu'elle avait perdu. Une paix infinie descendait en elle. Distinctement, elle entendit le mot de sa vie : au lieu d'aimer quelques êtres, elle aimerait tous ceux qui souffrent, et, dédaigneuse des amis trompeurs, se réfugierait dans le Bien qui ne trahit jamais.

Un jour, on apporta un blessé à l'hôpital X... C'était un écrivain qui avait eu son heure de célébrité, et puis la fortune l'avait trahi. Sa femme, une créature légère et frivole, méprisa le romancier vieilli, et le rejeta comme un vêtement de rebut. Le malheureux avait voulu mourir...

Soeur Angèle écoutait avec une pitié profonde cette navrante histoire que lui contait rapidement un interne. Elle s'approcha du moribond et eut un geste d'étonnement. Mais elle se remit aussitôt, depuis longtemps l'infirmière, en elle, avait tué la femme et ses émotions nerveuses, et prenant la main du mourant, se mit à lui parler de miséricorde et de pardon.

Le blessé entr'ouvrit ses paupières alourdies. A la vue de cette figure penchée vers lui, figure toujours belle et rayonnante de sérénité, une terreur se peignit sur son visage.

"Ah ! ma Soeur !... balbutia-t-il avec effort, c'est à vous que je dois d'abord demander pardon..."

Soeur Angèle leva les yeux vers le coin de ciel bleu qu'on apercevait par la fenêtre voisine et se rappelant tous ceux qu'elle avait consolés, répondit avec un ineffable sourire :

"A moi ? Oh ! non. Je vous bénis, au contraire... C'est grâce à vous que j'ai choisi la meilleure part !"

Monologue Comique

L'Efféminé

Par PAUL COUTLEE



(L'artiste entre en scène habillé comme une carte de mode. Il a des gants beurre frais et tout l'habit à l'avenant. Il porte la canne. Il a une démarche efféminée et parle avec affectation.)

Mon Dieu, ma chère! Je viens de quitter Alphonse.

Je ne puis pas le souffrir ce jeune homme malgré ses beaux yeux bleu acier et ses cheveux bouclés.

Chaque fois que je le vois j'ai une crise de nerfs et je pique un fard.

Imaginez-vous, Alphonse, c'est un efféminé, un vrai «fifi».

Moi, je ne puis pas souffrir ça.

Alphonse n'aime pas les femmes, il les trouve trop masculinisées pour lui; il est si délicat.

Nous avons été ensemble prendre le thé, avec quelques petits gâteaux. Il a voulu payer mais je me suis objecté et j'ai sorti ma bourse et j'ai acquitté le thé; comme il était six heures, nous avons pris le thé tard.

Il m'a parlé de toutes sortes de choses, des choses à faire rougir tout un escadron de cavalerie. Je ne savais plus où me mettre, il m'a fallu tout entendre. Qu'il est donc vulgaire, il parle comme une jeune fille... une jeune fille moderne, et de plus, il fume dans les restaurants. Il a un fume-cigarette en ambre gris, un cadeau qu'il a reçu... d'un autre jeune homme.

Il s'est informé de ma santé et a voulu que je lui parle de mes amours, mais je suis discret et je n'ai rien dit; il m'aurait grondé.

En souvenir de notre rencontre il m'a donné une petite bague délicieuse qu'il m'a fait promette de porter toujours à mon doigt. J'ai promis, je suis si faible.

Il a beaucoup remarqué mon chapeau neuf que j'ai eu pour un rien à une vente chez Dupuis et il m'a fait des compliments sur la blancheur de mes mains. Il est vrai que je les soigne mes mains. C'est mon orgueil; tous les matins je les passe au cold cream et je les parfume avec une composition de graisse d'oie et d'huile d'ours. C'est merveilleux et ça sent bon.

Mais Alphonse... je ne le verrai plus. Il serait capable de faire de moi un «fifi» comme lui, et, grand Dieu! ce n'est pas mon genre... ah! mais pas du tout mon genre.

Moi, je suis homme jusqu'à la pointe de mes souliers vernis.

Au revoir, mesdemoiselles!... au revoir, jeunes gens!...

JEUNES GENS! JEUNES FILLES! qui récitez dans les salons, achetez QUE NOUS DIS-TU? (62 déclamations comiques), MES MONOLOGUES (67 déclamations comiques). En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur, M. PAUL COUTLEE, 1226, rue St-André, Montréal. Prix: Un dollar le volume, au choix.

SON METIER

- Il paraît que vous faites des vers, docteur.
- Oui, madame, mais simplement pour tuer le temps.
- Vous n'avez donc pas de clients.

AU CONCERT

Le pianiste. — Messieurs, je vais avoir l'honneur de vous jouer une symphonie en trois parties. La première partie s'appelle: «Sur la montagne», la seconde «Sur les bords de la rivière» et la troisième «Dans la forêt».

Un auditeur (à son voisin). — Ce n'est pas une symphonie, c'est un pianorama.

SOUVENIRS

Madame. — Te rappelles-tu notre première rencontre?

Le mari (dentiste). — Comment l'oublierais-je jamais? C'était par une après-midi radieuse ou nous fumes seuls pendant deux heures ou j'eus le plaisir de t'arracher trois de tes petites dents adorables.

RETOUR DANS LA NUIT



— Elle m'a dit qu'elle laisserait la clef sous le paillason.

SON CHOIX



Aline. — Aimez-vous bien le thé à la crème?

Emery. — J'aime mieux mon thé à la crème qu'à l'échafaud.

SUR LE FLEUVE

- Regarde donc comme ce navire se tient haut sur l'eau.
- Oui, nous sommes à la marée basse.

AUCUN CHANGEMENT



- Vous me dites que vous avez trente ans et il y a dix ans vous me disiez la même chose.
- Je ne suis pas de ces femmes qui disent une chose aujourd'hui et une autre le lendemain.

A LA PORTE



— Puis-je vous vendre un appareil pour chauffer votre fournaise ?
 La dame. — J'en ai un.

DANS LE TRAIN

On a tiré sur la corde d'alarme et le train s'arrête. On ne peut savoir qui a tiré.

Un monsieur. — Allez-vous rester longtemps sans repartir.

Le conducteur. — Une heure.

Le monsieur. — Une heure ? Mais, monsieur, je ne puis attendre, je me marie ce matin.

Le conducteur. — Ne serait-ce pas vous qui avez tiré sur la corde ?

DANS LE BON VIEUX TEMPS

— Il paraît qu'un accident est survenu au dernier anniversaire de naissance de Mathusalem ?

— Oui, trois personnes ont été suffoqué par la chaleur qui se dégagait des bougies du gâteau d'anniversaire.

DANS LA NUIT



Le voleur. — Oh ! le pauvre diable qui essaie d'avoir la communication ; j'ai envie de lui aider.

PROBABLEMENT

Arsène. — Voulez-vous devenir ma femme ?

Anastasie. — Mais vous ne pourriez même pas m'entretenir de mouchoirs.

Arsène. — Avez-vous l'intention d'avoir le rhume de cerveau toute votre vie.

MYOPIE

Madame. — Pourquoi gardes-tu tes lunettes dans ton lit ?

Monsieur. — Je suis si myope que je ne puis plus reconnaître les personnes à qui je rêve.

EN CLASSE

L'élève. — Qu'avez-vous écrit sur mon cahier, je ne puis le lire ?

Le professeur. — Je vous dis d'écrire plus lisiblement.

DILEMME

— Il n'y a qu'une chose qui nous ennuie avec notre bonne.

— Laquelle ?

— Nous ne pouvons jamais savoir si elle chante ou si elle s'est brûlée.

IMPORTANCE

— Mais qu'a donc Gustave ?

— Il vient de perdre un papier important.

— Un document.

— Non, il veut fumer, et il a perdu son papier à cigarettes

REFLEXION

Il est toujours dangereux d'épouser une femme à qui le noir va bien.

VITESSE

— Comme tu es en retard.

— J'ai dégringolé en bas de l'escalier.

— Comme ça t'a pris du temps.

REMARQUE

Un dentiste est le seul homme qui peut dire à une dame d'ouvrir ou de fermer la bouche lorsque ça lui plaît.

DETAIL IMPORTANT

Eugène. — Voulez-vous m'épouser ?

Ernestine. — Je ne dis pas non, comment vous appelez-vous ?

L'ETOILE

— Je suis enfin devenu une étoile de cinéma.

— Enfin, mieux vaut Star que jamais.

SES ANCETRES

— Un de mes ancêtres accompagna Jacques Cartier.

— Sur le piano ?

A LA MAISON SEULEMENT



— T'es-tu déjà fait vider les poches par des voleurs ?
— Jamais en dehors de chez moi.

DANS LE MENAGE

Le mari. — Tu m'aimes toujours.

Sa femme. — Oh ! oui.

Le mari. — Beaucoup, beaucoup ?

Sa femme. — Beaucoup, beaucoup.

Le mari. — Eh bien, prouve-le-moi.

Sa femme. — Comment ?

Le mari. — Laisse-moi mon enveloppe de paye.

ANNONCE AU THEATRE

L'orchestre va maintenant vous jouer un *extrait de Malt*.

CONFUSION

Adèle. — Lucette s'est mis martel en tête.

André. — Dis plutôt Marcel en tête.

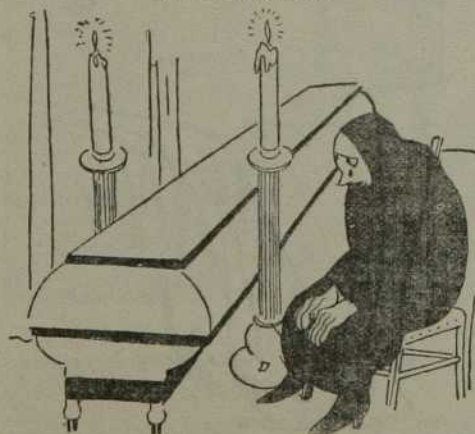
REFLEXION

Si l'amour est aveugle, les chaperons ne le sont pas.

ON DIT QUE

Il paraît qu'en Russie tous les mariages sont célébrés en Moujik.

CONSOLATION



La veuve. — Dieu merci, maintenant je saurai enfin où il passe ses nuits.

LA VERITE

— Ce portrait de votre femme est terriblement ressemblant.
— Oui, monsieur, tellement, que lorsque je le regarde, je prends mon chapeau et je sors.

PAUVRE LUI

— Pourquoi as-tu construit une si grande niche à chien ?
— Bien, je vais te dire, souvent je rentre tard et ma femme ne veut pas m'ouvrir la porte.

PLUS TARD

Adrienne. — Alors c'est dans huit jours que tu te maries ?

Eglantine. — Non, c'est dans deux mois, j'ai obtenu un surcis.

CHANGEMENT



Luc. — Et dire qu'autrefois tu aimais les femmes.
Jean. — Oui, mais dans ce temps-là j'étais célibataire.

CONTENTEMENT

— Je suis heureux de n'être pas venu au monde à Venise.
— Pourquoi ?
— Je ne connais pas l'Italien.

EN MARIAGE

— Tu es fiancé à mademoiselle Gabrielle. Maintenant, dis-moi, que lui as-tu dit au sujet de cette question du mariage ?
— Je lui ai dit : oui, ma chérie.

MENAGE D'AUTEUR

Monsieur. — Où en es-tu rendu avec ton roman ?

Madame l'autotresse. — Le traître vient d'enlever mon héroïne.

Monsieur. — Quand il l'aura déposé en lieu sûr tu auras l'amabilité de me coudre mon bouton.

AUCUNE BLESSURE



— Sa femme lui a donné un coup de fer à repasser sur la tête.
— A-t-il été blessé ?
— Pas du tout.
— Comment cela ?
— Il a été tué net sur le coup.

PROCEDURE POUR MAIGRIR

Le médecin. — Tous les matins vous ferez des exercices de culture physique.

Le patient. — C'est trop fatigant, je les ferai faire par mon valet de chambre.

PAS DE SURPRISE

— Je suis venu voir votre sœur.

— Justement elle vous attendait.

— Vraiment.

— Oui, elle est sortie.

DANS LE TRAMWAY

— Sais-tu ce qui est arrivé hier soir dans un tramway de la rue Sainte-Catherine ?

— Non.

— Une jeune fille a eu un siège.

APPRECIATION



Denise. — Ton mari a-t-il aimé ta nouvelle robe ?
Blanche. — Oui, il a mieux aimé ma robe que la note de ma couturière.

RETOUR DE BAL



L'agent.—Vous avez été à un bal costumé déguisé en voleur? Eh bien, vous expliquerez tout cela au juge demain matin.
L'accusé.—Mais... le juge, c'est moi.

AU RESTAURANT

— Eh! gargon.
 — Qui a-t-il, monsieur?
 — Regardez donc ce morceau de cuir dans ma saucisse, vous ne voudriez tout de même pas me faire manger le collier ou le harnais.

ENTRE PETITS ANGLAIS

— Où demeures-tu?
 — A Londres.
 — C'est là que demeure le roi et la reine?
 — Oui, mais pas sur notre rue.

CHEZ LE JEUNE MENAGE

Madame. — Oh! une mauvaise nouvelle, maman s'est cassé la jambe.
Monsieur. — Tu m'as fait peur, je croyais qu'elle avait l'intention de venir passer une huitaine chez nous.

SANS INQUIETUDE

— J'ai avalé mon bouton de chemise.
 — Tu as la satisfaction de savoir où il est.

L'EVIDENCE

L'élève. — Le diable est mort.
Le professeur. — Pourquoi dis-tu cela?
L'élève. — En voyant un enterrement ce matin, papa s'est écrié: Le pauvre diable, il est mort.

UNE VIE DE CHIEN

— Pourquoi ne te débarrasses-tu pas de ton chien?
 — Je le garde pour des raisons sentimentales, ma femme le déteste.

DANS LE FEU ET L'EAU

Alice. — Tu attends ton Charles?
Yvette. — Oui. Il m'a dit qu'il viendrait s'il pleuvait; et il pleut.

CHEZ LE COIFFEUR

1er coiffeur. — Tu as fait une jolie entaille à la figure de ton client?

2ème coiffeur. — Oui, je suis en amour avec sa bonne, et cette entaille est pour lui dire que j'irai la voir ce soir, C'est notre code de correspondance secrète.

EXPLICATION

— Qu'est-ce qu'un miracle?
 — Veux-tu réellement le savoir?
 — Oui.
L'autre lui donne un coup de pied dans le bas du dos.
 — As-tu senti quelque chose?
 — Tu parles.
 — Eh bien, si tu n'avais rien senti ça aurait été un miracle.

AU TRIBUNAL

Le juge. — Après avoir commis votre crime, vous avez coupé votre femme en morceaux.

L'accusé. — Il le fallait bien, son honneur, pour la faire disparaître. Qu'auriez-vous fait à ma place.

PRESCRIPTION

Le médecin. — Il faut le repos absolu à votre mari. J'ai prescrit une potion calmante.

Madame. — Quand devra-t-il la prendre?

Le médecin. — Mais ce n'est pas pour lui... c'est pour vous.

EN VOYAGE

Eusèbe. — J'avais rendez-vous avec Gustave à New-York, mais il m'écrit de Boston qu'il se rend à Chicago. Croyez-vous son histoire?

Joseph. — Dites plutôt sa géographie.

FACE-TIEUX



Henri.—Tu sauras que je ne suis pas un homme à deux faces.
Jane.—Heureusement, mon cher, une tête comme la tienne est bien suffisante.



EPISODE NUMERO 55



1—Le «Poisson-Volant» avait été atteint dans trombe, mais il pouvait ses parties vitales par la naviguer à la surface de l'eau.



2—L'oncle René conduisit donc son «Poisson-Volant» près d'une île qui se trouvait dans les environs.



3—On avait aperçu une grotte dans cette île et on se dirigea de ce côté. Il était facile d'atterrir.



4—Tout le monde débarqua du «Poisson-Volant» afin de constater et voir où ils se trouvaient.



5—Marie mit la table et tout le monde mangea de bon appétit après les épreuves qu'ils avaient subi.



6—Après le repas chacun partit de son côté pour explorer l'île dans laquelle ils se trouvaient.



7—L'Oncle René et Marie avaient pris un côté tandis que les autres étaient partis de l'autre côté.



8—Marie avertit son oncle qu'un navire passait au large de l'île. Aussitôt ils firent des signaux.



9—Ces signaux furent vus car le navire se dirigea de leur côté. Ils étaient enfin sauvés.



10—Une chaloupe fut mise à la mer avec quatre hommes à bord. Marie reconnut le traître Karl Stein à bord.



11—Ils étaient tombés dans les mains des bandits. Ils se sauvèrent rapidement pour retrouver Marcel et le capitaine.



12—Mais Karl Stein gagnait du terrain sur eux. Nos amis vont-ils être faits prisonniers?

(La suite de cette bistoire dramatique dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

Feuilleton du "Samedi"

L'ANNEAU DE FER

Par Ely Montclerc

No 9 (Suite)

DEUXIEME PARTIE

XIII

Il s'était particulièrement acharné sur le secrétaire Louis XVI, un charmant petit meuble du style le plus pur, épave des beaux jours passés, qui occupait dans la chambre la plus belle place.

Là-dedans, il n'y avait guère que des papiers, mais on avait éparpillé tous ces papiers, pour voir sans doute si des billets de banque ne s'y trouvaient pas mêlés.

Les tiroirs de l'armoire à glace étaient, de même, sens dessus dessous...

Les rubans, les bouts de dentelles, les vieux morceaux d'étoffes anciennes, ces mille riens que les femmes ont coutume de «mettre de côté», étaient chiffonnés dans un invraisemblable pêle mêle...

Les piles de draps étaient dérangées, les piles de mouchoirs renversées.

Les vêtements de la veuve n'avaient pas davantage échappé à ses investigations.

Dans un des angles de sa chambre au pied de son lit, Lucie s'était arrangé une garde-robe où ses costumes étaient simplement accrochés à des porte-manteaux qu'un rideau de serge, glissant sur une tringle, protégeait contre la poussière.

Or, le rideau était tiré et l'on voyait pendre çà et là, entre les plis des étoffes, les doublures des poches, qui sans exception aucune, avaient été retournées.

En considérant que ce «travail» avait été fait en l'espace d'une heure et demie, pas davantage, on arrivait à cette conclusion que l'assassin était un malfaiteur expérimenté.

Il avait abandonné sur le parquet une pince-monseigneur, mais cet outil lui avait à peine servi puisqu'il avait pu ouvrir la

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Les deux frères Pélissier sont jumeaux et se ressemblent étrangement.

Jacques Pélissier a épousé une jeune fille que Georges aime.

Celui-ci, se faisant aider de son domestique, un Indou du nom de Kalouth, empoisonne son frère, et prend sa place au foyer de celui-ci en se faisant passer pour le mari grâce à sa ressemblance avec son frère.

Mais une jeune veuve a été témoin de l'assassinat de Jacques.

Elle veut déjouer la femme de Jacques qui croit toujours son mari vivant.

Elle se rend au château de madame Pélissier-Lagarde mais elle est surveillée par le traître Kalouth.

Pélissier se rend chez Lucie Carrey, la jeune veuve, et, se faisant passer pour le notaire de madame Pélissier-Lagarde, grâce à un déguisement, il tue Lucie Carrey et blesse sa fillette.

plupart des serrures à l'aide du trousseau de clefs pris dans la poche de sa victime.

Cette pince-monseigneur constituait le seul indice que l'assassin eût laissé derrière lui...

Ah! si, il y avait encore le couteau... le couteau planté dans la poitrine de la morte.

Il n'appartenait qu'au médecin-légiste de retirer cette arme de la plaie, et l'autopsie ne pouvait avoir lieu avant le lendemain...

Néanmoins on pouvait dès maintenant, par le manche qui sortait de la blessure, se faire une idée sur la nature de l'instrument.

C'était un couteau à virole de grande dimension, à manche de bois jaune, un de ces ignobles surins qui constituent l'instrument de prédilection de toute la basse pègre.

La pince-monseigneur... le surin... le pillage...

Nul doute que l'on n'eût affaire à un professionnel du crime.

Ce fut donc dans le monde spécial où se recrutent les cambrioleurs et les assassins, que les nombreux agents mobilisés par le parquet dirigèrent leurs recherches.

Ils ne trouvèrent rien, et pour cause...

Deux semaines s'étaient déjà écoulées depuis la nuit du crime... et on n'était pas plus avancé qu'au premier jour.

Le gros homme mis en avant par le père Nicolas semblait s'être évanoui en fumée.

Nulle part, en dehors de la maison Rapignac, il n'avait laissé trace...

Les ténèbres s'épaississaient de plus en plus autour de cette dramatique affaire et le juge d'instruction commis par le parquet, M. Gayo, n'escomptait plus qu'un espoir bien faible malheureusement; la guérison de la petite Gilberte.

Peut-être l'enfant savait-elle quelque chose?

Après être resté entre la vie et la mort plus de quinze jours, elle paraissait aller mieux.

Matériellement on la sauverait, sans doute, mais, hélas, il était douteux qu'avant longtemps encore on pût l'interroger fructueusement...

Depuis la terrible secousse, son pauvre cerveau ne s'était pas réveillé...

Au château de Lignerol, tout le monde avait frémi, comme ailleurs, au récit de «l'assassinat de la rue Legendre».

Les journaux s'étendaient copieusement sur cette affaire palpitante, encore dramatisée davantage par l'impénétrable mystère dont elle était entourée...

Ce n'était pas sans un certain tremblement de peur que M. Pélissier-Lagarde déchirait, chaque matin, les bandes des journaux auxquels il était abonné.

Constamment il s'attendait à y trouver quelque nouvelle inquiétante pour lui...

Kalouth le rassurait de son mieux.

De fait l'assassin n'avait guère lieu de se mettre martel en tête, car les magistrats étaient certes à cent lieues de la vérité.

Les renseignements recueillis de toutes parts avaient fait justice des soupçons atroces dont le père Nicolas s'était fait l'innocent écho.

Les personnes qui connaissaient la victime s'accordaient toutes à la représenter comme une femme d'une conduite irréprochable.

Sa mémoire restait intacte...

Tout au plus, depuis son veuvage, pouvait-on lui attribuer une défaillance, sa liaison avec le docteur Pélissier.

M. Gayot avait été par la mère Camus, la concierge de la rue d'Ulm, mis au courant de cette liaison, mais il n'en livra pas le secret à la publicité.

A quoi bon, en effet?

Les amours de Lucie et de l'infortuné docteur Pélissier ne s'étaient affichées en aucune façon.

Seule, Mme Camus savait, — et encore en était-elle bien sûre? — ce qui se passait entre ses deux locataires.

Il n'y avait, cela est évident, rien à chercher de ce côté puisque le docteur Pélissier avait précédé la pauvre femme dans la tombe.

Cela ne regardait donc personne.

N'empêche que le châtelain de Lignerol était fort perplexe à la pensée qu'un jour ou l'autre l'instruction pouvait se diriger de son côté.

L'Indou, lui, tout en reconnaissant que cette éventualité était possible, ne perdait rien de son inaltérable confiance.

N'avait-il pas tout prévu?

Toutes leurs précautions n'étaient-elles pas prises, même en ce cas?

Que pourrait-on relever contre le frère survivant du docteur Pélissier, en admettant que par un hasard extraordinaire on arrivât à découvrir que la victime de la rue Legendre avait séjourné à Chancénay?

Quelles raisons l'opulent châtelain, dont l'honorabilité n'avait jamais fait doute pour personne,

eût-il bien pu avoir à la disparition de cette malheureuse ?

Du déguisement de Maître Gallois, des objets volés chez la veuve, il ne restait pas trace, grâce à la prévoyance de Kâlouth.

Les deux complices pouvaient, en toute sécurité, attendre que la retentissante affaire de la rue Legendre fût classée, c'est-à-dire enterrée, malheureusement comme tant d'autres crimes dont les auteurs, très habiles ou très favorisés par les circonstances, échappent à la vindicte de la loi...

XIV

Gilberte guérit...

Elle revint à la raison...

Elle parla...

Et l'instruction n'en fut pas plus avancée.

Un jour, en effet — c'était deux mois environ après la sinistre soirée, — M. Gayot sur l'avis favorable du médecin de Beaujon qui soignait l'enfant, se transporta à son chevet.

Au prix de quelles tortures morales la fillette réussit à reporter ses idées sur les atroces détails que le magistrat désirait connaître, nous n'essaierons pas de le dire; mais la courageuse enfant comprit que c'était nécessaire et elle se prêta à tout.

— J'étais à faire mes devoirs, déclara-t-elle... Quelqu'un a sonné...

Maman est allée ouvrir...

Elle est restée un moment dans l'antichambre avec la personne qui survenait, puis elle est rentrée, et m'a dit, quand j'aurais fini mes devoirs, de me coucher sans m'inquiéter d'elle.

— Et votre maman, ma chère petite, demanda M. Gayot, votre maman ne paraissait pas effrayée ?

— Non, monsieur, elle était triste, comme depuis une maladie qu'elle avait faite il y a quelques mois, mais nullement effrayée.

— Alors qu'est-il arrivé ?

— Eh bien, maman s'est enfermée dans le salon avec le visiteur... Moi, je suis allée me mettre au lit environ une demi-heure après et puis — ici, la pauvre petite éclata en sanglots, — et puis, je me suis endormie...

Tout à coup, je me réveille en sursaut, il me semble que j'ai entendu ma maman crier...

Oh! j'ai eu peur, allez, et sans savoir ce que je faisais, je me suis levée pour courir où elle était...

Dans le salon, — je le vois à travers les fentes de la porte, — il y a encore de la lumière...

J'écoute, mais je n'entends aucun bruit...

Alors, j'ai pensé que maman était seule... que le visiteur était parti...

Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... mon Dieu!...

Gilberte était incapable de continuer, les pleurs l'étouffaient...

Soeur Augustine, la religieuse qui soignait la petite malade, intervint sur un geste de prière adressé par le juge.

Elle s'approcha de l'enfant et la tenant embrassée:

— Voyons, ma mignonne, dit-elle avec un accent de douceur infinie... Voyons, calmez-vous, si c'est possible.

Vous êtes une grande fille déjà, et vous comprenez bien les choses.

Rappelez-vous ce que je vous ai recommandé tous ces jours-ci en vous préparant à recevoir la visite du monsieur qui est là.

Il faut lui dire tout ce que vous savez, à ce monsieur...

Il est bon: c'est lui qui doit punir le vilain homme qui a fait du mal à votre mère.

Sous l'influence de ces paroles et de ces caresses l'enfant se calma peu à peu...

— Oui... oui, j'obéirai, ma soeur, fit-elle; j'ai du chagrin, mais je dirai tout ce que je sais tout de même.

Elle leva son regard noyé de larmes sur le magistrat, qui était lui-même sincèrement touché.

— Demandez-moi ce que vous voudrez monsieur, continua-t-elle.

— Je vous demande simplement de terminer votre récit, ma bonne petite, fit M. Gayot...

— Oui... oui... je suis entrée... et j'ai vu ma maman par terre... Un homme était devant la cheminée, qui me tournait le dos.

— Ah!... et que faisait-il, cet homme !

— Il allumait des bougies probablement parce que la lampe s'était éteinte.

— Voulez-vous me dire, mon enfant, comment vous savez que la lampe s'était éteinte ?

Gilberte leva de nouveau sur le juge ses yeux pétillants d'intelligence.

— Parce que les morceaux de la lampe cassée étaient par terre.

— Et vous avez, malgré votre frayeur, pu voir tout cela ?

— Oh! non, monsieur, pas tout de suite, ce n'est qu'après... depuis que la bonne soeur et le bon médecin m'ont guérie... que je me suis rappelé et que je me suis rendu compte...

Sur le moment, je n'ai pensé qu'à courir près de maman.

— Comment! vous n'avez pas refermé vite... bien vite... la por-

te... Vous n'avez pas couru... vous n'avez pas appelé... vous n'étiez donc pas très... très effrayée.

— Oh! si, monsieur... j'étais tellement effrayée que je ne pouvais plus bouger...

Et puis... maman, ma pauvre maman... je ne savais pas ce qu'elle avait pour être couchée comme ça sur le tapis... Une petite fille ne laisse pas sa maman quand elle est malade.

— Vous avez cru que votre maman était malade ?

Je ne pouvais me figurer du premier coup ce qui s'était passé... j'ai vu maman étendue, voilà tout... et j'ai voulu voir... et je me suis approchée...

Ce n'est que depuis que j'ai compris qu'elle était morte !...

N'est-ce pas, monsieur, continua-t-elle après un instant de silence, avec une expression de physionomie à fendre l'âme... n'est-ce pas qu'elle était déjà morte à ce moment, ma pauvre maman ?

— Mais... balbutia M. Gayot qui avait peine lui aussi à retenir ses larmes.

— Mais non, mais non, ma mignonne, fit vivement soeur Augustine; elle n'est pas morte, votre mère et vous la reverrez.

— Oui, ma soeur, je la reverrai — l'enfant leva son bras vers le ciel — je la reverrai là-haut... c'est ce que vous voulez dire.

Elle me disait la même chose quelque fois, maman, que les petites filles, quand elles sont bien sages, retrouvent leurs parents là-haut.

Parce que, voyez-vous, j'ai réfléchi depuis quelques jours et je me rappelle bien tout ce qu'elle me disait.

Et puis si elle n'était pas morte, maman, est-ce qu'elle ne serait pas près de moi.

Enfin j'ai bien vu en m'approchant d'elle, que cet homme l'avait tuée avec un couteau...

Le juge d'instruction fit un geste d'étonnement.

— Ah! fit-il, l'homme vous a laissé vous approcher de votre mère ?

— Il ne m'a pas vue d'abord... Il était occupé à allumer ses bougies.

— Vous n'aviez donc fait aucun bruit en entrant ?

— Je ne sais pas... J'étais pieds nus.

— Il est possible, après tout, murmura le juge, que l'assassin n'ait rien entendu d'abord.

Il devait être lui-même assez préoccupé.

Puis tout haut :

— Continuez, mon enfant, je vous prie.

— Tout d'un coup, monsieur, l'homme s'est retourné... j'étais en train de me pencher sur maman... m'a vue... il m'a lancé un regard et a dit quelque chose.

— Quoi? qu'a-t-il dit? Vous en souvenez-vous ?

— Il parlait bas, mais il m'a semblé pourtant entendre :

« Ah! voilà l'autre maintenant! tant pis ! »

— Et puis... et puis, mon enfant...

Allons! faites encore un petit effort de mémoire.

— Eh! bien, je ne sais plus... il est venu vers moi très vite... j'ai essayé de crier... il m'a pris le cou, et il a serré.

— Vous vous êtes débattue, je pense.

— Oui... oui... je crois, mais pas longtemps... J'ai senti un grand choc sur la tête, et... voilà...

— C'est bien cela, dit M. Gayot à voix basse en s'approchant de son greffier qui ayant installé sa serviette noire, en guise de pupitre sur la table de nuit, écrivait au fur et à mesure les réponses de Gilberte... c'est bien cela et cette petite par son intelligence vient de nous permettre de reconstituer exactement la scène du crime.

Il nous reste à obtenir d'elle, si c'est possible, quelques indications utiles sur le coupable.

Il se rapprocha de la patiente.

— Etes-vous très, très fatiguée, ma bonne petite? demanda-t-il.

— Pourquoi, monsieur? questionna Gilberte.

— Parce que si vous ne l'êtes pas trop, je vous poserai encore quelques questions.

Dans le cas contraire, je reviendrai vous voir demain.

— Comme vous voudrez, monsieur, reprit la fillette en jetant à soeur Augustine un coup d'oeil d'interrogation.

— Le plus tôt sera le mieux, fit la soeur.

— Je voudrais vous demander, mon enfant si vous vous rappelez bien comment il était... l'homme.

— Il était très grand, et très gros... sa tête montait presque jusqu'en haut de la glace que nous avons au-dessus de la cheminée de notre salon.

J'ai bien vu ça, puisqu'il était devant... Et puis, un gros... gros ventre... une grosse tête, il m'a semblé... avec des cheveux frisés.

— Et sa figure, savez-vous ?

— Oh! oui, je me souviens de sa figure... une figure méchante, oh! si méchante... quand il s'est retourné... une figure rouge comme du feu.

— Dites-moi la couleur de ses cheveux et de sa barbe, car il avait de la barbe, peut-être ?

— Il en avait, oui, monsieur, mais je n'ai pas eu le temps de voir la couleur.

— Jamais, demanda le juge; jamais... — rappelez-vous bien ça, ma petite fille, car c'est très important — jamais vous n'avez vu cet homme auparavant ?

Gilberte n'eut pas une minute d'hésitation.

— Non, monsieur, répliqua-t-elle très nettement... jamais... je ne l'avais vu.

— Comment! elle ne vous l'a pas dit ?

— Non, monsieur.

— Et vous ne l'avez pas deviné non plus ?

— Je ne l'ai pas deviné.

— Cependant, voyons, vous devez bien avoir une idée sur ce point.

— Non, monsieur.

— Votre mère n'a-t-elle pas déclaré qu'elle se rendait dans votre famille ?

— Oui, elle a dit ça devant M. et Mme Rapignac, mais j'ai bien compris que c'était parce qu'elle

— Par quelle gare est-elle partie ?

— Je ne lui ai pas demandé.

— Vous ne savez alors pas même dans quelle partie de la France elle est allée, votre maman ? Si c'est près ou si c'est loin de Paris ?

— Je ne sais pas même cela.

— Alors, elle se cachait bien soigneusement de vous, votre mère ?

— Non, monsieur, elle me disait habituellement tout !

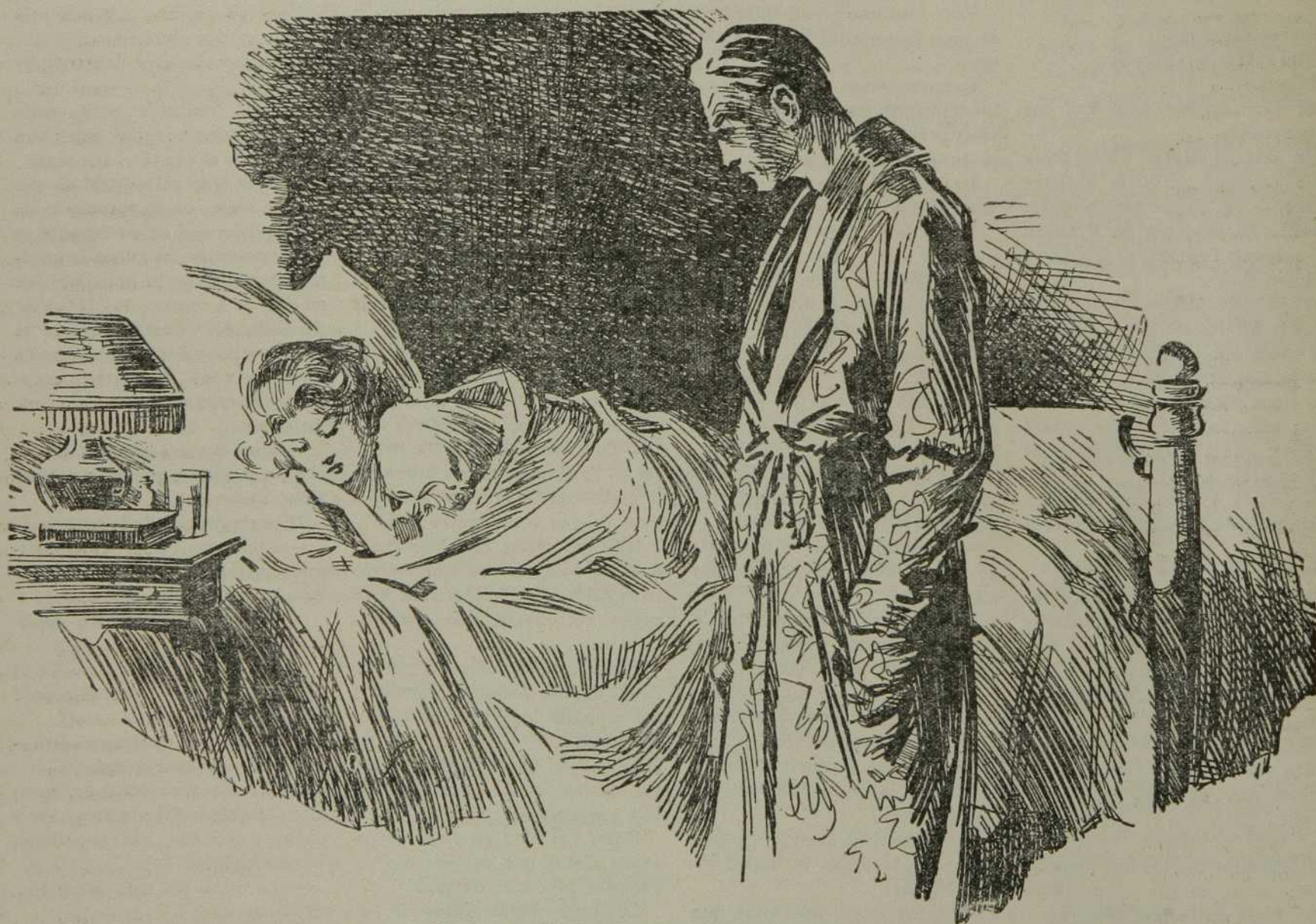
Mais quand elle ne parlait pas, je ne cherchais pas à deviner.

— Ecoutez, ma chère enfant, implora-t-il, et tâchez de bien comprendre le sentiment qui dicte mes paroles... Votre mère vous recommandait aussi, j'en suis sûr, de n'être pas désobéissante, et c'est sans doute ce qui vous arrête.

Gilberte regarda, un peu inquiète, le magistrat.

Elle ne comprenait pas du tout où il en voulait venir.

— Oui, répéta M. Gayot, je suppose que votre mère vous ait recommandé de ne pas dire où



M. Gayot s'était transporté à son chevet

— Votre mère le connaissait pourtant, sans doute, puisqu'elle l'a laissé entrer dans votre maison.

Gilberte fit un signe qu'elle ne pouvait rien dire là-dessus.

— Encore une question, ma chère enfant, et ce sera la dernière probablement.

Votre mère s'est absentée récemment.

— Oui, elle m'a quittée, pendant huit jours en me confiant à M. et à Mme Rapignac.

— Où allait-elle, votre mère ?

— Je ne sais pas.

ne voulait pas en dire plus long.

— Ah! comment pouviez-vous deviner cela ?

C'est votre mère qui vous l'a expliqué sans doute ?

— Maman ne m'a parlé de rien, mais je savais par elle que depuis longtemps nous n'avions plus de famille.

Souvent, maman me disait qu'il fallait comme elle m'habituer à me tirer d'affaire par mes propres moyens — elle employait toujours ces mêmes mots-là — parce que nous étions absolument seules au monde,

— Vous n'êtes donc pas curieuse, comme les autres petites filles ?

— Les petites filles bien élevées, maman m'a dit ça aussi bien souvent, ne doivent pas être curieuses...

Il était évident pour M. Gayot qu'il ne tirerait rien de plus de Gilberte...

Pourtant, il voulut tenter un dernier effort et, sur un ton que n'eût pas désavoué le père le plus tendre :

— Ecoutez bien.

elle allait en admettant que vous le sachiez...

Vous ne voudriez peut-être pas lui désobéir, même maintenant.

Mais — ici le magistrat se tourna vers la religieuse — je suis sûr que la bonne soeur sera de mon avis, il faudrait en ce cas, vous entendez bien, petite, je dis une mauvaise petite fille... il faudrait, sous peine d'être drait pour cela désobéir à votre maman, puisque, en disant la vérité, vous pouvez contribuer à ce qu'on retrouve l'homme qui vous a fait tant de mal à toutes deux.

— C'est vrai, ma chère enfant, intervint la soeur... monsieur a raison... Si vous savez... si vous devinez... la moindre des choses sur ce qu'il vous demande... je vous en conjure, dites-le !

— Je vous jure, ma soeur... je vous jure, monsieur, déclara Gilberte avec un accent de sincérité, auquel il n'y avait pas à se méprendre... je vous jure que j'ai tout dit... que je ne sais rien de plus !

Le juge d'instruction, bien persuadé cette fois que tous ses efforts seraient inutiles, n'insista plus...

L'instruction du crime de la rue Legendre traîna ainsi longtemps... sans faire un pas.

En vain le brigadier Passereau dépensa-t-il une somme énorme d'habileté.

En vain le chef de la Sûreté lança-t-il ses meilleurs brigades.

En vain M. Gayot déploya-t-il toute sa sagacité de magistrat déjà mise en relief précédemment par le succès de plusieurs affaires des plus embrouillées.

Tous ces efforts devaient échouer.

Les deux assassins n'avaient, comme on a pu le voir, dans l'exécution de leur crime, rien laissé à l'imprévu.

Impossible de nier que le gros homme désigné par le père Nicolas existât, après le témoignage, qui ne pouvait paraître suspect de Gilberte, une des victimes.

Et cependant, par une étonnante fatalité, de cet homme dont le signalement était connu d'une manière si précise, on ne relevait de trace nulle part, ni avant ni après le crime.

C'était à le croire tombé du ciel...

Déguisé, certes il l'était, mais encore fallait-il qu'il se fût déguisé en quelque endroit, qu'il eût en quelque endroit laissé, pour les reprendre ensuite, ses véritables habits, sa véritable personnalité.

Or, dans aucun hôtel on n'avait reçu ou vu un personnage se rapportant à celui-ci.

Et les bijoux

Puisque le coupable avait tué pour voler, et qu'il n'avait, chez la veuve, guère trouvé à emporter que des bijoux, il fallait bien qu'il cherchât à en tirer parti.

Eh bien ! non.

A différentes reprises les journaux donnèrent la liste et la désignation détaillée des bijoux.

Mais ni au Mont-de-Piété ni chez les joailliers, les bijoux en furent offerts.

Fallait-il admettre que le misérable eût un recéleur comme complice ?

On suivit aussi cette idée ; on fit des perquisitions chez de nombreux brocanteurs suspects.

Ce fut inutilement et pour cause.

Dans ces conditions il devenait infiniment probable que l'affaire n'aboutirait, si le hasard, ce puissant auxiliaire de la justice humaine, ne faisait surgir quelque circonstance exceptionnelle...

TROISIEME PARTIE

LA HAINE DE KALOUTH

I

Huit années ont passé depuis les événements racontés plus haut, et qui ont eu pour dénouement l'assassinat de la malheureuse Lucie Carrey.

Les Pélissier-Lagarde continuent à diviser leur temps entre le domaine de Lignerol et l'hôtel fastueux de l'avenue Kléber.

La famille est toujours au grand complet.

Maurice est un beau jeune homme dont la vingt-troisième année va sonner bientôt ; il est grand, mince sans mièvrerie, d'une suprême élégance de tournure : il a les doux yeux bleu foncé de sa mère et les traits purs du brave Jacques Pélissier-Lagarde, son père.

Comme lui, il est bon, généreux, enthousiaste ; dans ce corps robuste se cache une âme naïve d'enfant.

Et la mère orgueilleuse de ce fils, aussi beau de traits que de cœur, exalte encore ses sentiments élevés, dirige son caractère vers tout ce qui est noble et grand.

Elle a voulu que son Maurice bien aimé fût une perfection morale et elle y est parvenue.

Maurice est adoré de tous.

Pas une main qui ne soit fière de serrer la sienne ; pas une mère qui ne se dise, en voyant ce charmant garçon d'aspect si sympathique, qu'elle serait orgueilleuse de posséder un pareil enfant.

Lise Le Quesne, dans la fleur de ses dix-neuf printemps, est tout simplement délicieuse.

En elle tout rit, tout charme.

Ses yeux pailletés d'or ont sous l'abri des cils foncés de caressants regards, sa petite bouche rose s'ouvre dans un perpétuel sourire. Elles sourient aussi, mu-

tines, les mignonnes fossettes de ses joues et de son menton.

Son teint d'une fraîcheur de fruit, est éblouissant ; on ne peut rêver rien de plus clair et de plus joli. Ses cheveux ressemblent à de l'or en fusion : ils jettent des étincelles en s'épandant sur ses épaules, le soleil les fait flamboyer.

Elle aussi, elle est bonne et tendre, sa grâce physique n'est que le reflet de son exquise petite âme, ingénue, délicate, charmante !

Le père Pélissier ne pourrait vivre sans les deux chères créatures dont la profonde affection réchauffe sa vieillesse.

Il les adore, et Maurice et Lise ont un culte pour le bon vieillard.

C'est Lise qui fait la lecture au grand-père, qui lui tient compagnie tout le jour, et quand elle sort avec Mme Pélissier-Lagarde qu'elle appelle aussi maman, soit avec « Mademoiselle », l'institutrice dont les cheveux jaunes blanchissent à vue d'oeil, Maurice, qui termine son droit, s'arrange pour la remplacer près du fauteuil roulant dans lequel le vieillard passe ses journées.

Il est bien cassé et bien vieux, le père Pélissier ; sa tête vénérable se courbe, ses épaules se voûtent ; ce n'est plus le beau M. Pélissier de jadis...

Ses yeux n'ont plus le rayonnement malicieux d'autrefois, ils sont tristes presque toujours, maintenant ; seuls ses deux enfants savent encore l'égayer.

Mais il jette parfois, à la dérobée, de longs, douloureux et pitoyables regards sur Anne, sa belle-fille ; il semble la plaindre, et de silencieuses larmes coulent le long de son visage parcheminé...

Anne est toujours belle, mais ce n'est plus qu'un reflet du radieux passé...

Ses cheveux cendrés s'argentent par place, son teint s'est un peu fané et quelques rides prématurées creusent amèrement les coins de sa bouche.

Elle aussi semble porter le poids de quelque mystérieuse tristesse...

Anne, maintenant, est invariablement vêtue de noir.

Elle a fort grand air dans ses robes de velours ou de soie, toujours très simples, mais de coupe parfaite, qui moulent sa taille admirable ; de ses manches courtes à jabots de précieuses dentelles, sortent ses bras éblouissants et magnifiques terminés par les plus belles mains du monde.

— Oh ! les belles mains ! dit Maurice en couvrant de baisers câlins les doigts fuselés de sa mère, oh ! les belles mains, maman, jamais je n'ai vu les pareilles...

Je ne me lasse pas de les embrasser...

Et la mère sourit, et c'est pour son fils qu'elle est encore coquette de ses beaux bras, de ses belles mains...

Jacques Pélissier-Lagarde a suivi les conseils de Kâlouth : une fois débarrassé du témoin de son premier crime, Lucie Carrey, il s'est jeté à corps perdu dans ce qu'on est convenu d'appeler la vie à outrance.

Repoussé par la femme qui fut la seule passion de sa vie, il essaye d'oublier, de détruire son amour, en commettant les pires folies.

Il jette l'argent par les fenêtres, il se ruine, il ruine son fils ; seule une partie de la fortune d'Anne a été préservée grâce au contrat sagement dressé, mais tout le reste fond entre ses mains comme la neige au soleil.

Les millions gagnés par le bon Jacques ont été dispersés ; l'hôtel de l'avenue Kléber est hypothéqué, le domaine de Lignerol aussi, le train de la maison a dû être diminué ; on parle même, au moment où nous sommes arrivés, de vendre l'hôtel et de demeurer toute l'année à Lignerol.

Déjà des acheteurs se sont présentés, et c'est Anne qui pousse son mari à vendre, afin de liquider une bonne fois la situation.

M. Pélissier-Lagarde résiste encore, pour la forme, car au fond tout lui est égal pourvu qu'il puisse continuer la vie d'étourdissement, de fêtes continuelles, de bruit et d'ivresse qui lui est maintenant indispensable.

Il faut qu'il oublie, qu'il oublie à tout prix ; il a besoin de tapageuses débauches pour couvrir la voix menaçante de ses victimes et faire taire ses remords...

L'oeuvre sinistre que semble poursuivre Kâlouth est aujourd'hui achevée ; la dépravation morale du pseudo-Jacques est absolue, il est mûr pour les pires actions ; rien désormais ne le révolte plus, il est familiarisé avec le crime et le vol.

L'Indou n'a qu'un signe à faire, qu'un mot à dire, Jacques obéit ; il est sous l'entière dépendance de son mauvais génie, ce Kâlouth aux yeux farouches, qui semble trouver sa plus grande joie dans l'avisement et la perdition de celui à qui il doit la vie.

Au fond, M. Péliissier-Lagarde est extrêmement malheureux et il se prend dans ses rares minutes lucides à regretter le temps où il était Georges, où il souffrait pour une femme, où il était honnête...

Souvent il lui est arrivé de caresser avec un geste éloquent la crosse du revolver qui pend à son chevet, mais Kâlouth surgit et il raille son maître, il lui montre l'inutilité et la sottise d'un suicide.

— On n'est sur la terre que pour jouir, dit-il. Amuse-toi, étourdis-toi, maître, il sera bien temps d'en finir quand il ne te restera plus rien à désirer, à connaître.

Et Jacques subissant l'influence de l'Indou s'avilit chaque jour un peu plus...

On aurait de la peine à reconnaître le bel homme de jadis dans cet être avachi par le vice...

Il est aux trois quarts chauve et les rares cheveux qui lui restent sont devenus d'un gris sale.

Ses joues se plombent, ses yeux toujours fiévreux se creusent, ses dents se déchaussent, il a laissé repousser sa barbe, ce qui effraie beaucoup Anne, bien qu'elle n'ose rien en dire, car il lui semble voir ainsi le fantôme vieilli de Georges, son beau-frère...

La pauvre femme est loin d'être heureuse; les années, en s'écoulant, n'ont pas guéri le mal qui la ronge.

Sa répulsion pour celui qu'elle croit son mari est restée la même, c'est pour cela qu'elle excuse ses fautes, ses débordements... les humiliations qu'il lui inflige en s'affichant avec des créatures, la ruine qui menace sa maison... elle lui pardonne tout cela et s'en excuse humblement...

Si elle avait toujours été une bonne épouse, Jacques fût resté un bon mari...

Elle essaie de cacher aux enfants la conduite du père. Il ne faut pas que leur respect en soit atteint, que leur affection pour lui diminue...

Avec Lise, c'est possible de dissimuler. Mais Maurice est un homme à présent: il comprend les choses; il sait pourquoi on est triste souvent à la maison, pourquoi grand-père Péliissier soupi-

re, pourquoi sa chère maman a les yeux rouges...

C'est parce que le père se conduit mal...

Ah! dire les révoltes, l'indignation du jeune homme en présence de cet avilissement, de cette dégradation... dire ses souffrances qu'il renferme en lui, pour ne pas ajouter aux douleurs de sa mère !...

S'il eût osé, combien de fois Maurice n'eût-il pas essayé de parler à son père, de lui montrer ses torts...

Souvent il est monté jusqu'à la chambre de Jacques; mais arrivé à la porte, il n'a jamais eu le courage d'entrer...

Maurice est mal à l'aise pour parler à son père; il sent que ce n'est pas à un fils de faire la morale, et puis peut-être M. Péliissier-Lagarde prendra-t-il mal la semonce et se fâchera.

Qu'arrivera-t-il alors, si Maurice emporté par l'excès de sa douleur, de sa colère, laisse échapper les irréparables paroles qui séparent à jamais, qui le forceront à quitter irrémédiablement la maison paternelle ?...

Et sa mère, et grand papa, et Lise qu'il abandonnerait !

Oh! non, non, pas cela !...

D'ailleurs l'affection de Maurice pour Jacques diminue chaque jour.

Quelque bon, quelque affectueux qu'il soit, un enfant ne peut voir l'indignité de son père sans que son amour pour lui s'en ressent.

Le papa d'autrefois, le camarade, l'ami, on l'adorait; mais cet homme au farouche visage, dont les rares paroles cinglent comme un coup de fouet, qui n'a jamais eu depuis des années, ni un sourire, ni une caresse pour ses enfants, cet homme-là n'est plus qu'un étranger et de jour en jour se creuse l'abîme qui sépare Jacques des siens...

Dans le cœur d'Anne, seulement, il reste un peu de pitié pour lui; quant au père Péliissier, il ne dit rien mais il a d'éloquents regards, des soupirs, des hochements de tête qui en disent longs, et souvent il lui arrive de murmurer :

— Oh! Jacques, Jacques, mon fils préféré, est-ce pour me punir de cette préférence que Dieu t'a ainsi transformé...

Tu étais le meilleur des hommes, et tu en es devenu le plus mauvais... ton pauvre frère en mourant a-t-il donc emporté ta belle âme ?

Il n'était que taciturne, lui, tandis que toi... ah! je voudrais mou-

rir avant de voir jusqu'où tu descendras, malheureux !...

Et cette pauvre femme que je n'ose consoler... mais qui voit tout et qui pleure toujours... et tes enfants ?...

Tu ne les aime donc plus ?...

Le vieux Trubert, devant qui M. Péliissier se plaignait ainsi à demi-voix, essayait de calmer le vieillard, d'atténuer les fautes de Jacques.

Grâce à lui d'ailleurs M. Péliissier n'est au courant que des faits trop visibles, trop patents, on lui tait soigneusement tout ce qui peut être tu.

Qu'il finisse en paix sa vie: tel est le désir d'Anne.

Ainsi le vieillard ignore la ruine qui menace les Péliissier, et son existence retirée aidant, il est possible de dissimuler souvent les fréquentes absences de Jacques...

Un soir M. Péliissier-Lagarde rentra à l'hôtel de l'avenue Kléber avec une figure plus sombre que jamais.

Kâlouth, qui maintenant avait sa chambre tout à côté de la sienne, entendant du bruit chez Jacques, entra, sans frapper, comme il en avait l'habitude, et vit son maître affalé dans un fauteuil, la tête enfoncée entre les épaules, les sourcils froncés, l'oeil dur.

— Qu'as-tu donc, maître? demanda l'Indou et pourquoi ce visage renfrogné ?

Jacques ne déguisa point un mouvement d'humeur.

— J'ai... j'ai... grogna-t-il, que je viens de perdre encore trente mille francs au cercle et que je ne sais comment les payer !

— Comment, maître! s'exclama l'Indou d'un ton quelque peu railleur, tu n'as pas d'argent !

— Non, je n'ai pas d'argent, tu le sais bien d'ailleurs... il y a beau temps que les trois cent mille francs que j'ai empruntés sur cet hôtel sont dévorés.

— Ça fait huit jolis petits millions en sept ans, plus l'hypothèque de trois cent mille sur l'hôtel et cent cinquante mille sur le domaine de Lignerol...

C'est beau, mais bah! qu'est-ce que l'argent !...

A quoi sert-il d'en avoir, si tu ne le dépenses pas ?

Dans les premiers temps, quand Kâlouth lui parlait ainsi, Jacques parfois objectait timidement :

— Et Maurice ?...

Maintenant il s'en souciait bien de Maurice, Jacques, et de ses devoirs !

— Après tout, disait-il, quand un scrupule le prenait encore, après tout ce n'est pas mon fils...

Tant pis pour lui si je le ruine !

— Tous tes raisonnements, Kâlouth, reprit Jacques rendu plus maussade encore par ce que lui disait l'Indou, tous tes raisonnements ne me donneront pas la somme qui m'est nécessaire...

Or, j'en ai besoin avant demain et le diable m'emporte si je sais où la trouver !

— Demande-la à ta femme, insinua l'Indou avec un singulier sourire.

— Je ne veux rien lui demander! s'écria Jacques avec emportement, et tu auras beau faire, jamais tu ne me décideras à cela. M'humilier devant elle, la prier, jamais !

— Il vaudrait mieux commander, maître, comme c'est ton droit d'époux...

Jacques se leva farouche, et, d'une voix sombre :

— Lui commander ! tu rêves... Sa fortune, qu'elle la garde pour son fils!... Qu'elle vive tranquille au moins sous ce rapport...

Je la rends assez malheureuse autrement, mon Dieu !

Je veux bien être un misérable, mais elle, jamais je ne lui ferai de mal...

Car elle souffre pour moi, la pauvre femme... elle souffre dans sa dignité d'épouse, dans sa tendresse de mère, en voyant se dégrader ainsi son mari, le père de son fils.

— Tu es bien bon, maître, en vérité, ricana Kâlouth; tout ton malheur vient de cette femme.

Jacques secoua tristement la tête.

— Qu'importe fit-il, je l'aime, je ne peux pas m'empêcher de l'aimer!... Non, non, à elle pas de mal, pas de mal.

— Alors que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas... je cherche...

Quel jour sommes-nous ?

— Le 16 mars... Et tiens, au fait, c'est une idée, tu pourrais peut-être demander à ton régisseur, Urbain Florent, une avance sur le trimestre des fermages?...

Péliissier-Lagarde haussa les épaules.

— Il y a longtemps que c'est fait, va ! Toutes les combinaisons, je les ai épuisées, je dois même un millier de francs à mon valet de chambre...

La maison marche à présent avec les revenus de la fortune personnelle de Mme Péliissier-Lagarde...

Toute celle de Jacques est mangée...

— Si je ne m'abuse, ta femme, maître, possède de par son contrat trois millions, plus son do-

(Suite à la page 22)

Les coupures et meurtrissures disparaissent.—Quand vous souffrez de coupures, écorchures, meurtrissures, foulures, gorge ou poitrine douloureuse ou autres maux semblables, employez l'huile Eclectique du Dr Thomas. Son pouvoir sanitaire est bien connu dans toutes les sections de la région. Une bouteille d'huile Eclectique du Dr Thomas devrait être dans toute armoire médicale en prévision de tous les cas d'urgence qui peuvent survenir.

WHAT'S THE USE OF MOONLIGHT

Paroles Françaises par
J. F. Sioui

WITHOUT YOU
J'ATTENDS AU CLAIR DE LUNE

Words & Music by
Millard C. Thomas

TUNE-UK
A D F# B

Moderato

Sum - mer's here with its twi - light nights, Flo - wers bloom by the
There's a song I would like to sing, But my notes are all
A - près mil - le ser - ments d'A - mour Pour un rien tu par -
Je te vois pas-ser près de Moi, Au bras de mon A

way, _____ Some - how I can't en - joy these
blue, _____ In my ears it just rings and
tis, _____ Tu m'a - vais ju - ré un beau
mi, _____ Et mon coeur est rem - pli d'é -

sights, Just be - cause you're a - way, _____ What's the use of
rings, Just three words, "I love you " _____ A quoi bon le
jour, De par - ta - ger ma vie _____
moi, De te voir a - vec Lui, _____

COPYRIGHT 1927 BY AD SONG PUB. CO. NEW-YORK & MONTREAL

International Copyright Secured & Reserved

Canadian Address: 382 St. Catherine East, Montreal, Canada

Ukulele Arrangements by Millard G. Thomas

sum — mer ev' — nings, Since you've gone a -
clair de lu — ne, Puis-que ton coeur

way, I can't help griev - ing, For it's on - ly
est rem - pli de hai ne, Dis-moi donc pour -

you I be — leive in, And to me there's
quoi ta ran — cu — ne, Pour-tant tu dois

no one that's, near - er, dear - er, I've lost all my
bien sa — voir Que je t'Ai - me, Je ne goû - te

DEMANDEZ A VOTRE MARCHAND DE MUSIQUE POUR LES RECORDS, ET LES ROULEAUX DE PIANO, DE
«WHAT'S THE USE OF MOONLIGHT WITHOUT YOU»

love for moon - light, I don't care a -
plus les beaux soirs, Mon seul dé - sir

bout the mor - ning dew, I know nights are lone -
est de te re - voir, Qu'im - por - te la hai -

ly, Year - ning for you on - ly, What's the use of Moon - light
ne, Mal - gré tout Je t'Ai - me, Re - viens, j'at - tends au clair

1 with - out you. What's the use of you.
de lu ne. A quoi bon le ne,
2

L'édition «de luxe» en couleur, de ce numéro, sera envoyée, poste payée, à raison de 35c ou trois numéros assortis pour un dollar. Envoyez par mandats, ou lettre enregistrée, directement aux éditeurs.

AD SONG PUB. CO., 382 Ste-Catherine Est, MONTREAL.

L'ANNEAU DE FER

(Suite de la page 18)

maine en Brie; Lignerol, elle a en outre hérité de sa tante, Mme Fontange, près d'un million encore...

C'est un joli denier... et il y a de quoi s'entretenir.

— Tu te trompes, Kâlouth, répondit Jacques un peu honteux de l'aveu qu'il était forcé de faire, ce n'est pas suffisant, puisque ma... Anne me fait une pension de cinq mille francs par mois...

L'Indou savait cela depuis longtemps. Seulement, il voulait se le faire dire.

— Comment! s'écria-t-il avec une feinte indignation... Comment! tu supportes, maître, qu'une femme te fasse une pension comme à un domestique!... Mais il ne faut pas que cela dure; il faut en finir!

— Tais-toi! cria Jacques, tais-toi, je te dis... Tout ce que tu voudras pour d'autres, mais elle, n'y touche pas... ou sinon!...

Il n'acheva pas, mais son geste ne parut émouvoir l'Indou, qui, le plus tranquillement du monde, continuait!

— Voyons, jusqu'à demain, il n'y a pas grand temps... Cependant je trouverai, moi, je pense, ces trente mille francs...

— Où ça, dis donc?

— Ah! maître! cela c'est mon affaire... Que t'importe, d'ailleurs, pourvu que tu les aies; seulement, ensuite il faudra aviser, car c'est fort gênant d'être ainsi embarrassé pour de l'argent.

A propos, Mme Pélissier-Lagarde ne tiendrait-elle pas à ce que tu vendisses cet hôtel?

— Si, mais... je ne...

— Il faut vendre, déclara Kâlouth d'un ton auquel Jacques depuis longtemps ne résistait plus, il faut vendre, maître, crois-moi.

D'abord tu retireras une bonne somme de cette vente, puis, ta famille habitant Lignerol toute l'année, tu seras beaucoup plus libre, il te suffira d'avoir un pied-à-terre à Paris... pour quand tu voudras y venir...

— Au fait, répliqua Jacques, oui, je vendrai, et je vais de ce pas trouver Anne pour lui annoncer ma détermination.

Mais Kâlouth ne l'entendait pas ainsi:

— Attends un peu, maître, je n'ai pas fini... Il vient de me venir une autre idée, et pendant que nous y sommes, nous devons chercher à nous procurer le plus d'argent possible, tout de suite,

afin que tu en aies pour plus longtemps maître...

M. Pélissier-Lagarde était... tu es, n'est-ce pas, le tuteur de Lise Le Quesne?

— En voilà une question? tu le sais bien!

— Laisse donc...

Tu as, par conséquent, la disposition de sa fortune jusqu'à sa majorité...

A combien s'élève-elle cette fortune?

— Je ne sais pas au juste... quelques centaines de mille francs qui ont grossi, grâce aux intérêts accumulés depuis onze ans.

— Peux-tu faire tels placements qu'il te convient, retirer l'argent de chez le banquier où il est, par exemple, et le placer autrement, en titres, en valeurs... etc?

— Mais oui, seulement à, quoi bon?

— A quoi bon? Ah bien! tu es naïf, maître, si tu ne comprends pas!

Mais en voilà de l'argent, en voilà assez pour te permettre de t'amuser quelque temps encore...

— Tu dis?... Mais tu es fou, Kâlouth, puis-je voler cette jeune fille?...

— Voler... voler... Que de grands mots pour de petites choses!...

Lise Le Quesne ne doit-elle pas épouser Maurice Pélissier-Lagarde?

— Si... c'est-à-dire qu'on parlait de cela, quand les enfants étaient petits...

— Eh! bien, on les mariera, et Lise, j'en suis bien sûr, ne demandera pas comment sont arrangées les choses...

Puis Maurice aura le bien de sa mère, il sera riche...

— Mais tu ignores que je dois des comptes à ma pupille le jour de sa majorité et qu'alors on s'apercevra du vol...

— Qu'on s'en aperçoive ou non, que t'importe?...

Quand Lise Le Quesne sera ta bru, cela passera très bien, va...

Au besoin on s'arrangerait pour qu'elle ne voie goutte à l'affaire...

Marie-les au plus vite, cela seulement est important, le reste ira tout seul...

Jacques conservait quelques scrupules, répugnait à cette action... mais Kâlouth connaissait bien son maître, il savait détruire un à un ses arguments et le raillait si bien d'avoir encore des préjugés, que Pélissier-Lagarde, cette fois encore, obéit à Kâlouth.

Dès le lendemain, il irait chez le banquier dépositaire des fonds

de sa pupille et les retirerait pour se les approprier...

Momentanément du moins, se disait-il pour se trouver une excuse.

La chance, en somme, ne lui serait pas toujours contraire, et à l'aide de cet argent, il en gagnerait sans doute beaucoup d'autre...

Alors il restituerait à Lise son bien...

De la sorte, la jeune fille ne serait pas spoliée, et en somme il n'aurait rien à se reprocher une fois l'argent rendu.

Kâlouth, en quittant son maître, avisa la femme de chambre part de M. Pélissier-Lagarde...

— Félicie, lui dit-il, si madame est chez elle, priez-la de me recevoir; j'ai à lui parler de la part de M. Pélissier-Lagarde...

Quelques instants plus tard, Félicie introduisait l'Indou dans le petit salon d'Anne...

Mme Pélissier-Lagarde n'aimait pas Kâlouth et le lui faisait bien voir.

Elle affectait toujours vis-à-vis de lui la plus extrême froideur; l'Indou au contraire exagérait à son égard les marques de respect.

— Que me voulez-vous? lui demanda-t-elle en l'apercevant.

Kâlouth adressa à la mère de Maurice un salut profond; il se courba presque jusqu'à terre et dit:

— Je prie ma maîtresse de me pardonner si j'ai osé...

— Je ne suis pas votre maîtresse interrompit sèchement Anne; au fait et vite!

L'oeil de Kâlouth eut une courte flamme vite réprimée.

— Il s'agit du maître, fit humblement l'Indou, du maître pour lequel je viens vous solliciter, madame.

— Qu'est-ce à dire?... et depuis quand a-t-on vu les domestiques intercéder pour les maîtres?

M. Pélissier-Lagarde commanda ici!

— Excusez-moi, madame mais j'ignore certaines expressions de votre langue et je prononce parfois des mots qui sont loin de ma pensée...

Je sais bien que mon maître n'a pas besoin de moi, infime, cependant... il est...

— Au fait, vous dis-je, au fait!...

— Voilà:

Si M. Pélissier-Lagarde n'a point payé demain avant quatre heures les trente mille francs qu'il vient de perdre, il sera affiché à son cercle...

Or, il n'a pas ces trente mille francs et ne sait comment se les procurer.

Le voyant très ennuyé, j'ai pris l'initiative... je me suis permis de...

Anne toisa l'Indou d'un regard dédaigneux:

— Et effet, vous connaissez bien mal le français, dit-elle avec hauteur... Vous venez simplement, n'est-ce pas? me demander de la part de mon mari trente mille francs...

Quoi de plus simple, de plus naturel dans un ménage?

Tenez, voici un chèque, touchez-le, remettez l'argent à votre maître et à l'avenir, dispensez-vous de faire des phrases!... Cela ne vous réussit pas...

Kâlouth sans mot dire salua et sortit. Mais une fois hors de chez Mme Pélissier-Lagarde, il ricana sourdement.

— Va! orgueilleuse, va! fais la fière, abaisse-moi!...

J'aurai bientôt ma revanche...

Le fruit mûrit... il sera bon à cueillir sous peu...

Deux mois plus tard la famille Pélissier-Lagarde s'installait à Lignerol, définitivement cette fois.

Un richissime Américain avait acheté l'hôtel de l'avenue Kléber, y compris sa première installation, et ce, pour le chiffre coquet de quinze cent mille francs.

Avec cette somme, grâce à l'énergie de Mme Pélissier-Lagarde, l'hypothèque qui grevait Lignerol fut purgée...

Ce qui resta, une fois les dettes de Jacques éteintes, Anne l'abandonna à son mari.

— Mon ami, lui dit-elle doucement, gardez pour vous cette somme; faites-en ce que bon vous semble...

Mes revenus suffiront largement à notre train de maison puisque nous sommes décidés à vivre toute l'année à la campagne...

Vous avez disposé de votre fortune comme il vous a plu...

— Ne vous gênez pas, faites-moi des reproches, allez! interrompit amèrement Jacques.

— Des reproches? à quoi bon puisque cela ne servirait à rien...

Et puis, vraiment, pour une misérable question d'intérêt!

Je ne veux pas m'abaisser au point de vous reprocher vos... dépenses exagérées.

Vous êtes le maître de votre fortune Jacques, disposez-en à votre gré.

Quant à la mienne, si j'essaie de la mettre à l'abri, ce n'est pas pour moi, vous le savez bien, mais pour mon fils...

Le jour où, lassé de cette existence que vous avez choisie, il vous viendra des idées de repos et de... sagesse... soyez sûr que vous trouverez en moi une amie véritable, prête à vous dire : Soyez le bienvenu !...

Jusque-là, agissez à votre guise, et ne parlons jamais, voulez-vous, de ces choses qui me sont très pénibles...

Pélissier-Lagarde baisa la main d'Anne sans répondre et se retira.

Il se trouvait à la tête d'un capital respectable, et s'il l'eût voulu, eût pu vivre tranquille près des siens.

Maïs le démon du jeu, le tenait maintenant.

Son cœur était mort, tué par le dédain d'Anne, sa volonté était annihilée par Kâlouth.

La boisson l'écoeurait; les femmes lui donnaient des nausées et s'il payait des diamants et des hôtels à Rose de May, la divette en vogue, c'était tout simplement pour la galerie.

Seul, le jeu lui donnait encore des émotions; la fièvre de l'or faisait battre ses artères, et quand il jouait, un peu de vie montait à son visage.

Mais à l'encontre du proverbe: malheureux en amour, heureux au jeu, Jacques perdait « tout ce qu'il voulait ».

En quelques mois, l'hôtel fut dévoré totalement, il ne resta plus à Pélissier-Lagarde qu'une ressource: la fortune de Lise.

— Avec cela je me referai, se dit le joueur, et... naturellement, il la perdit bribes par bribes.

II

Le jour où nous reprenons notre récit, il y a déjà près d'un an que la famille Pélissier-Lagarde est retirée à Lignerol.

On est à la fin d'octobre et l'hiver s'annonce très rude.

Maurice, qui vient de terminer son volontariat, est revenu vivre auprès de sa mère en attendant qu'il se décide à exercer sa profession d'avocat.

Jacques continue sa vie de débâches...

Il a loué une chambre au cercle dont il fait partie, et il passe des semaines entières sans rentrer à Lignerol...

Un matin de novembre, Kâlouth, tout en se chauffant devant la cheminée de sa chambre, réfléchissait profondément.

On frappa soudain à la porte trois petits coups discrets.

— Entrez! cria l'Indou.

Un domestique du château parut, suivit d'un homme vêtu com-

me Kâlouth d'une tunique brune, d'un turban de couleur claire.

Il avait une longue barbe noire, un nez très brusque, et ses yeux de braise luisaient sous les sourcils touffus.

Kâlouth, à la vue de cet homme, s'était levé brusquement.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il d'un voix brève.

— Cet homme dit qu'il est votre compatriote et qu'il veut vous voir, monsieur Kâlouth, répondit le domestique, alors je vous l'ai amené.

— Bien, laissez-nous !

Une fois seul avec l'étranger, Kâlouth s'approcha de lui et le dévisagea longuement; l'homme ne bougeait pas, ne prononçait pas une parole.

— Je ne te reconnais pas, préféra lentement Kâlouth. Qui es-tu, que me veux-tu, et pourquoi es-tu venu ici ?

— Je m'appelle Goûmi, répondit l'étranger, et je suis venu des Indes, ma patrie, pour te chercher, Kâlouth.

— Mais je te répète que je ne te connais pas.

— Attends, tu vas comprendre.

Et l'homme tira de la poche intérieure de sa tunique une bizarre enveloppe sur laquelle étaient tracés des caractères sanscrits.

Cette enveloppe il la remit à Kâlouth, vivement intrigué, et dit seulement :

— Lis !

Kâlouth s'approcha de la fenêtre et jeta les yeux sur le papier.

Il s'absorba longtemps dans sa lecture; l'étranger pendant ce temps demeurait immobile au milieu de la pièce.

Il regardait son compatriote, cherchant sans doute à lire sur le visage de l'Indou quels sentiments, quelles émotions lui procurait sa lecture.

Au bout d'un grand quart d'heure, Kâlouth, ayant fini de lire, replia le papier et le mit dans sa poche, puis il revint vers Goûmi.

— Sais-tu ce que contient la lettre que tu m'as donnée? lui demanda-t-il.

— Oui, je le sais.

— M'as-tu cherché longtemps?

— Aux Indes, pendant un an. On avait perdu ta trace...

— J'ai mis sept ans à te trouver en Europe...

— Quand devons-nous partir ?

— Ce soir !

— Mais j'ai besoin de rester à Paris encore !...

Ma tâche n'est pas achevée.

Donne-moi quelque temps... trois mois, veux-tu? et après je te suivrai...

— Pas une heure, répliqua brièvement Goûmi

Je te tiens, je ne te quitte plus... et si tu refuses de venir — l'Indou tira un poignard de sa ceinture — tu mourras, c'est l'ordre...

— Je ne suis pas un traître pour qu'on m'assassine !

— Tu as déserté la cause à laquelle tu devais ta vie... c'est un crime de mort par nos lois !

— Ce n'est pas vrai, je n'ai pas déserté... j'en ferai la preuve.

— Viens te défendre auprès de tes juges...

Ils t'écouteront et t'absoudront peut-être...

— Mais, ma mission ici...

— Tu la termineras plus tard !

— C'est bien entendu, tu refuses de me donner quelques jours ?

— Pas une heure, pas une minute, le grand maître le veut ainsi !

Kâlouth fronça le sourcil, pinça ses lèvres minces.

— Soit! fit-il après une courte méditation, soit, je t'appartiens, Goûmi, nous partirons ce soir...

Laisse-moi seulement aller avertir mon maître.

— Où cela ?...

— Ici, dans la maison.

Oh! sois tranquille je ne chercherai pas à fuir !...

— Sur les lèvres de Goûmi erra un singulier sourire.

— Si tu fuyais, je te retrouverais, dit-il et alors !...

En même temps, l'Indou remettait au fourreau l'arme qu'il en avait tirée tout à l'heure.

— Attends-moi, fit Kâlouth, je reviens. Tiens, assieds-toi...

Goûmi, sans mot dire, vint près de la fenêtre, et appuyant son front aux vitres il regarda droit devant lui.

Kâlouth entra chez Jacques qu'il trouva encore couché.

— Maître, lui dit-il, j'ai besoin d'un congé.

— Hein? s'écria Jacques abasourdi, un congé, dis-tu?

— Oui, un congé; il est nécessaire que je retourne dans ma patrie où de puissants intérêts me rappellent sur-le-champ.

— Mais, j'ai besoin de toi, moi, et je ne veux pas te laisser partir.

— Il le faut cependant, maître, fit Kâlouth avec fermeté.

— Je te croyais seul au monde... Que peux-tu avoir à manifester dans ton pays ?

— Je ne dois pas te le dire...

C'est un secret, un secret qui ne m'appartient pas.

Sache seulement qu'il y a là-haut dans ma chambre un Indou qui m'attend.

Je pars avec lui ce soir.

— Ne m'as-tu pas juré, Kâlouth, que tu ne me quitterais jamais ?

— C'est vrai, maître et je l'espérais bien...

— Tu dis cela...

L'oeil de Kâlouth étincela d'un feu sombre.

— Je te dis d'être sans inquiétude à mon sujet, maître, prononça-t-il d'un ton gros de sous-entendus menaçants.

Je reviendrai, je te le jure...

Et, tout bas, pour lui-même, l'Indou ajouta :

— Oui, je reviendrai, pour ton malheur !...

Jacques connaissait la force de volonté de Kâlouth.

Il n'essaya pas, sachant bien que ce serait en pure perte de le retenir.

Jacques savait aussi qu'on pouvait compter sur sa parole.

D'ailleurs l'Indou, depuis longtemps, n'avait d'autre maître que lui-même, ce qu'il avait résolu, il l'accomplirait...

— Va donc, fit Pélissier-Lagarde, et laisse-moi seul le plus longtemps possible.

Il en était arrivé à ne plus pouvoir se passer de Kâlouth !

L'Indou remonta dans sa chambre afin d'y effectuer ses préparatifs de départ.

Ils devaient être peu longs, du reste.

Ils se réduisaient à quelques hardes jetées au fond d'une valise.

Mais dans une gaine de cuir, Kâlouth enferma le pistolet damasquiné, dont le frère était accroché au milieu d'une panoplie, dans le cabinet de travail de Jacques.

Et, comme Goûmi s'étonnait de le voir emporter une arme pareille :

— C'est ma justification, frère, expliqua Kâlouth, ce sera aussi ma vengeance.

Ce pistolet est mon bien le plus précieux.

Une heure plus tard, Kâlouth et Goûmi quittaient Lignerol et, le surlendemain, les deux Indous s'embarquaient à Marseille sur la Bordelaise, paquebot qui se dirigeait vers les Indes.

Au déjeuner, Anne qui avait vu partir les deux hommes, demanda des explications à son mari :

— Je ne sais rien, ma chère, répondit Jacques, si ce n'est que Kâlouth m'a demandé un congé pour aller dans son pays, où des intérêts assez graves le rappellent, paraît-il.

— Hé! qu'il y reste dans ses Indes ne put s'empêcher de dire le père Pélissier.

Décidément, il me déplaît. ce Kâlouth avec sa longue figure couleur de safran, et ses yeux... qui ne sont pas trop catholiques. ma foi...

Ça me fait un poids de moins de le savoir loin.

Je n'aime pas les visages fermés et sombres moi, et ton frère, en te le donnant, t'a fait un fichu cadeau, permets-moi de te le dire, bien que tu te sois, comme lui, engoué de cette espèce d'I-roquois.

— On ne l'aurait certes pas renvoyé, observa Anne, mais puisqu'il s'en va, bon voyage !

Moi non plus je ne l'aimais pas...

— Ni moi, dit Maurice.

— Ni moi, fit Lise.

Il me glaçait avec ses mines funèbres il a l'air d'un conspirateur, n'est-ce pas, grand-père ?

— Kâlouth reviendra, prononça Jacques, il me l'a formellement promis, et j'y compte bien.

Je ne sais pas ce que vous avez tous contre ce garçon, qui est le dévouement personnifié.

Il m'aime comme il aimait Georges, il se mettrait au feu pour moi.

— Oh ! s'il pouvait se rôtir une bonne fois ! s'écria le père Pélissier, c'est moi qui serais content et qui dirais : bon débarras !

...Nous ne suivrons pas Kâlouth pendant son voyage, lequel d'ailleurs s'effectua sans incidents, mais nous le retrouverons avec son compagnon de route, six semaines plus tard, dans l'île d'Eléphanta, non loin de Bombay, une des principales villes de l'Inde anglaise.

L'île d'Eléphanta est célèbre par ses grottes qui ont de neuf à douze cents ans d'existence, au dire des historiens.

Ces grottes sont des temples

souterrains, aujourd'hui en ruine, où l'art indou a sculpté en pleine basalte, dans toute pierre qui se prête au ciseau, une infinité de dieux, d'hommes, d'animaux vrais, de bêtes fantastiques, mille autres objets ; arbres, lianes, fleurs fabuleuses, processions, triomphes, combats, victoires, etc.

Elles servent de repaires, de lieux de réunion à ces sectes mystérieuses comme on en rencontre à chaque pas dans l'Inde, qui ont juré la destruction des Anglais, les oppresseurs maudits.

Tout le monde connaît de réputation les Thugs ou étran-gleurs, qui, pendant si longtemps, ont épouvanté l'Inde.

Ces fantastiques assassins sans jamais répandre le sang, ont fait d'innombrables victimes.

Les Dacoïts, secte d'empoison-neurs célèbres, ont marché di-gnement sur la trace des Thugs.

Des milliers de personnes leur doivent la mort...

Ces deux sectes sont les plus fameuses et les plus connues, mais, se greffant sur elles, il s'en est formé quantité d'autres ayant le même but, procédant de même manière.

On croit l'Inde pacifiée, elle ne l'est pas encore, elle ne le sera jamais entièrement.

A chaque instant des soulève-ments éclatent, fomentés par ces fanatiques membres de sociétés secrètes, qui entretiennent soigneusement parmi les indigènes, la haine des Anglais envahis-seurs.

Jamais les Indous ne suppor-teront le joug qui les plie.

Les massacres dont la terre de l'Inde a été rougie ne sont pas terminés, ils recommenceront un jour ou l'autre.

Kâlouth, il est temps de le dire ici, faisait partie d'une de ces sectes redoutables dont les mem-bres se nommaient :

« Les fils de Kâli. »

Kâli, la déesse de la mort, re-doutable emblème, qui disait bien à quelle oeuvre de destruc-tion les adeptes de cette société s'étaient voués.

Ils ne procédaient ni comme les Thugs, ni comme les Dacits, ils poignardaient, eux, car le sang est agréable à la farouche divinité.

Kâlouth était un des princi-paux chefs de l'association, à la-quelle, grâce à sa cruauté, il avait rendu de très grands services...

Son poignard, naguère, ne par-donnait jamais.

Les Anglais qu'il trouvait sur sa route n'échappaient pas à ses coups, et il englobait dans sa haine implacable tout ce qui por-tait le nom exécré d'Européen.

Subitement, il avait disparu.

On le crut mort, car il ne pou-vait venir à la pensée d'aucun des « Fils de Kâli » que Kâlouth, le chef redouté, fût un traître.

On le pleura et, dans une réu-nion qui eut lieu justement aux grottes d'Eléphanta, le grand maître de la secte jura, et fit ju-rer à tous ses adeptes de venger sa mémoire.

Mais un beau jour on apprit que Kâlouth vivait, qu'il habitait l'Inde avec un Européen qu'il appelait son maître.

Des ordres furent donnés pour s'emparer du transfuge.

Malheureusement, quand les délégués arrivèrent à Calcutta, Kâlouth était parti avec le doc-teur Pélissier, depuis plusieurs jours.

On sut qu'il devait avoir gagné l'Europe et là, pendant assez longtemps, se bornèrent les ren-seignements, car si ces sociétés sont toutes-puissantes dans leurs lieux d'origine, aux frontières de l'Etat s'arrête cette toute-puis-sance.

Loin d'abandonner la partie, le grand maître des « Fils de Kâli » voulut au contraire faire un ter-rible exemple, retrouver le fugi-tif et le punir suivant la gran-deur de son crime.

Il serait jugé, châtié, s'il était coupable, absous, s'il était inno-cent.

Un des plus intelligents affi-dés de la secte, Goûmi, fut char-gé de rechercher Kâlouth.

Goûmi parlait assez couram-ment l'anglais et le français, il partit pour l'Europe, muni des pleins pouvoirs du chef suprê-me, et s'engagea à ramener Kâlouth ou à le tuer.

Rien que la mort ne pouvait délier des serments redoutables, prononcés lors de l'admission dans la ténébreuse et barbare as-sociation.

Goûmi chercha infructueuse-ment Kâlouth en Angleterre, où on le supposait réfugié, grâce à des renseignements erronés.

Mais Goûmi était un fin limier et un patient.

Que lui importait le temps pouvu qu'il réussit.

Il finit enfin par trouver une piste sérieuse, et on l'a vu en-trant dans la chambre de Kâlouth pareil à la statue du com-mandeur.

Le complice de Georges Pélis-sier, chose bizarre, ne paraissait nullement inquiet pendant le voyage.

Il salua la terre natale avec joie, et se mit à genoux pour baiser le sol sacré, berceau des dieux !

Son impassible visage trahit à ce moment-là seulement une fu-gitive émotion...

Ce meurtrier aimait une chose, son pays.

C'est par une nuit sombre que nous retrouvons Kâlouth et Goû-mi dans l'île d'Eléphanta.

Les « fils de Kâli », avertis du retour des deux hommes, ont or-ganisé une réunion solennelle dans les grottes.

C'est ce soir que Kâlouth sera jugé.

Le ciel, chargé de gros nuages livides, est sinistre ; parfois la lune apparaît ; une lune roussâ-tre, enveloppée de brumes com-me d'un crêpe.

Alors de hauts arbres, des ba-nians, des bars, ces géants de la flore indienne, se découpent en noir sur le fond du ciel.

Pas un souffle ne traverse l'at-mosphère, pas une feuille ne bouge, seul retentit le sourd murmure d'un torrent qui coule non loin dans le fond d'un ravin.

Kâlouth et Goûmi marchaient sans bruit, en familiers de cette contrée, ils connaissaient tous les secrets des jungles, et les grottes d'Eléphanta n'avaient pas un recoin où ils n'eussent pu se rendre les yeux fermés.

A un brusque coude du che-min, ils se heurtèrent contre deux hommes qui attendaient là.

— C'est toi, Goûmi, dit l'un d'eux à voix basse.

— C'est moi, répéta sur le mê-me ton l'Indou.

Aussitôt Kâlouth fut saisi, on lui banda les yeux... et les deux hommes, le tenant chacun d'un côté par un bras, conduisirent le prisonnier, qui d'ailleurs n'avait

GRATIS Embellissez votre Poitrine GRATIS en 25 jours

Toutes les Femmes doivent être belles, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil. — Succès assuré en 25 jours.

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours, avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

Réformateur Myrriam Dubreuil

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garantissant absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme, dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.



ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillon du Réformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux Hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2 — BOITE POSTALE 2353

pas fait un mouvement pour se défendre ou s'échapper.

Lorsque le bandeau qui couvrait les yeux de l'Indou lui fut retiré, il se vit dans une immense salle souterraine, aux murs creusés de cellules qu'habitaient autrefois les prêtres de ces temples.

Des torches brûlaient de distance en distance, répandant une clarté fumeuse.

Plus de trois cents Indous aux mines farouches étaient rassemblés dans cette salle.

Silencieux et sombres, ils restaient debout, la main appuyée sur le poignard à manche curieusement ouvré qu'ils portaient tous à leur ceinture.

Kâlouth avait devant lui cinq hommes assis autour d'une large pierre; derrière eux, sur un autel environné de torches, s'élevait la statue monstrueuse de Kâli, terrible déesse.

Les marches de l'autel, encore rouge de sang, témoignaient qu'on avait naguère immolé à Kâli quelques victimes afin de la rendre favorables à ses fils.

Les cinq hommes étaient les chefs de l'Association.

Au milieu trônait le grand maître, vieillard sinistre qui portait sur sa poitrine les deux poignards en croix, insignes de l'autorité suprême...

Il fixait Kâlouth, épiait le premier tressaillement du prisonnier, en se retrouvant parmi ses frères... mais Kâlouth ne broncha pas.

Son regard tranquille erra quelques secondes autour de lui, puis se posa avec assurance sur ses juges.

Fixant le grand maître à son tour, il lui dit d'une voix calme : — Imâmbara, interroge-moi, je suis prêt à te répondre.

Un murmure courut dans l'assistance que l'audace de l'Indou stupéfiait.

— Pas encore! répliqua Imâmbara, c'est à Gôûmi de parler d'abord.

Qu'il dise comment il est parvenu jusqu'à toi, comme il t'a ramené.

Gôûmi fit un court récit que les juges écoutèrent gravement, il témoigna que Kâlouth l'avait suivi sans la moindre résistance, que jamais il n'avait essayé de s'enfuir...

Quand il eut achevé, Gôûmi alla s'asseoir sur une des marches de l'autel de Kâli.

Le complice de Georges Péli-sier demeura seul en face des cinq chefs.

Imâmbara se leva, et prit la parole.

— Kâlouth, dit-il lentement, tu étais autrefois un de nos chefs redoutables.

Les fils de Kâli s'honoraient de t'avoir à leur tête, le poignard était léger à leurs mains vengeresses lorsque tu les commandais...

Pourquoi as-tu déserté ton poste, pourquoi as-tu abandonné la sainte cause à laquelle tu avais vouée ta vie: la destruction des Anglais abhorrés?

— Qui vous a dit cela? répliqua tranquillement Kâlouth.

Je ne suis ni un lâche, ni un traître, j'en fais serment, et je suis demeuré un des plus fervents serviteurs de Kâli, notre maîtresse vénérée.

— C'est parce que nous avons hésité à te croire parjure que tu existes encore, répliqua Imâmbara.

Sans cela le poignard de Gôûmi t'eût frappé sans une explication.

Non, Kâlouth, les «fils de Kâli» ne peuvent se persuader que leur ancien chef soit coupable, et c'est pour te permettre de te défendre, pour te juger impartialement, que tu nous vois réunis en ce lieu...

Parle, si tu as à parler, prouve ton innocence, puisque tu l'affirmes, nous t'écoutons...

— Soit, dit l'Indou, je parlerai.

Prenant à sa ceinture le pistolet damastiqué, il le déposa sur la pierre tout enveloppé de sa gaine, puis il ouvrit sa tunique, découvrit sa poitrine et tira d'un sac de cuir pendu à son cou l'anneau de fer curieusement ouvragé, qu'il baisait si souvent en France, aux pieds de l'idole à laquelle il avait élevé un autel dans sa chambre pour y accomplir ses dévotions.

Les assistants immobiles, silencieux, regardaient faire.

— D'abord, fit Kâlouth, je vous poserai une question à tous, et tu me répondras pour mes frères, Imâmbara...

Chacun de nous a-t-il le droit sans mériter le blâme de ses frères, d'exercer une vengeance particulière lorsque cette vengeance sert la cause commune?

— Oui, oui, crièrent trois cents voix ensemble.

Les cinq chefs se consultèrent tout bas, puis Imâmbara déclara:

— Les «fils de Kâli» ont répondu oui; je dis oui à mon tour, pour les chefs.

— Eh bien! reprit Kâlouth, c'est ce que j'ai fait, du moins c'est ce que j'étais en train d'achever, lorsque Gôûmi est venu me chercher.

— Mais... interrompit Imâmbara, il ne faut pas des années pour poignarder un homme.

Voilà près de neuf ans que tu nous a quittés...

— Il ne s'agit pas d'un homme, mais d'une famille entière, et puis, le poignard va trop vite dans certains cas, il ne fait pas assez souffrir.

Ma haine avait besoin de souffrances, de désespoirs.

— Explique-toi.

— Je dois, pour vous faire bien comprendre les choses, retourner à plus de trente ans en arrière.

C'était en 1857, l'année funeste, celle qui a vu couler à flots le sang de nos frères.

Vous vous en souvenez bien, ils s'étaient soulevés nos frères les Cipayes, honteux du joug de l'Angleterre maudite.

Dans différentes villes ils massacrèrent pour la bonne cause la population exécrée qui nous domine aujourd'hui.

Mais il y eut de terribles représailles, hélas!

Sous l'impulsion des ordres les plus cruels, les troupes anglaises envahirent le pays, ne faisant aucun quartier, non seulement à ceux qu'elles appelaient les révoltés, mais aux habitants qu'elles soupçonnaient d'avoir favorisé la révolte...

Nos frères ont été égorgés, nos femmes, nos enfants ont péri dans une tuerie atroce comme aucun pays n'en vit jamais.

On les attachait vivant à la gueule d'un canon, et leurs chairs en bouillie, leurs os, pulvérisés, jonchaient le sol de l'Inde.

A Delhi, à Lucknow, à Allahabad, il y a eu des orgies de massacres...

Moi, je suis né à Cawnpoore, j'avais quinze ans alors, et j'ai assisté à la plus épouvantable des boucheries.

Mais ce n'était pas assez de la mort; le colonel Neil, oh! le bandit! obligeait chaque condamné, avant de l'envoyer au gibet, à nettoyer de sa langue, proportionnellement à son rang de caste, chaque tache de sang restée dans la maison où les victimes anglaises avaient péri.

C'était pour nous autres Indous faire précéder la mort du déshonneur.

Oh! ces Anglais! ces monstres!

Ils se vengeaient, disaient-ils, mais pourquoi se sont-ils emparés de notre patrie, pourquoi nous ont-ils asservis, tyrannisés, qu'avons-nous besoin de leur domination?

(Suite à la page 26)

NOUVELLE MANIÈRE DE METTRE FIN AUX

CHEVEUX GRIS

LA SCIENCE a maintenant trouvé un moyen de restituer aux cheveux leur teinte naturelle. Plus de teintures grossières qui mettent en danger la santé des cheveux. Aucun embarras... qu'un liquide clair, incolore 100% inoffensif, qui rend aux cheveux leur nuance et leur lustre de jeunesse. Les cheveux passés reprennent tout leur premier état. Les frisés gris disparaissent entièrement.

Faites gratuitement l'essai offert ci-dessous. Ou achetez-vous une bouteille dans une pharmacie. Demandez le Restituteur de la Couleur des Cheveux Mary T. Goldman. Argent remboursé si vous n'êtes pas satisfaite. Ne tenez pas.

ESSAI GRATUIT

MARY T. GOLDMAN, 171-A Goldman Bldg., St. Paul, Minn.

Envoyez-m'en votre Trousse gratuite.

Noir... brun foncé... brun médium...

auburn... brun clair... roux clair...

blond...

Nom

Adresse

Localité

— Inscrivez vos nom et adresse —



Pour le Souper,

UN PLAT DE
MACARONI

HIRONDELLE

aux tomates et au
fromage

CATELLI

Fabricants des délicieuses
Fèves au lard



Demandez **Horlick's**
le Lait Malté
ORIGINAL

**Lait
Saint**

Pour Bébés,
Invalides
et Vieillards

À l'Age de Croissance

Le grain et le lait complet qu'il contient renferment les précieux éléments constitutifs des muscles et des os. Fait profiter les enfants qui deviennent robustes et joyeux. Nourrissant et facile à assimiler. Se prépare à la maison en délayant la poudre dans de l'eau froide ou chaude; sans cuisson.

Avec l'autorisation spéciale de l'auteur et de la
Maison Calmann-Lévy, nous publierons
au complet, dans le numéro de
JANVIER de

La Revue
Populaire

LE MAGICIEN

par GUY CHANTEPLEURE

Le plus nouveau roman de cet écrivain
si populaire.

Tous les romans de la Revue
Populaire peuvent être mis entre
toutes les mains

En vente dans tous les dépôts de journaux **15 cts LE NUMERO**

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à La Revue Populaire.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975 de Bullion, MONTREAL

L'ANNEAU DE FER

(Suite de la page 25)

Les Indous sont chez eux dans l'Inde; leur terre est sacrée, ils la défendent, ils font bien.

L'Anglais, c'est l'ennemi, sus à l'Anglais, sus à l'Européen...

Qu'on les tue, qu'on les extermine tous jusqu'au dernier, et alors, notre sol arrosé de leur sang sera purifié, fécondé, et Brahma nous sera propice...

— Mort aux Anglais, vociférèrent avec rage les conjurés, sentant leur vieille haine bouillonner dans leur sang aux paroles de Kâlouth.

L'ami de Georges Péliissier attendait patiemment que le calme fût rétabli.

D'un geste Imâmbara imposa silence aux «fils de Kâli».

— Continue, dit-il ensuite à Kâlouth.

Et celui-ci reprit :

— Mon père était un riche marchand de Cawnpoore...

Nous demeurions dans une belle et vaste maison située au centre de la ville avec ma mère Mallika, et ma soeur Parvâti, la plus charmante enfant qu'on pût trouver.

Ma soeur avait un an de moins que moi, c'était notre orgueil, notre joie.

Nous l'adorions.

Je m'occupais de notre commerce avec mon père dont j'étais devenu l'associé.

Au moment des troubles de Cawnpoore, j'étais absent de la ville, ayant dû me rendre à plus de vingt lieues avec une dizaine de serviteurs, pour des achats importants.

Ayant appris en partie ce qui se passait, je sautai sur un cheval et, en toute hâte, je revins à Cawnpoore...

Ma présence était indispensable auprès des miens; je devais être là pour les défendre si cela devenait nécessaire...

Mais en route, pour tromper mon impatience, je me disais qu'on avait certainement exagéré la gravité des troubles, que d'ailleurs mon père, un inoffensif marchand qui n'avait pas pris part à la révolte des Cipayes, ne devait pas avoir été inquiété, que notre maison enfin aurait échappé au pillage et qu'on n'aurait fait aucun mal à ceux que je chérissais...

Aucun mal !

Par Brahma qui m'entend, je n'ai jamais vu de plus horrible spectacle !...

D'abord, pour atteindre ma demeure, je dus marcher dans des ruisseaux de sang, enjamber des

cadavres atrocement déchiquetés... et quand enfin j'y fus arrivé, je la trouvai à demi-incendiée, pillée, dévastée, en ruines...

Les cadavres de mon père et de ma mère, horriblement mutilés, gisaient dans une pièce du rez-de-chaussée.

Fou de douleur, je cherchai ma soeur, ma douce Parvâti, afin de pouvoir, au moins, réunir ses restes à ceux de mes parents...

Je fouillai vainement toute la maison...

J'eus l'idée enfin de m'approcher de la fenêtre de sa chambre; une corde pendait attachée au balcon et je vis au pied du mur, dans l'herbe, une forme blanche étendue.

Je me précipitai dehors, le coeur battant d'une espérance folle...

Si ma soeur avait par miracle échappé au massacre en se sauvant, si elle n'était qu'évanouie...

Hélas! Parvâti était morte, je ne pris dans mes bras qu'un cadavre criblé de blessures et déjà froid...

Ce n'est pas tout... — ici la voix de Kâlouth devint rauque, ses yeux flamboyèrent de rage et de désespoir... — ce n'est pas tout... aux misérables assassins le meurtre n'avait pas suffi... la douce Parvâti était morte souillée, crime plus monstrueux cent fois que l'assassinat... Ma petite soeur chérie devait trouver la honte avec la mort.

Vous tous qui m'entendez, vous auriez fait ce que j'ai fait, j'en suis certain... Le même effroyable serment eût lié votre vie, oh! oui...

Je réunis les corps de ceux que j'aimais, je mis à leur front le baiser d'adieu, je pris au doigt de ma soeur un anneau, qu'elle portait depuis son enfance...

Sur cet anneau désormais sacré, relique précieuse pour moi, sur cet anneau et par les dieux immortels, par Brahma qui crée, par Vichnou qui conserve, par Sivâ qui détruit, je jurai haine et vengeance à ce peuple exécré...

Je jurai que je n'aurai pas un instant de repos jusqu'à ce que j'eusse retrouvé ceux qui m'ont fait orphelin, jusqu'à ce que je me fusse vengé d'eux comme leur crime le méritait...

Pour m'aider dans mes recherches, je possédais un précieux indice, un pistolet très caractéristique par les ornements dont il était revêtu, et que j'avais trouvé dans l'herbe près du corps de ma soeur, au pied de la fenêtre par laquelle la malheureuse enfant avait tenté de s'enfuir...

(A suivre)



VIENT DE PARAÎTRE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies
BEAU VOLUME DE 200 PAGES
NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

PRIX \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

SAINT-VINCENT DE PAUL (Co. Laval), P. Q.

Roman Littéraire du "Samedi"

PRINTEMPS PERDU

Par T. TRILBY

No 4 (Suite)

VI

Et Linette le soir s'en était allée, elle avait quitté ses parents, la demeure familiale, sans aucune larme, sans la moindre émotion apparente. A cousine Marie qui s'étonnait de ce calme, de cette indifférence, elle avait répondu :

— Je ne peux pas pleurer, j'ai promis à mon mari que je ne pleurerai jamais. Que dirait-il s'il s'apercevait que le premier soir de notre mariage je manque à ma parole? Non, cousine Marie, dans mes yeux vous ne verrez jamais que de la joie. Un jour, vous m'avez appris que pour être heureuse il faut savoir aimer; j'essaie de profiter de la leçon.

Cousine Marie n'avait rien répondu, et, un peu triste, elle avait regardé partir le jeune couple.

Lui s'appuyait sur elle, et elle, attentive, réglait son pas sur le sien. Les petits pieds de Linette parfois frémissaient d'impatience, mais toujours ils attendaient; on devinait qu'une volonté puissante les forçait à suivre la marche hésitante du pauvre Jacques.

En soupirant, le cœur gros, cousine Marie s'était rapprochée de Mme Maurias qui pleurait en regardant sa fille s'en aller. Dans les yeux de la mère elle lut tant d'inquiétude qu'elle voulut la rassurer.

— Il guérira peut-être, dit-elle.

— Non, ne croyez pas cela. Linette est pour toujours la compagne d'un aveugle... Toute sa vie elle aura devant elle des yeux sans regard, des yeux qui ne pourront pas voir sa jeunesse, sa beauté, son printemps. Oh! quelle triste chose!

D'une voix chaude, d'une voix pleine de tendresse, cousine Marie avait répondu :

— L'amour y mettra une lumière que nous ne verrons pas. L'amour, vous le savez mieux que

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Jacqueline Maurias est fiancée avec Jacques Daumon.

Jacques est blessé aux yeux dans un accident de chasse. Il est aveugle.

Les parents de Jacqueline s'opposent aux projets de mariage de leur fille avec Jacques. La jeune fille est désespérée.

personne, mon amie, fait de ces miracles que la raison ne comprends pas?

— Mais Linette aime-t-elle ainsi? Ce cœur de vingt ans n'est-il pas le jouet d'un sentiment? Est-ce la pitié, est-ce le devoir, est-ce l'amour qui a jeté ma fille dans les bras de cet infirme?

Avec persuasion, cousine Marie reprit :

— C'est l'amour, n'en doutez pas. Votre folle Linette avait un très bon cœur, comme presque toutes les femmes, seulement pour donner sa mesure, ce cœur avait besoin de souffrir. Il a souffert, il a aimé, il sera fidèle, croyez-moi.

Le jour même de leur mariage le jeune ménage était parti pour le Prieuré; malgré l'affreux souvenir, ce château était un refuge pour l'aveugle. Il en connaissait toutes les pièces, les plus petits coins lui étaient familiers. Là, il pourrait se diriger seul et vivre un peu comme autrefois. Ils avaient refait le même voyage que quelques semaines auparavant; mais cette fois la voiture était fermée, et la nuit venait. Jacques était infiniment triste. Il n'avait plus pour Linette cet amour fait de sécurité et de confiance, il l'aimait différemment. Loin d'elle, son amour était violent et jaloux, près d'elle il n'était plus que craintif. Aussi dans cette voiture qui les emportait, il n'osa lui parler d'amour. N'était-il pas un malade, un infirme, et la pitié seule, peut-être, avait conduit Linette au mariage.

Ce doute lui fermait la bouche, ce doute l'empêchait de dire à la bien-aimée ce qu'il eût voulu lui dire. Linette attendait-elle des paroles d'amour?

La jeune femme devina cette souffrance, les cœurs ont de ces divinations. Coquette, elle réclama les mots tendres, et lui, grisé,

écouta la voix câline, oublia son malheur et parla d'amour.

Le voyage leur parut très court et, malgré le ciel gris et la nuit qui venait, l'heure fut exquise.

Au château ils gravirent lentement le grand escalier, douloureux souvenir! Mais Linette ne voulut pas que Jacques se souvint, et, tout en montant, timidement, elle approcha ses lèvres du front de son mari.

Cette première caresse, ce premier baiser donné sans qu'on le lui réclamât, mit une telle joie dans le cœur du jeune homme qu'il eut un cri de bonheur et, prenant sa femme dans ses bras, il l'emporta, reconnaissant son chemin, vers un coin de la terrasse que des rosiers en fleurs parfumaient.

Un banc se trouvait là, ils s'assirent tous les deux, Linette appuya sa tête sur l'épaule de Jacques. Les fleurs sentaient bon, la nuit était belle, et la jeune femme admirait le parc que la lune commençait à éclairer.

Et ce soir-là, Linette apprit à Jacques à voir avec ses yeux... Elle lui parla des roses qui fleurissaient au-dessus de leurs têtes et dont le parfum la grisait; elle lui parla de la forêt sombre qui s'étendait tout autour d'eux, et des arbres qui se dressaient si fièrement vers le ciel. Elle dit aussi que son vieux château avait l'air d'une demeure de rêve, bien faite pour abriter des amoureux.

Et ils restèrent là longtemps.

La nuit les entourait; le grand calme les apaisait, ils s'aimaient bien, ils s'aimaient mieux, leur amour s'élevait, quittait la terre, un souffle divin le traversait.

Lui avait desserré son étreinte; elle ne s'appuyait plus sur son épaule. Les mains croisées, les yeux levés vers les étoiles, Linette, le petit oiseau rieur, sentait que quelque chose de très

grand passait en elle. Ce soir, elle était sûre d'aimer son mari. Jusque-là, elle avait pu croire que le devoir, le besoin de sentir sa conscience en repos, l'avait conduite chez Jacques, qu'elle y avait été par bonté, par pitié, mais non par amour. Maintenant, elle était certaine du contraire.

Elle aimait comme son cœur de vingt ans ne soupçonnait pas qu'on pût aimer, elle aimait si fortement que rien ne l'épouvantait.

Non, les heures près de lui ne seraient jamais grises, l'amour les embellirait toutes. Très vite, elle s'habituerait à rester près de lui, tranquille et prévenante, elle serait sa compagne de tous les instants, son amie fidèle, son épouse aimante. Toujours elle serait là, gaie, rieuse, si tendre que des yeux sans vie, des yeux sans regard, il ne tomberait jamais la plus petite larme!

L'amour fait oublier toutes les douleurs, et celui que Linette ressentait pour son mari était si grand que son cœur lui semblait trop petit pour le contenir.

Ce cœur, que jusque-là elle n'avait guère écouté lui disait, ce soir là, que l'amour le plus beau est celui qui se dévoue, que, seul, cet amour-là, ne vous apporte ni déception, ni tristesse, ni regret.

Et Linette, calme, heureuse, pensait que c'était ainsi que cousine Marie avait aimé, et elle savait maintenant, que cet amour-là, pourtant si douloureux, avait mis dans la vie de la vieille fille des yeux sans vie, des yeux en avaient encore gardé quelques rayons.

Fatiguée d'être silencieuse, Linette se rapprocha de Jacques et tout bas, avec des mots charmants, elle commença à lui parler de son amour.

Surpris, Jacques l'étreignit, alors Linette l'entraîna vers les allées sombres, trouvant qu'il faisait trop clair sur la terrasse et que la lune les regardait curieusement. Sous les grands arbres elle oserait enfin dire toutes les

(Suite à la page 28)



CRESOBENE

CAPSULES

à base de Crésote et autres Balsamiques spécialement préparés, qui en font un Antiseptique et un Germicide puissants des Voies Respiratoires, se donnent en toute confiance aux Faibles de la Poitrine. C'est pourquoi il ne faut pas comparer les Crésobène aux préparations ordinaires lorsqu'il s'agit d'éteindre une Toux Rebelle ou empêcher un Rhume de «tomber» sur les Pouxmons.

Les Menacés de la Poitrine devront tout de suite se mettre sous leurs bons effets.

Vous trouverez autour de chaque flacon une brochure qui vous indiquera comment préparer chez vous, au moyen des CRESOBENE, aussi facilement qu'une infusion de thé, un "SIROP", un "GAR-GARISME", une "LOTION DENTIFRICE" ou comment en "IN-HALER" les Vapeurs BALSAMIQUES. Vous ne pouvez traiter vos POUMONS, vos VOIES RESPIRATOIRES mieux et à meilleur marché. Crésobène, \$1.00 le flacon.

STANDARD PRODUCTS CO., 1566, rue Saint-Denis, MONTREAL.

PRINTEMPS PERDU

(Suite de la page 27)

choses qui lui venaient à la pensée.

Très tard dans la nuit ils errèrent dans le parc au milieu du grand silence de la campagne, que troublait seul, de temps à autre, un cri d'oiseau...

Le lendemain et les jours qui suivirent, furent des jours heureux. Jacques oubliait son infirmité et sa crainte de l'avenir; près de lui, Linette ne désirait rien, l'amour remplissait sa vie. Et les semaines, les mois avaient passé; les deux jeunes époux étaient restés dans le château où ils avaient échangé leurs premiers aveux. Paris ne les tenait pas, Paris ne les attirait plus. Jacques y eut été malheureux: les amis, les indifférents, les passants, lui eussent rappelé à chaque instant son malheur, et cela Linette ne le voulait pas. Alors, elle avait persuadé à son mari que nulle part ils ne seraient aussi heureux que dans cette vieille demeure et que, pour longtemps, fallait s'y installer.

Jacques avait hésité, pour Linette il craignait l'ennui. Cette grande demeure, ces pièces immenses lui paraîtraient vides, et, un jour, peut-être, elle les trouverait tristes.

La jeune femme avait eu réponse à tout.

Après avoir habité ce grand château, ces salles si vastes, l'hôtel de Paris tout petit, ne lui plairait pas, elle s'y porterait mal, elle y manquerait d'air.

Plus tard, beaucoup plus tard, on inviterait quelques amis, de vrais amis, qu'un séjour à la campagne n'épouvanterait pas.

D'abord, avant tout le monde, cousine Marie viendrait. Celle-là, comprendrait leur jeune amour; puis Guy terminerait enfin son long voyage, et, pendant ses vacances, ils s'installeraient près d'eux. Raymonde et ses enfants, les deux amoureux de Linette pourraient venir souvent au Prieuré.

Des têtes blondes, des rires d'enfants, voilà ce qu'il fallait Linette avait dit cela d'une voix si tendre et déjà si maternelle que Jacques avait deviné son grand désir.

Et ce jour-là, ils ne discutèrent pas plus longtemps; Jacques fut persuadé que Linette avait raison et, d'un commun accord, ils décidèrent de rester au Prieuré.

Depuis près de deux ans ils vivaient là. Une fois par mois un

grand médecin de Paris venait voir Jacques. Avec soin, le maître examinait ces yeux morts qu'aucun traitement ne pouvait guérir. Prévenu par Lisette il trouvait toujours que le malade allait mieux et chaque fois il parlait de guérison prochaine.

Jacques continuait à espérer, et, bien qu'infirme, était heureux.

L'amour de Linette avait fait ce miracle.

Près de Linette, Jacques ne pensait guère que ses yeux ne voyaient pas la lumière du soleil, il oubliait que les printemps venaient, que les fleurs s'épanouissaient, sans que ce mur noir, cette nuit dans laquelle il vivait, s'éclairât un seul instant.

Et ainsi les jours avaient passé, tous pareils, mais Jacques et Linette ne les avaient pas trouvés longs.

A l'occasion du second anniversaire de leur mariage, ils se décidèrent à faire quelques invitations. M. et Mme Maurias, cousine Marie, puis Raymonde et ses enfants. Mais, par suite de circonstances différentes, ces invitations ne furent pas acceptées.

M. Maurias étant souffrant depuis quelque temps, le médecin prescrivit une cure en Suisse et le départ fut décidé immédiatement; naturellement Mme Maurias l'accompagna.

Les deux enfants de Raymonde eurent la rougeole; seule, cousine Marie promit de venir quelques jours.

Cette réponse réjouit Linette; depuis longtemps elle suppliait la vieille demoiselle d'accepter leur hospitalité, mais toujours cousine Marie avait refusé. Pour être heureux, écrivait-elle les amoureux n'avaient pas besoin d'un vieux visage. Enfin, aujourd'hui, elle venait.

Depuis le matin, Linette allait, trottait, fleurissant toutes les pièces; elle voulait que cet ancien couvent eût ce jour-là un air de fête.

Sur la table du salon la jeune femme venait de poser un bouquet de roses, et ce bouquet était si joli que Linette ne pouvait se lasser de l'admirer. Hélas! celui pour qui les bouquets étaient faits, ne le verrait pas. Ces roses se faneraient, passeraient, et lui, le cher aimé, ne les aurait pas admirées.

Un peu triste, Linette soupira et leva les yeux vers la cheminée où une vieille pendule indiquait l'heure. Aujourd'hui, elle ne voulait pas être en retard.

Derrière la pendule il y avait une glace et Linette vit son image. Sa robe de mousseline blan-

L'Almanach du Peuple



BEAUCHEMIN DE 1928

EST EN VENTE DEPUIS
LE 20 DECEMBRE

En raison du 60^{ème} anniversaire de la Confédération, l'Almanach du Peuple offrira à ses lecteurs des articles sur le Canada d'un intérêt beaucoup plus grand que d'ordinaire.

Il contient des articles nouveaux sous les diverses rubriques connues de tous les lecteurs de l'Almanach.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Prix franco par la poste : 35 cents

Si vous ne pouvez vous le procurer chez votre marchand, adressez-vous à la

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITEE
430, rue Saint-Gabriel, Montréal

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975, rue de Bullion, MONTREAL

Lisez La Revue Populaire

Dans tous les dépôts de journaux

15c le Numéro

che la faisait ressembler à une pensionnaire; décoiffés, ses cheveux frisaient tout autour de son visage, et elle tenait encore dans ses bras quelques fleurs non employées. Ainsi elle était charmante et, sans aucune fausse modestie, elle le constata. Mais elle ne sourit pas, de se voir si jolie, cela l'attrista.

Elle pensait que, pareille aux fleurs, sa beauté se fanerait, elle ne durerait qu'un temps et après ce temps-là elle serait vieille, laide, et Jacques, n'aurait pas vu ses lèvres pareilles à un fruit, ses yeux brillants et ces cheveux que le soleil paraissait avoir dorés.

Son printemps passerait comme le printemps de chaque saison, l'été viendrait, puis l'automne, et lui ne verrait pas tout ce qui fleurissait en elle, pour lui, à cause de lui... C'était triste, triste, infiniment !

Jacques entra et sans peine — on ne dérangeait jamais les meubles — se dirigea vers la jeune femme.

Linette courut au-devant de lui.

— Bonjour, dit-elle en l'embrassant. Tu dormais encore quand je me suis levée.

— Crois-tu? J'ai très bien entendu la petite souris s'agiter, aller et venir dans sa chambre, puis elle est partie dans le jardin; je l'ai suivie en pensée, près de toutes les plates-bandes, et elle a cueilli tant de fleurs, la petite souris, qu'elle est tout imprégnée de parfum et qu'en l'embrassant on croirait respirer une rose. Madame, ce matin tous les rosiers devaient se pencher vers vous très amoureusement. Tenez, je trouve dans vos cheveux que je devine en désordre, un pétale de fleur. Vous devez être bien jolie, ma chérie !

Avec tendresse, elle répondit : — Mon Jacques, comme je t'aime !

Ces mots étaient ceux qu'il attendait, mais la voix qui les disait était moins claire que d'habitude, elle ne résonnait pas dans la grande pièce, elle ne s'envolait plus, joyeuse et pleine de vie vers celui qu'elle consolait toujours. Quelque chose, ce matin, avait attristé Linette.

Tendre, il s'approcha de la jeune femme et ses mains, caressant le cher visage, il demanda :

— Qu'as-tu, ma chérie? il me semble qu'aujourd'hui tu es différente d'hier; une pensée, que tu me caches, t'a rendue triste. Ton front n'est pas calme, sous mes doigts il frissonne, et je devine que tes yeux se ferment

comme si je pouvais encore y lire. Linette, avoue tout de suite ce qui t'a contrarié ce matin.

Vivement elle se dégagea et, trop gaie, répondit :

— Ce qui me contrarie, c'est que je vais être en retard, je ne suis pas habillée et les rosiers et toi vous m'avez décoiffée. Cousine Marie sera là dans un quart d'heure à peine; l'auto est partie la chercher, et je ne suis pas prête. Or si je commence à t'écouter et à t'embrasser, cousine Marie, en arrivant, me trouvera dans ce costume plus que négligé. Je me sauve, va t'installer sur la terrasse, je te rejoins dans quelques minutes.

Tout pensif, Jacques quitta le grand salon et, pour obéir à Linette, il s'assit sur la terrasse. Là, comme toujours, il trouva son fauteuil à la même place et, à côté, sur une table, tout ce dont il pouvait avoir besoin. Linette avait déjà passé par là.

Il songea à elle avec tendresse, avec amour. Linette, c'était sa vie, son bien, sa chose, son soleil qui éclairait d'une lueur magnifique la nuit obscure qui l'entourait.

Sans elle, il ne pourrait vivre, sans elle, il ne serait qu'un infirme souffrant de son infirmité, sans elle, il n'oserait plus espérer cette guérison si lente à venir. Mais pouvait-il douter? La voix de Linette était si persuasive :

« Mon Jacques, disait-elle, quand tu seras guéri nous ferons de grands voyages, tes yeux seront des curieux qu'on ne pourra contenter. Mon Jacques, quand tu ne seras plus malade, nous ferons ceci, nous irons là... »

Pouvait-on ne pas la croire? Elle racontait cela si gaiement, Jacques parfois lui répondait de même, et souvent, pour se distraire, ils avaient fait l'itinéraire de ces fameux voyages.

La gaieté de Linette, son rire clair et joyeux, c'était tout le bonheur de Jacques; aussi s'inquiétait-il dès que le rire cessait. Et tout à l'heure Linette n'avait pas ri, et sa voix était triste.

Il aurait voulu deviner la cause de cette tristesse, il souffrait de ne pouvoir consoler ce chagrin qu'on lui cachait, mais il connaissait Linette, il savait qu'elle ne lui dirait jamais, par crainte de lui faire de la peine, ce qui l'attristait.

Des petits pas se firent entendre, ils venaient vite, vite. Jacques se rendit compte que Linette courait.

Près de lui, elle arriva tout essoufflée.

— J'ai entendu l'auto, dit-elle, cousine Marie n'est pas loin, quelle joie de la revoir !

Jacques lui prit la main.

— Ne sois pas si contente, fit-il gaiement, je vais être jaloux.

— Toi, jaloux de quelqu'un, tu oses dire cela ?

— Je le dis en riant.

— C'est tout de même très vilain.

— Ne gronde pas, je te demande pardon. Es-tu belle aujourd'hui ?

— Oui, j'ai mis ma robe rose.

— Celle qui est garnie de valenciennes ?

— Justement.

— Tu es bien coiffée ?

— Oui, comme tu aimes les cheveux attachés très bas et retenus par un peigne que je te défends de toucher. Aujourd'hui tu dois être convenable toute la journée.

Voilà une journée qui va être bien amusante, reprit Jacques maussade.

— Alors, fit Linette en riant, si tu ne m'embrasses pas tout le temps, tu n'es pas content.

— Mais, dit-il avec passion, tu sais bien que ce sont tes baisers qui me font vivre.

Attentivement Linette regarda son mari, ses sourcils se froncèrent et une ombre passa sur son joli visage, mais elle redressa la tête et dit : — Jacques, voici la voiture, elle entre dans le parc. Viens avec moi jusqu'au haut du perron.

Et, très gamine, elle ajouta :

— Aujourd'hui les châtelains du Prieuré reçoivent.

Bras dessus, bras dessous, les deux jeunes époux avancèrent. Tout à coup Linette s'arrêta et, surprise, s'écria :

— Cousine Marie n'est pas seule dans l'auto, un monsieur est assis à côté d'elle, un monsieur que je ne connais pas.

— Que dis-tu là ?

— Ce qui est. Cet inconnu, bien qu'assis, me paraît très grand. Qui est-ce ?

Il se trompe peut-être? Pourtant cousine Marie cause avec lui et ils ont l'air de se connaître. L'auto s'arrête; nous allons enfin savoir quel est cet étranger, je...

Comme Linette s'apprêtait à descendre, Jacques l'arrêta.

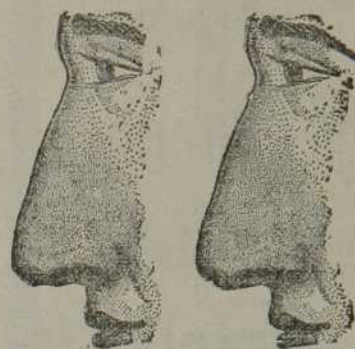
— Dis-moi, demanda-t-il avec émotion, ce monsieur, tu ne l'as jamais vu ?

— Non, je ne crois pas.

— Ce n'est pas, je ne sais pourquoi je pense à lui, mon frère

(Suite à la page 30)

Nez et Gorge Délivrés du Catarrhe !



Des centaines de nez et de gorges dans tout le Canada et les Etats-Unis ont été délivrés du Catarrhe et de son cortège d'ennuis de toutes sortes. Ces nez et gorges étaient très mal—du moins quelques-uns. Ils ennuiaient leurs propriétaires depuis très longtemps. Les nez s'étaient bouchés—des croûtes formées—du mucus s'était amassé que le malade devait expectorer dans son mouchoir continuellement.

Ce mucus visqueux et purulent tombe du nez dans la gorge qu'il écorche et blesse, avec une sensation continuelle de chatouillement des plus désagréables.

Pas besoin de s'étonner si les yeux qui voient de pair avec ces nez et ces gorges, sont faibles et pleins d'eau — si l'haleine est infecte et si le sens de l'odorat s'émousse graduellement.

Mais comme ces nez et ces gorges ont changé grâce à la Méthode de Traitement inventée par le Spécialiste Sproule pour le Catarrhe, 409 Cornhill Building, Boston. Ils sont redevenus ces portions du corps claires, douces et si utiles, remplissant le rôle assigné par le Créateur. Tout le dégoûtant mucus a disparu parce qu'il n'y a plus d'inflammation et de germes du Catarrhe pour le causer. Les yeux, le nez, la gorge sont devenus libres et clairs. Ces ennuyeuses sensations de lassitude ont disparu—et les malades soulagés rencontrent leurs amis le sourire aux lèvres et ne se demandent plus quelles complications vont résulter de leur Catarrhe.

Consultation Gratuite sur votre Nez et votre Gorge

Voulez-vous savoir comment votre nez et votre gorge seront débarrassés de ce Catarrhe? Répondez simplement à ces questions, notant le oui ou le non au fur et à mesure que vous lirez le questionnaire. Mettez votre adresse, vos nom et prénoms et envoyez par la poste au Bureau du Spécialiste Sproule.

CE COUPON donne droit aux lecteurs du Samedi à une consultation gratuite sur le Catarrhe.

Avez-vous la gorge au vif?
Eternuez-vous souvent?
Votre haleine est-elle infecte?
Avez-vous les yeux mouillés?
Prenez-vous facilement le rhume?
Avez-vous le nez bouché?
Crachez-vous souvent?
Des croûtes se forment-elles dans votre nez?
Souffrez-vous beaucoup de l'humidité?
Vous mouchez-vous fréquemment?
Perdez-vous l'odorat?
Avez-vous mauvaise bouche le matin?
Avez-vous une sensation de malaise dans la tête?
Avez-vous à vous nettoyer la gorge au lever?
Avez-vous dans la gorge une sensation de chatouillement?
Du mucus vous tombe-t-il du nez?
Ce mucus vous tombe-t-il dans la gorge?

NOM ET
PRENOMS
ADRESSE

Le Spécialiste Sproule s'occupe de débarrasser les nez et les gorges de l'inflammation de la membrane muqueuse appelée le Catarrhe—depuis 43 ans, après avoir étudié et gradué à l'Université de Dublin, Irlande. Quiconque s'occupe d'un travail depuis 43 ans sait ce qu'il dit, et il vous dit: "Si votre nez ou votre gorge sont devenus des victimes du Catarrhe, prenez conseil et soignez-vous tout de suite. Vous regretterez d'avoir retardé."

Quand arriveront vos réponses aux questions ci-dessus, il vous sera envoyé un conseil GRATUIT sur la manière de vous débarrasser le nez et la gorge du Catarrhe, suivant votre cas particulier. Il n'y a pas de raison pour que VOTRE nez et VOTRE gorge n'appartiennent pas à une personne heureuse: faites comme des centaines d'autres, délivrez-vous du Catarrhe.

Ne tardez pas un instant, écrivez tout de suite. Considérez combien le Catarrhe affecte votre nez et votre gorge et prenez les moyens de restituer à ces organes toute leur force. Ecrivez en français ou en anglais. Répondez dès maintenant et envoyez vos réponses au :

SPECIALISTE SPROULE POUR LE CATARRHE
409 Cornhill Building, Boston, Mass.

Un bon plat
pour quel-
ques sous

Macaroni
Hirondelle
Catelli

FABRE LINE
The popular route to the Mediterranean

La Route populaire vers la Méditerranée
CROISIÈRES — 1928

S. S. CANADA . . . de New-York, 10 janv.
S. S. PROVIDENCE . . . de New-York, 2 fév.
S. S. PATRIA . . . de New-York, 10 mars
S. S. PROVIDENCE . . . de New-York, 17 avril
(40 jours)

Itinéraire — les Açores - Madère - Lisbonne
Alger - Palerme - Naples - le Pirée (Athènes)
Salonique - Constantinople - Beyrouth - Pa-
lestine - Egypte - Messine (Taormina) - Mo-
naco - Marseille.

COUT DU VOYAGE — \$545 y compris les
excursions à terre et les hôtels en Pales-
tine et en Egypte.

Excursions facultatives — Gorges de Chiffa,
Eleusis, Corinthe, Bazarbeck, Damase, Na-
zareth, Jéricho, la Mer Noire, Tel-Aviv,
Jaffa, Sakhara, Memphis, Louqsor et le Nil.
Pour renseignements et publications descrip-
tives, s'adresser à

James W. Elwell & Co., Inc.

Agents généraux
17 State Street, New-York ou Agents locaux

BEAUTE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX
DES EPAULES ET DE LA
GORGE PAR L'EMPLOI DU

**TRAITEMENT
DENISE ROY**
EN 30 JOURS

Le Traitement Denise
Roy développe et ra-
ffermit rapidement la
poitrine.

D'une efficacité re-
marquable et durable
sur le buste. Très bon
pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la
santé comme tonique
pour renforcer, facile à
prendre; il convient
aussi bien à la jeune
fille qu'à la femme
faite.

Prix du Traitement
DENISE ROY
de 30 jours
au complet \$1.00

MADAME DENISE ROY

508-est, rue Roy, Montréal

Renseignements gratuits donnés sur réception de
3 sous en timbres.

Toute correspondance strictement confidentielle.
BOITE POSTALE 2740 — DEPT. 1



Les enfants débiles, pâles et sans som-
meils doivent leur état aux vers. Mother
Graves' Worm Exterminator les soulagera
et restaurera leur santé.

PRINTEMPS PERDU

(Suite de la page 29)

re Guy? Tu te le rappelles bien,
il est venu le jour de nos fian-
çailles il partait le soir même
et...

Brusquement, Linette l'inter-
rompit.

— Oui, c'est lui, seulement, je
crois qu'il a encore grandi. Viens,
allons au-devant d'eux.

— Non, dit Jacques, attends-
les avec moi: cela me fait tant de
peine de l'entendre venir et de
ne pas le voir.

Elle n'eut pas le temps de ré-
pondre, Guy gravissait les mar-
ches quatre à quatre et prenait
son frère dans ses bras. Linette
alla vers cousine Marie, l'em-
brassa tendrement, tout en s'ex-
cusant.

— Nous ne comptons que sur
vous, dit-elle, alors j'ai été si
surprise que j'ai perdu la tête...
Regardez, cousine Marie, ajou-
ta-t-elle en riant, comme c'est
mal élevé un officier de marine.
Il oublie complètement que son
frère a une femme à qui il de-
vrait dire bonjour.

Guy entendit ce reproche et,
quittant Jacques, il vint vers Li-
nette.

— Pardonnez-moi, madame, fit-
il, de ne pas vous avoir encore
saluée, mais, il n'acheva pas sa
phrase, moqueuse, Linette l'in-
terrompit:

— Vous revenez de Chine, lieu-
tenant, cela se voit. Madame...
Mais je suis Linette, votre belle-
soeur, presque votre soeur; alors
ces noms pompeux, ces phrases
respectueuses ne sont pas pour
moi. Je suis Linette, vous Guy,
je ne veux pas entendre autre
chose, sinon je me fâcherai.

Laissant le jeune homme un
peu surpris, elle entraîna cousi-
ne Marie vers le château. Au
moment d'entrer elle se retourna
vers les deux frères et leur cria:

— Je vais m'occuper de l'ins-
tallation de «Monsieur» Guy, je
vous laisse seuls, car je pense que
vous avez deux ans de bavardage
à rattraper.

Suspendue au bras de la vieille
demoiselle, Linette la conduisit
vers la chambre qu'elle lui avait
préparée, et l'aida à s'installer.

Lorsque cousine Marie fut prê-
te la jeune femme lui demanda
ce qu'elle désirait faire.

Voulait-elle descendre dans le
jardin?

Cousine Marie s'assit dans un
fauteuil près de la fenêtre ou-
verte, et montrant une chaise à
Linette, elle répondit:

— Restons ici quelques ins-
tants, cette grande pièce où Jac-

ques prétend que Louis XIII a
dormi me plaît infiniment. Je
devine que c'est la chambre des
invités de marque, la chambre
d'honneur du château.

En souriant un peu tristement,
Linette répondit:

— Les invités de marque, cou-
sine Marie, ils sont rares. Je vous
ai choisi cette chambre parce que
je l'aime beaucoup et que depuis
longtemps j'espérais vous y voir.
Souvent je suis venue m'asseoir
dans ce grand fauteuil où vous
êtes en ce moment; je venais là
pour penser à vous et à tout ce
que vous m'aviez dit un jour...
Quelquefois j'entrais dans cette
pièce, découragée, triste, de la
tristesse d'un autre. J'en sortais
apaisée, prête à consoler.

Cousine Marie prit la main de
Linette et très simplement dit:

— C'est pénible parfois d'être
toujours gaie.

Pour cacher quelques larmes,
Linette baissa les yeux et tout
bas répondit:

— Très pénible!

Cousine Marie serra fortement
la main qui tremblait dans la
sienne, et d'un voix pleine de ten-
dresse, elle dit:

— Pauvre petite!

Puis elle se tut; voulant lais-
ser à la jeune femme le temps de
se remettre.

Linette domina son émotion et
vivement reprit:

— Savez-vous, cousine Marie,
que c'est aujourd'hui l'anniver-
saire de notre mariage?

— Mais oui, tu me l'as écrit.

— C'est vrai. Est-ce en l'hon-
neur de cet anniversaire que vous
avez bien voulu enfin accepter
notre invitation?

— Non, ce n'est pas à cause de
cette date, ma chérie, aujourd-
hui, de près comme de loin,
j'aurais pensé à vous.

Alors, demanda Linette surpri-
se, qu'est-ce donc qui vous a dé-
cidée?

La vieille demoiselle hésita
quelques instants, puis, reprit:

— Regarde-moi, petit, que tes
paupières ne me cachent pas ce
que tes yeux voudraient m'a-
vouer.

— Mais je n'ai rien à cacher,
protesta la jeune femme.

— Ecoute - moi, écoute - moi,

comme un jour, il y a deux ans
de cela, tu m'as écoutée. Linette,
je suis venue près de toi parce
que je t'ai devinée un peu lasse.
Ne dis pas non, c'était inévitable.
Dans tes lettres, ma chérie, tu me
disais rien, mais ta vieille amie a
deviné beaucoup de choses. Tu
m'écrivais toujours: Jacques va
bien, Jacques oublie son malheur,
Jacques croit qu'il guérira, nous

nous aimons, nous sommes heu-
reux. Les premiers temps, ces
courtes phrases étaient joyeuses;
je te devinais fière du bonheur
que tu donnais; puis tu as conti-
nué à me parler de Jacques, mais
jamais tu ne me parlais de toi.
Ce silence m'a fait peur, je t'ai
écrit, interrogée, tu ne m'as pas
répondu. Jacques était heureux
et ne semblait pas s'ennuyer, c'é-
tait tout ce que tu me disais.
Alors, un peu inquiète, je suis
venue. Je pensais qu'après deux
ans de silence cela te ferait du
bien d'avouer à une amie ce qu'on
cache souvent à soi-même. Me
suis-je trompée, Linette?

Elle secoua la tête.

— A quoi bon parler de cela,
dit-elle, je ne sais même pas
pourquoi, parfois, je suis triste?

— A nous deux, nous trouve-
rons bien les raisons de cette tris-
tesse.

— Ce n'est pas certain.

— Voyons, Linette, réponds-
moi avec franchise, n'es-tu pas
un peu lasse de soigner sans es-
poir?

Elle protesta avec énergie.

— Non, dit-elle, ce n'est pas
cela; j'aime Jacques, alors pour
lui rien ne me coûte, rien ne me
paraît pénible.

— Tu t'ennuies peut-être, ce
grand château doit te paraître
vide?

— Quelquefois, c'est vrai.

— Désires-tu des distractions,
des plaisirs, enfin regrettes-tu ta
vie d'autrefois?

— Non, Jacques ne pourrait
pas la vivre, et sans lui rien ne
m'amuserait.

— Alors quel est donc ce cha-
grin qui assombrit tes yeux et
qui rend ton sourire si triste, que
je n'aime plus te voir sourire; Li-
nette, dis-le moi?

Après avoir hésité, très bas, la
jeune femme répondit:

— Ce n'est rien, presque rien.

— Mais enfin.

— Quelque chose de très va-
gue, un espoir déçu.

— Un espoir, répéta cousine
Marie.

— Oui, fit Linette rougissant
un peu.

— Ah! s'écria la vieille demoi-
selle, je comprends, tu espérais
un enfant?

— Vous avez deviné. Un en-
fant pour moi c'était le bonheur.

Oh! cousine Marie, si j'avais
eu un petit être qui vous doit la
vie et dont les premiers mots
sont des mots de tendresse, j'au-
rais été heureuse. Si j'avais eu
devant moi des yeux qui vous re-
gardent, des yeux qui vous rient,
si j'avais retrouvé dans ces petits

yeux-là des regards que je ne croyais pas revoir, je vous assure que je n'aurais jamais pleuré... Ce grand bonheur n'est pas venu et de l'avoir tant désiré, j'en reste toute meurtrie. Voilà, je crois, la cause de ma tristesse. Seulement, ajouta-t-elle vivement, Jacques ne s'en doute pas. Lorsqu'il me demande si je désire un enfant, je lui dis toujours que cet enfant serait le bienvenu, mais qu'il ne me manque pas, que rien ne me manque, puisque nous nous aimons. Alors, n'est-ce pas, vous ne me parlerez plus jamais de ce que je viens de vous avouer; c'est un chagrin que vous ne pouvez consoler.

Très émue, cousine Marie regardait Linette, qui, d'une main nerveuse essuyait quelques larmes.

— Vous voyez, reprit la jeune femme, comme je suis peu raisonnable, je pleure en pensant à ce que j'aurais pu avoir et à ce que je n'ai pas. J'ai l'air d'une petite fille à qui l'on a promis une belle poupée, et comme cette belle poupée n'est pas venue elle se plaint. Grondez-moi, cousine Marie, je le mérite.

— Ma pauvre chérie, reprit la vieille demoiselle avec tendresse, il ne faut pas te désespérer, tu es si jeune !

Linette se leva brusquement et répondit :

— Je n'espère plus, mais ne parlons pas de l'avenir, cela me fait mal, parlons de vous.

— Ce n'est pas bien intéressant une vie de vieille fille; tous les jours se ressemblent et on arrive au bout de la route sans savoir comment.

— Oui, mais cette route intéresse ceux qui vous aiment, et vous savez que je suis de ceux-là.

Avec un petit sourire, bien triste encore, elle ajouta :

— Je vous dois mon bonheur.

— Ton bonheur, pauvre petite !

Fièrement, Linette se redressa.

— Oui, mon bonheur, il faut y croire et ne pas en douter. Oui, je suis heureuse, très heureuse. Jacques me remplace tout. Je l'aime, cousine Marie, comme vous avez aimé, et vous savez bien qu'avec cet amour-là on n'est jamais complètement malheureux.

— Tu as raison, ma chérie.

— Si vous vous êtes reposée, descendons maintenant, Jacques finirait par remarquer mon absence; et puis il faut que je fasse plus ample connaissance avec mon beau-frère. Savez-vous s'il s'installe pour longtemps au Prieuré ?

Avec un soupir, cousine Marie répondit :

— Oui, il m'a dit qu'il comptait passer tout son congé près de vous.

— Et c'est long un congé de marin ?

— Plusieurs mois.

— Quel bonheur ! s'écria Linette toute joyeuse, Jacques va être si content. J'ai toujours peur, ajouta-t-elle, qu'avec moi, toujours moi, il ne finisse par s'ennuyer. Le séjour de son frère sera pour lui une grande distraction.

— Et pour toi aussi Linette.

— Oh ! moi, je n'en ai pas besoin, Jacques me suffit.

Cousine Marie ne répondit rien et, silencieuse, elles descendirent.

VII

Cousine Marie espérait faire un long séjour au Prieuré, mais à son grand regret elle dut repartir le lendemain de son arrivée. Une amie d'enfance, très malade, l'appelait à Paris.

Le matin de son départ elle dit à Linette.

— N'oublie pas, ma chérie, que je suis ton amie, si tu avais besoin de moi, dans n'importe quelle circonstance, j'accourrais.

La jeune femme reconduisit cousine Marie jusqu'à la gare. Lorsque le train partit, elle resta longtemps sur le quai ne pouvant se décider à quitter des yeux ce tout petit point noir qui s'en allait si vite.

Un employé la prévint poliment qu'on allait fermer la porte.

Attristée, elle remonta dans l'auto et se blottit dans un coin de la grande voiture, jouissant de la belle matinée, admirant la forêt qu'elle traversait.

L'auto allait lentement, passant par un chemin que la mousse avait complètement envahi. Un peu émue, Linette reconnut le chemin par lequel elle était arrivée au Prieuré il y avait deux ans de cela.

Ce jour-là Jacques conduisait la voiture, elle était à côté de lui, gaie, heureuse ! Là, elle avait voulu s'arrêter. Ils étaient partis à travers la forêt, au détour d'un chemin ils avaient trouvé des bruyères fleuries.

Linette se rappelait avec joie cette promenade à deux, ils étaient gais, bavardaient, disaient mille folies.

Le désir de revoir Jacques naquit de ce souvenir, avec vivacité elle se pencha vers le chauffeur et lui donna l'ordre de rentrer.

Quelques instants après l'auto s'arrêtait devant le perron du château.

Elle sauta de la voiture, gravit deux par deux les marches de l'escalier, et, toute essoufflée, arriva sur la terrasse où Jacques et Guy causaient tranquillement.

Sans penser une minute qu'ils n'étaient pas seuls, elle noua ses bras autour de cou de son mari et tout en l'embrassant lui dit :

— Je m'ennuyais, il y a si longtemps que je ne t'ai vu, et toi, vilain monstre, tu ne pensais pas à moi. Guy t'absorbe, je vais devenir jalouse. Et comme Jacques rendait les baisers, elle ajouta :

— Au fait, est-ce très convenable ce que nous faisons là.

— Vous savez, dit-elle, en s'adressant à son beau-frère, à force de vivre comme des sauvages, nous n'avons plus aucune idée des bonnes manières; mais avec vous cela n'a pas d'importance, vous ne comptez pas...

En riant, Guy lui répondit :

— Merci, sans en avoir l'air, c'est très gentil ce que vous me dites là.

— Je le sais bien, reprit Linette en souriant.

Jacques se leva et après avoir embrassé une dernière fois la jeune femme, il lui dit :

— Ecoute, ma chérie, tu vas rester avec Guy, le fermier est là qui m'attend.

— Tu n'as pas besoin de moi ? demanda Linette.

— Je ne crois pas, rien d'écrit aujourd'hui, des paroles seulement.

— Alors, je te laisse discuter seul, tu sais à quel point les discussions m'ennuient.

— C'est entendu.

Lentement, en se dirigeant avec une canne, Jacques s'en alla.

Silencieux, Guy et Linette le regardèrent partir.

Quand il eut disparu, la jeune femme prit le fauteuil que son mari venait de quitter et, tout en montrant la porte que Jacques achevait de fermer, elle dit en soupirant :

— C'est triste !

Douloureusement, l'officier répondit :

— Affreux ! Et les médecins n'espèrent plus, n'est-ce pas ?

— Hélas ! dit-elle.

Puis, vite il ajouta :

— Mais sait-on jamais ?

— Lui, croit encore qu'il guérira ?

Avec énergie, Linette reprit :

— Cela, c'est mon oeuvre, et il faut qu'autour de lui tout le monde ait l'air de croire à sa guérison. Je connais Jacques, s'il n'espérait plus, pour lui il n'y

(Suite à la page 32)

Gorge irritée, malade

Soulagez-la par des frictions



Un peu de Musterole soulage rapidement une gorge malade. Il pénètre jusqu'à la région malade avec un léger picotement, soulage la congestion, fait dresser le mal et la douleur et ne fait pas venir d'ampoules comme l'emplâtre de moutarde de l'ancien temps.

Musterole est un onguent blanc bien propre, obtenu avec de l'huile de moutarde. Il apporte un prompt soulagement aux maux de gorge, bronchites, amygdalites, croupes, torticolis, asthmes, névralgies, maux de tête, congestions, pleurésies, rhumatismes, lombagos, douleurs et maux de reins et d'articulations, entorses, muscles endoloris, contusions, engelures, pieds gelés, rhumes de poitrine. The Musterole Co. of Canada, Ltd.



NE FAIT PAS VENIR D'AMPOULES

Meilleur qu'un emplâtre de moutarde

Dr HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X

Accouchements, Maladies des Femmes et des Enfants.

1680, RUE ST-HUBERT

Tel Est 2177 - Montréal.

Nul remède semblable pour l'Asthme. — Le Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg est totalement différent des autres soi-disant remèdes. S'il n'en était pas ainsi, il n'aurait pas continué son grand travail de soulagement qui a fait connaître sa valeur merveilleuse d'un océan à l'autre. Le principal et le meilleur de tous les remèdes pour l'asthme, celui du Dr Kellogg a une réputation établie dans les coeurs de milliers de gens qui en ont éprouvé les bienfaits.

De 15 à 30 gouttes de Sirop Seigel dans un verre d'eau débarrassera pour toujours votre estomac de ses gaz. Essayez-le — adoptez-le. Dans toute bonne pharmacie.

Employez "DEPILO"



Procédé moderne, efficace et sans danger. Usage facile.

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par mail contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

Elle soulage le rhume. — Les rhumes sont les maux les plus fréquents de l'humanité et, négligés, ils peuvent avoir de sérieuses conséquences. L'Huile Électrique du Dr Thomas soulage rapidement et complètement les bronches de l'inflammation et les renforcent contre les attaques futures. Et, de même qu'elle soulage l'inflammation, elle fait cesser ordinairement le rhume parce que l'irritation est dans la gorge. Essayez-la et ayez en la preuve.

Il est très facile de maigrir



Tout le monde parle de ce procédé

Un grand nombre de femmes minces racontent à leurs amies comment elles ont procédé. Toutes en parlent depuis vingt ans. Et vous en voyez partout les résultats. Les femmes minces sont de plus en plus nombreuses. L'embonpoint est loin d'être aussi commun qu'autrefois. Voici ce qu'on dit: «J'ai pris des tablettes de la prescription Marmola, quatre par jour. Aucun exercice épuisant ni régime dangereux. J'y trouvai beauté, santé, vitalité. J'arrêtai quand mon poids fut normal. Je ne prends plus de Marmola que quand je me mets à engraisser.»

Marmola est le fruit d'une découverte scientifique due à des milliers d'expériences. Des hommes trouvèrent ainsi une substance qui convertit la nourriture en énergie, plutôt qu'en graisse.

Marmola fournit cette substance. Chaque boîte contient la prescription complète, plus les raisons qui déterminent ces résultats. Vous savez ainsi pourquoi elle fait du bien et pourquoi elle ne peut vous faire aucun mal.

Marmola fait depuis 20 ans le bonheur des gens trop gras. Ceux-ci ont vanté les résultats obtenus et c'est ainsi que l'usage s'en est répandu. Des millions de boîtes ont contribué à l'élégance des silhouettes modernes.

Essayez-le pendant un certain temps et notez comme la graisse tombe. Puis faites part de vos résultats à vos amis. Votre conseil peut leur être d'un grand prix. Commandez avant d'oublier.

Les tablettes de la prescription Marmola sont en vente dans toutes les pharmacies à \$1 la boîte. Si votre pharmacien en manque, il s'en procurera immédiatement de son fournisseur.

TABLETTES DE PRESCRIPTION

MARMOLA

LE MOYEN AGREABLE DE MAIGRIR

Une Belle Taille

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme, est assurée, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

PILULES PERSANES

de Towfish Hagi, de Tébérân, Persa

\$1.00 LA BOITE
6 boîtes pour \$5.00

La Société des Produits Persans

Agent :

PHARMACIE MODELE DE GOYER
180-est, rue Ste-Catherine, Montréal

N. B. — Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

Miller's Worm Powders, voilà le remède pour les enfants qui souffrent des ravages des vers. Il restaure immédiatement les conditions stomacales, qui font subsister les vers et débarrasse le système de ces parasites; en même temps, il est tonique dans son effet sur les organes digestifs, il les rétablit dans leur opération de santé et assure l'immunité contre d'autres désordres semblables.

PRINTEMPS PERDU

(Suite de la page 31)

aurait pas de bonheur possible, et je veux qu'il soit heureux.

Guy regarda la jeune femme et très affectueusement lui dit :

— Je n'ai pas encore pu vous parler, et pourtant je le désirais beaucoup.

— Pourquoi ? demanda-t-elle surprise; qu'avez-vous donc de mystérieux à me dire ?

— Oh ! rien de mystérieux, seulement je veux que vous sachiez quel profond respect, quelle admiration j'ai pour vous.

— Ce sont des choses beaucoup trop imposantes pour ma petite personne, et elle ne les mérite pas.

— Alors laissez-moi vous dire que j'ai pour vous, bien que je vous connaisse depuis peu, une très grande affection.

— J'aime mieux cela, c'est plus gentil.

— C'est une affection vraie et très dévouée; je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous, quelque chose que personne n'eût jamais encore fait.

— Pourquoi ?

— Pour vous prouver ma reconnaissance.

— J'enregistre, dit Linette gentiment; dans la vie, vous savez, on a toujours besoin de dévouement.

Guy continua :

— Vous avez été pour mon frère, la plus tendre, la plus dévouée des compagnes; il m'a dit de quels soins, de quel amour vous entouriez sa vie. Vous, si jeune, si jolie, vous n'avez pas craint de vous lier pour toujours à un infirme. Pour cet acte de bonté, de courage, soyez bénie.

Un peu émue, mais ne voulant pas le laisser voir, Linette reprit :

— Oh ! comme vous voilà cérémonieux et comme vous donnez de grands noms aux choses les plus naturelles. J'aimais Jacques, il m'aimait; les bons comme les mauvais jours nous devions les passer ensemble. C'est tout. Monsieur le marin, vous manquez de simplicité.

— Croyez-vous ?

— J'en suis certaine, toute femme à ma place en eût fait autant.

— Je vous affirme que vous vous trompez.

— Oh ! le vilain sceptique !

— Ne m'appellez pas ainsi, je l'étais, je ne le suis plus.

— Depuis quand ?

— Depuis deux jours.

— Et qui vous a guéri de ce mal si triste ?

— Vous, vous, petite soeur, vous toute seule.

Joyeuse, battant des mains comme une enfant, Linette s'écria :

— Petite soeur, c'est gentil, tout plein gentil; je voudrais que vous m'appeliez toujours ainsi. Je n'ai eu ni frère ni soeur, vous serez les deux à la fois, voulez-vous ?

En riant, Guy répondit :

— C'est convenu, c'est promis.

— Eh bien, Monsieur mon frère, vous allez, dès aujourd'hui, commencer à m'obéir.

— Je ne demande pas mieux.

— Alors je vous défends, je vous prie... c'est plus poli, de ne pas me parler de moi, rien ne m'ennuie plus que cela. C'est une histoire que je connais par coeur et qui n'a rien d'amusant... Dans quelques jours, vous vous rendrez compte que je ne suis pas la merveille que vous croyez. J'ai beaucoup de défauts et, ce qui est plus grave, je n'arrive pas à m'en corriger.

— Tant mieux !

— Pourquoi ?

— Rien, à mon avis, n'est plus ennuyeux qu'une femme parfaite.

— N'est-ce pas ! Elle vous juge, elle vous compare à elle et, dame ! ce n'est pas toujours à votre avantage.

— Cela dépend. Je crois que vous pouvez supporter facilement toute comparaison.

Avec un malicieux sourire et des yeux candides, Linette demanda :

— Même avec votre soeur Raymonde ?

Cette réponse étonna Guy, il regarda attentivement sa jeune belle-soeur.

— Pourquoi dites-vous cela avec un air si particulier ?

— Devinez ?

— C'est difficile.

— Essayez.

— Voyons, je suppose qu'il y a entre vous aucun désaccord ?

— Aucun.

— Vous vous aimez ?

— Oui, nous nous aimons comme elle veut qu'on l'aime, très froidement; il n'y a entre nous aucune intimité.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, jamais je ne lui ai parlé comme je vous parle, elle ne me comprend pas, je lui fais un peu peur : nous sommes si différentes !

— Mais non.

— Mais si, je vais vous expliquer.

— J'écoute attentivement.

(Suite à la page 33)

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien. Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R25P

BOITE 14, WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

Pour être au courant de ce qui se passe dans les studios

LISEZ LE MAGAZINE PAR EXCELLENCE

LE FILM

Magazine de grande information se documentant aux meilleures sources, rédigé en français et abondamment illustré.

EXTRAIT DE JANVIER :

- Suite de la vie de Gilda Gray, par elle-même
- "La Grande Parade"
- L'art de Douglas Fairbanks
- Nouveau système
- Comment on écrit l'histoire
- Noir ou blanc ?
- Le Roi des rois.
- Petites nouvelles des studios
- Renseignements divers
- Pages de mode.

Le tout abondamment illustré.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au FILM, 50 cents pour six mois (avec deux photos-primés) ou \$1.00 pour un an (avec quatre photos-primés).

Nom

Adresse

Localité

Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE.

975, rue de Bullion, Montréal, Can.

PRINTEMPS PERDU

(Suite de la page 32)

— Depuis des années votre soeur soigne avec un dévouement admirable son mari, elle le soigne parce que c'est son devoir et que ce malade est le père de ses enfants.

— Et vous, ne soignez-vous pas ainsi ?

— Oui, mais pas pour les mêmes raisons. Moi, je ne suis pas une femme de devoir, je suis tout simplement une femme qui aime. Mon devoir, je n'y pense jamais, mon amour, j'y pense toujours. Voilà toute la différence qu'il y a entre nous, mais cette petite différence empêche que nous nous comprenions.

— C'est bien peu de chose.

— Croyez-vous ? Moi, il me semble que c'est un mur infranchissable.

— Mais, reprit Guy, pour vous rapprocher, vous avez les enfants ; Raymonde m'a souvent écrit que vous les gâtiez outrageusement.

La figure de Linette changea, son joli sourire s'effaça de ses lèvres, ses mains se crispèrent, et d'une voix qui tremblait un peu, elle répondit :

— Oui, je leur donne des joujoux, de ces mille petites choses qui font la joie des tout petits, mais il y a des moments où leur présence ici m'est pénible.

Ces mots surprisent Guy, il regarda sa jeune belle-soeur et s'apercevant que dans ses yeux il y avait quelques larmes, il ne l'interrogea pas. Mais bien vite Linette reprit :

— Plus tard, quand nous nous connaîtrons mieux... je vous dirai... je vous expliquerai... c'est un sentiment très intime... un chagrin dont je ne parle pas souvent.

Elle se tut quelques minutes et Guy comprit qu'il fallait respecter ce silence ; mais comme il devenait embarrassant, d'une voix encore troublée Linette dit :

— Voulez-vous m'amuser ?

— Je ne demande pas mieux.

— Eh bien ! parlez-moi de vous. Faites-moi faire la connaissance de ce grand mari qui me regarde curieusement, tout étonné de s'apercevoir que sa belle-soeur est une femme un peu bizarre.

— Mais...

— Ne protestez pas par politesse, je suis certaine de ce que je vous dis là.

— Vous êtes imprudemment affirmative.

— Non, car j'ai l'habitude, voyez-vous, de lire sur les visages et de surprendre les pensées

qu'on voudrait me cacher. Si cela vous ennuie de parler de vous, ne le faites pas, mais parlez-moi de vos voyages, de cette Chine extraordinaire dont vous revenez.

— Je ne demande pas mieux.

— Dites-moi d'abord si vous aimez beaucoup votre carrière ?

— Oui, je l'ai choisie librement ; et depuis je n'ai jamais eu de regrets.

— Vous n'aimez donc pas Paris, demanda-t-elle étonnée ?

— Non, je n'aurais pas su y vivre.

— Pourquoi ?

— Le monde m'effrayait, m'ennuyait. J'étais un sauvage, mal à l'aise dans les salons ; ma haute taille ajouta-t-il en riant, y était ridicule. Sur le pont d'un navire personne ne s'en aperçoit, autour de vous tout est si grand ! L'immensité du large, rien que le ciel et l'eau, pour un rêveur, quel horizon ! Petite soeur, voyez-vous, j'ai fait des voyages, j'ai navigué sur presque toutes les mers, j'ai passé des mauvais jours, essuyé des tempêtes, souffert parfois de mon isolement, mais, malgré cela, jamais je n'ai trouvé un seul instant que mon métier était rude jamais je n'ai été las de cette mer sur laquelle depuis tant d'années je vis.

— Et, demanda Linette gravement, ne regrettez-vous pas parfois jusqu'à la souffrance, les baisers d'une mère... ou d'une épouse ?

— Oui et non, les baisers d'une mère, ceux-là seuls sont sincères.

— Quelle vilaine réponse ! Il y a d'autres baisers sincères. Ceux que je donne à Jacques le sont, je vous assure.

— Naturellement, vous, ce n'est par la même chose.

— Mais qui vous empêche de vous marier et de trouver à vos retours, des baisers qui vous attendent ?

— Bien des raisons.

— Dites vos raisons.

— Si je me mariaais, petite soeur, je n'épouserai jamais qu'une femme que j'aimerais passionnément.

Linette approuva.

— C'est très bien.

— Oui, mais lorsque je partirais, je souffrirais de la quitter, et puis, je me connais, je serais affreusement jaloux. Loin d'elle, la séparation exaspérant mon amour, je m'imaginerais facilement qu'elle m'oublie. Les femmes que l'on abandonne de longs mois, parfois des années, savent-elles être fidèles ?

— Mais oui, n'en doutez pas.

— Mon expérience ose vous affirmer que vous vous trompez.

Vous avez vingt-deux ans et vous ne connaissez que deux coeurs ; celui de Jacques, le vôtre. Ne jugez pas l'humanité sur ces deux exemplaires uniques, je crois.

— Et le vôtre, ne le rangez-vous pas dans cette catégorie ?

— Non, je n'ose.

— Pourquoi ? Est-ce un volage ? Ressemble-t-il à quelque papillon, allant de fleur en fleur, et ne s'arrêtant auprès d'aucune d'elles ?

— Non, même pas.

— Alors, si je ne suis pas indiscrete, expliquez-moi le mystère de ce coeur.

— Oh ! il n'y a pas de mystère, tout simplement ce coeur n'a jamais aimé. Plusieurs fois déjà il a cru que ce bonheur venait, mais, tout de suite hélas ! il s'est aperçu qu'il se trompait. Et de s'être trompé si souvent il est fatigué, las, déçu. Voilà tout.

Rieuse, gentiment, Linette demanda :

— Alors, vraiment, aucune femme, ni blanche, ni noire, ni jaune, n'a fait battre ce grand endormi ?

— Non, personne.

— C'est dommage, j'ai idée que, si vous aviez bien voulu, vous auriez pu aimer quelque jolie Chinoise aux belles robes brodées, et, là-bas, dans ce pays où l'été est superbe, les fleurs extraordinaires, et les maisons bizarres, ça doit être amusant d'aimer une de ces poupées qu'on ne connaît pas.

— Enfin vous auriez voulu que je puisse vous raconter l'histoire d'une Mme Chrysanthème ; eh bien ! je n'ai même pas cela à vous offrir.

— Tant pis ! je m'en console.

— Je l'espère, mais j'ai peur de vous avoir déçue, et que vous me trouviez très ennuyeux.

— Alors ? fit Linette moqueuse.

— Alors, comme j'ai l'intention, si vous le permettez, de rester quelque temps chez vous, cela me contrarie.

— Si j'osais, reprit la jeune femme en se levant, je vous dirais, lieutenant, que vous recherchez les compliments. Eh bien ! soyez déçu à votre tour, je ne vous en ferai pas... Maintenant, vous allez rester là, tout seul, bien sagement sur cette table il y a les journaux du jour. Je vais voir ce que fait Jacques ; je trouve qu'il est bien long et que la conversation avec son fermier se prolonge d'une façon anormale. A tout à l'heure.

(A suivre)



Eclaircissez

les yeux injectés de sang rapidement et sûrement

Quand les yeux deviennent injectés de sang par la poussière, le vent, le surmenage, les larmes ou le manque de sommeil, appliquez-y quelques gouttes de l'inoffensif *Murine*. Ils s'éclairciront rapidement et vous les sentirez bientôt rafraîchis et vigoureux. Essayez-le !

MURINE
POUR VOS
YEUX

LUMIERE MERVEILLEUSE

Pour maisons de campagne. Supérieure au gaz ou à l'électricité.

Toronto, 15 oct.—Un éminent professeur d'une célèbre institution scientifique vient de poursuivre une expérience des plus intéressantes sur une remarquable lumière blanche destinée à l'éclairage domestique. Il en ressort que cette lumière merveilleuse est supérieure à l'électricité, plus économique que la lumière au pétrole ordinaire et plus rapprochée de la lumière du soleil que n'importe quelle autre lumière artificielle.

Un fameux oculiste a dit que cette lumière rend d'inappréciables services aux gens de la campagne dont un mauvais éclairage abîmait jusqu'ici la vue. Le combustible employé est le kérosène (huile de charbon) et la lampe est si simple qu'un enfant peut l'allumer sans danger. Brûle sans odeur ni bruit et sans qu'on ait besoin de pomper.

Le gouvernement américain et 33 universités ont aussi fait des expériences sur cette lumière remarquable et conclu à sa qualité, son efficacité et son économie merveilleuses.

Les lecteurs et lectrices qui enverront leur nom et adresse, sur une simple carte postale, à F. E. Johnson, 405 Logan Ave., Toronto, seront renseignés sur ses prix de gros et apprendront comment ils peuvent en obtenir une gratis en la faisant connaître aux amis et voisins. M. Johnson a aussi besoin d'hommes et de femmes pour la distribution. Territoire exclusif assigné à chaque personne.

UN NEZ PARFAIT

S'OBTIENT FACILEMENT



Le Modèle TRADOS No 25 refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti redresser le nez. 100,000 clients satisfaits. Recommandé par les médecins.

Modèle 25 jr., enfants. Demandez notre brochure gratuite qui indique comment vous en servir.

M. TRILETY, expert en redressement du nez. Dépt. 2886 Binghamton, N.-Y.

LISEZ

LE FILM

En vente partout : - - - 10 sous



DOCTEUR

Le docteur dit "EPUISÉE" et recommande les PILULES ROUGES parce qu'il sait qu'elles sont parfaitement appropriées à la constitution de la femme.

Mme Michaud dont le témoignage suit n'est pas la seule qui ait profité de ce bon conseil; les femmes qui ont fait l'expérience d'un traitement aux Pilules Rouges sur la recommandation de leur médecin sont nombreuses et toutes furent satisfaites.

Essayez-les dans tous les cas de :

Epuisement	Troubles nerveux	Irrégularités
Anémie	Faiblesses d'estomac	Douleurs internes
Chlorose	Maux de tête	Troubles du

retour d'âge

et dites franchement si elles ne sont pas souveraines.

«Depuis longtemps j'étais affaiblie et cet affaiblissement était encore augmenté par le mauvais état de mon estomac. Presque continuellement, j'avais des maux de tête et des douleurs dans tous les membres. Un jour que je vaquais à mes occupations comme d'habitude bien que me sentant très affaiblie, je m'évanouis. On fit venir un médecin, lequel après avoir constaté mon état d'épuisement complet me conseilla, avec le repos, les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Après la deuxième boîte, quoique incapable de travailler, je me sentais mieux. J'ai obtenu d'heureux résultats avec six boîtes. Graduellement, mes forces se sont accrues et j'ai pu reprendre sans qu'il m'en coûte ma tâche quotidienne. Ma santé est maintenant parfaite et je suis persuadée que c'est aux Pilules Rouges que je dois ce bienfait.» Mme M. MICHAUD, 35, rue Bridge, Caribou, Me.

CONSULTATIONS MEDICALES.—Vous pouvez toujours consulter GRATUITEMENT notre Médecin à son bureau, de 9 heures du matin à 8 heures du soir, tous les jours ou par correspondance. Quand la maladie nécessite l'intervention du chirurgien ou si elle est trop sérieuse pour être traitée par correspondance, il vous conseillera de vous adresser au meilleur médecin de votre localité. Impossible de vous traiter plus sûrement et à meilleur marché.

EXIGEZ TOUJOURS LES

PILULES ROUGES

DE LA

Cie Chimique Franco-Américaine, Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal.



OVONOL

est un médicament spécialement préparé et dosé pour enfants Pâles, Rachitiques, Scrofuleux, Amaigris, Pleurards, Paresseux, manquant d'Appétit, et de Sommeil, sujets aux Palpitations ou ayant des Tendances à la Syncope.

Mères qui aimez vos Enfants, qui les voulez Forts, Pleins de Santé et Heureux toute leur vie, au premier indice de maladie ou de faiblesse, pour faciliter leur Formation, pour atténuer les malaises qu'ils auront à subir durant leur Croissance, enfin pour leur assurer le succès dans leurs études et plus tard dans la profession qu'ils se seront choisie, mettez-les sous les merveilleux effets de l'Ovonol.

Il est aussi un puissant Fortifiant après une attaque de Grippe, de Pneumonie, de Rougeole, de Fièvre Typhoïde.

Essayez ce Grand Tonic pour vos Enfants. Demandez notre brochure GRATUITE

"SANTÉ des ENFANTS"

Ovonol au Canada, \$1; aux Etats-Unis, \$1.25.

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, LTEE.
1570, rue Saint-Denis, Montréal.



LE FOYER DU PETIT JARDINIER

REPONSES DE PETIT JARDINIER

Fauvette. — "Vous parler de mes impressions ressenties dans ce panorama montagneux aux jours d'épreuves"? Une seule phrase peut résumer toutes mes impressions: La grandeur de la nature laurentienne a écrasé mes douleurs. A ce propos, nous lisons dans "La vie mystique de la nature": "La nature devient un merveilleux appareil de suggestion et quand l'homme, las de vivre parmi les hommes s'avance vers elle désabusé, sur les tapis bruisants de l'automne, parmi la fougue des printemps ou la tiédeur des étés, cette confidente muette délègue vers lui un cortège de sensations et d'images détachées naguère de sa propre sensibilité, qu'elle a recueillies et embaumées, qu'elle a parées de ses grâces et rehaussées de ses couleurs." Ces lignes répondent à votre question bien mieux que j'aurais pu le faire.

Minet qui griffe. — Suis heureux de votre retour et mille remerciements pour vos bons souhaits.

Petit Lutin. — Merci de vous souvenir de moi. Dites donc, quand me parlerez-vous de vos lectures, mon grand cachottier?

Polichinelle. — Si vous continuez à être un vilain polichinelle, je vais vous faire griffer par Minet: Cadet Roussel à trois p'tits chats...

Noëlline. — Gardez-vous bien d'échanger votre pseudo; je l'aime, et chose étrange, c'était justement parce qu'il me rappelait ce Noël bruyant.

Yvon d'Angus. — Ma provision est épuisée, sauf un seul billet que je garde pour les jours de famine. Vous seriez bien bon de remplir mon escarcelle. Très originale votre Villanelle, et merci pour la dédicace ainsi que pour les souhaits.

Bijou. — Vous aimez donc la nature, charmant Bijou, pour en parler si poétiquement? Et puis, vous avez marché parmi les feuilles mortes... Ah! maintenant, je comprends mieux le secret des sous-bois. Ce bruissement de feuilles, c'était vous; ce parfum qui passait à grands coups de vent, c'était vous, et le silence succédant à la dispute des mésanges, c'était vous. Oui, c'était vous qui donniez ce frisson aux arbrisseaux; vous qui dormiez dans l'ombre immobile des grands sapins. Ah! si j'avais su que c'était vous!...

Oeillet velouté. — Puisque vous avez l'amabilité de revenir, je vous promets que vous n'aurez pas à vous en repentir, petite amie. En effet, comme vous le dites si bien, "l'eau n'a peut-être pas pénétrée jusqu'à vous." Ça doit être la seule et vraie raison. Avez-vous conservé une copie de ce billet? Il me ferait plaisir de réparer ma faute.

Lily. — Demain te fait peur, mon enfant? Ah, cette troublante interrogation!... J'ai eu ton âge, ma Lily, tes craintes, et demain apparaissait toujours à mes rêves d'enfant comme un squelette grimaçant. Mais l'expérience m'a démontré que c'était folie d'avoir peur d'une chose non existante, car demain n'existe pas, c'est une invention des horlogers. La vie est une continuité de faits auxquels on a donné des noms tels que: joie, peine, faillite, réussite. Mêlé ces noms et tire au hasard, tire encore... tu finiras par avoir joie et réussite. Avec ces deux attributs-là toutes tes craintes se dissiperont. Et puis, songe à une chose, c'est que tu es jeune, plus jeune encore que ton âge; c'est un trésor de grâces, mais c'est en même temps une excuse à ta peur. Laisse-toi guider par ton papa, et crois fermement en lui lorsqu'il te dit que toutes douleurs sont feuilles au vent.

P. S. — Garde-toi bien de ne plus écrire à celui que tu sais. Le Foyer est fait pour que tu lui écrives.

Loth saphir. — Merci de vos souhaits, aimable amie; je les accepte avec plaisir.

Brise du St-Laurent. — Oui, en effet, notre bon frerot vient d'être terriblement éprouvé par la perte d'un fils aimé. Mais chut... peut-être préfère-t-il cacher sa douleur sous un sourire brave. Merci, mon amie, pour toutes les belles choses de votre lettre, elles me font un peu oublier l'autre lettre à jamais détruite... Je vous promets de vous parler de tout si le hasard me favorise.

Printemps d'amour. — Douce pensée et mille remerciements pour vos bons souhaits.

Mireille. — Au début de cette année, je pense à vous, mon amie, et demande au grand Tout de verser dans votre cœur un peu de cette paix qui descend du ciel, le soir, à l'heure où les étoiles scintillent là-haut.

Je me soumets. — Je pense à vous.

Oli. — C'est dans ce cadre si grand dans sa simplicité que vous retrouverez la paix et qui sait, peut-être bien une joie nouvelle avant la fin de cette année qui commence. Il ne faut jamais dire non devant l'incertain lendemain souvent fait de surprises et d'inattendus bonheurs.

Rose Rouge. — Oui, mon amie, j'ai souventes fois laissé un livre inachevé pour me lancer à la poursuite d'un rêve fol. La cause? Tension trop forte de l'esprit, état maladif du système nerveux. Le remède? Une distraction corporelle telle que: promenade ou entreprise d'un travail nouveau.

Ecuyère. — Bientôt je vous jaserai.

PARLONS PLUTOT DU
PLATANE

(VILLANELLE)

à Petit Jardinier
en toute amitié

Alors que loin de son pays, Martinez, ardent Espagnol — plus précisément Catalan — rencontre, par hasard, Allegria, une amie d'enfance, qui, après quelques nouvelles sur les parents, veut l'entretenir de certains "faits divers" de Barcelone, leur ville natale; lui, ayant toujours au coeur une incurable blessure, s'objecte légèrement, veut, de préférence, que la concitoyenne amie lui cause de cette "bohémienne" qui vint à lui, un jour, dans son jardin, dans l'ombre d'un vieux platane fort admiré: —

Parlons plutôt du platane
Qui ombrageait mon jardin;
Tu le veux bien, Catalane?

...L'as-tu revue, ma tzigane
Au long châle grenadin?...
— Parlons plutôt du platane.

— Dis, avant, si la gitane
Sut trouver un paladin?...
Tu le veux bien, Catalane...

Oh! ses danses castillanes!
Son oeil au profond dédain!
— Parlons plutôt du platane.

— Dis-moi si son corps se fane
A l'amour, cet anodin?...
Tu le veux bien, Catalane?

— Je sais... qu'à la courtisane...
Le poignard d'un baladin...
— Parlons plutôt du platane!
Tu le veux bien, Catalane...

YVON D'ANGUS

S..., 1927

A Tous. — Que désire le plus la
femme?... et l'homme?... Pourquoi?...
— Rose Rouge

Rose-Andrée. — Vous aussi, Rose-Andrée, vous vous payez le luxe de poser cette question? Hum! moi, je n'admets pas qu'une jeune fille fume dans un salon! D'ailleurs les jeunes filles d'aujourd'hui qui fument ne le font pas par goût! Ce n'est qu'à titre de flappers. Par conséquent, elles sont plutôt à plaindre qu'à blâmer... Elles fument peut-être, mais... si un homme a assez de courage pour leur enlever cette cigarette, bien... au fond d'elles-mêmes, elles sont contentes! Fumer n'est pas pour la femme, Rose-Andrée! La jeune fille moderne l'emploie, cette cigarette, (pour ne suivre que... le courant, comme le dit si bien *Cyprès du Val*...) elle l'emploie, dis-je, mais il ne faut pas l'imiter, pour ne pas se laisser aller à la décadence, en le faisant!
— Petite Idole

Cyprès du Val. — A l'ombre du Grand Cyprès j'ose rêver... au Prince Charmant. Mais, j'y pense, faudrait-il que je vous confie mes rêves?... La douce Brise se chargera de vous les transmettre. Les rêves d'une jeune fille de dix-neuf printemps sont, hélas! tout roses... Qu'en pensez-vous?... Avez-vous besoin de l'aide de ma baguette?... Elle est encore bonne, quoique certaines personnes la critiquent. Je vous attends... sous peu...
— Reine Fée

Le Foyer du
Petit Jardinier

REPONSES DES CORRESPONDANTS

L'ETE ET MES REVES

à vous, Lyre Poétique

L'été qui nous a charmé par l'éclat d'un soleil radieux, par l'harmonie de ses murmures, la beauté de ses fleurs, l'encens de ses parfums; cette saison lumineuse que l'on accueille avec des sourires et mille projets joyeux, bientôt il n'en restera plus qu'un souvenir.

Déjà la chaude clarté du jour diminue, la brise plus fraîche frôle les feuilles, dans cette dernière accolade, elle semble leur confier des secrets mystérieux. Peut-être leur parle-t-elle d'adieux, de la saison prochaine, de ses froides journées, de son pâle soleil, de son oeuvre de flétrissement. L'automne n'épargne ni la verdure ni les roses; il transforme tout, depuis la teinte verte des parterres, l'or des prairies, l'éclat des fleurs parfumées, jusqu'aux reflets de l'astre-roi et la douce clarté des cieux.

Été, saison que j'aime pour ton ambiance de lumière et de parfums; tandis que tu revêts, avant de nous quitter, une parure plus éclatante et prête au ruissellement un murmure plus tendre, à l'oiseau un chant triste et doux, à la brise un gazouillis lointain; avant que ne s'éteigne pour toujours la chaude clarté des fleurs, la mélodie des sous-bois, la chanson de l'onde; dans ce décor vraiment poétique, laisse-moi évoquer toute la joie, tout le bonheur que tu as déversés dans mon âme, par la vision de tes beautés...

...Et tous ces rêves que mon coeur a formulés, dis, été qui s'en va pour toujours, dans ta fuite seront-ils engloutis? — leur réalisation cependant rendrait si douce et si belle ma vie. Été, que feras-tu des rêves que j'ai semés à l'orée des bois, près des rives ou dans les prés verts?...

Ces rêves, ils constituent l'idéal vers lequel j'aspire, ils possèdent toute la poésie, toute la grandeur de mon âme et toute la tendresse de mon coeur.

— Ruissellet Jaseur

R. des P., ce 5 sept. 1927

Mony. — En entendant la pluie, ce soir, je pensai à ma grande — qui quelquefois devient triste en voyant tomber la pluie. Quand vous voudrez débarquer à une rue, vous aurez soin d'avertir quelques minutes avant car il pourrait bien se faire que le tramway n'arrête qu'une rue plus loin, et l'amie qui vous attends patiemment... pourrait fort bien perdre patience. — Mirza

Cyprès du Val. — Je vous salue affectueusement, grand ami. N'aurez-vous pas un mot d'amitié pour...
— Papillon d'Azur

Vieux célibataire. — Il est bien vrai que ce que l'on voit chez les jeunes filles de nos jours, est loin de plaider en leur faveur. Pourtant, soyez assuré que sous leur air d'indépendance et de liberté, la plupart d'entre elles cachent un coeur sensible et capable de grandes affections. Et pour peu que vous vous donniez la peine de chercher, vous trouverez qu'elles sont encore plus nombreuses qu'on ne le croit; celles qui feront des épouses fidèles, des mères tendres et dévouées. Croyez-moi, frerot, quoique, à côté des grandes joies qu'elle nous procure, la vie conjugale nous apporte quelquefois de rudes épreuves, de bien grandes douleurs, à certaines époques de la vie, il fait bon (jeter un regard en arrière et constatant le chemin parcouru) de pouvoir se dire: "J'ai fait tout mon devoir et j'ai rempli la mission pour laquelle Dieu m'a mis ici-bas." J'espère, frerot, que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir dit si franchement toute ma pensée, et soye zassurée que j'aurai un réel plaisir à vous lire s'il vous plaît de revenir.
— Cyprès du Val

Papillon d'Azur. — Votre auteur n'a pas tout à fait tort. Les hommes ont certainement besoin d'être secoués à certains moments. Je ne crois pas que ça puisse les rendre heureux mais ça peut sûrement les distraire, leur changer les idées, ce qui est bon quelquefois. S'ils ne sont jamais secoués, ils deviennent routinier et de là à être blasé il n'y a que quelques pas. Mais il y a secouage et secouage. Il faut secouer habilement, finement, doucement, secouer sans secousse... Mais seriez-vous, par hasard, une secoueuse d'homme? Si oui, je vous invite à me venir en aide par un bon secouage, car j'en ai grandement besoin de ce temps-ci. Dites donc, gentil Papillon, la gent masculine a-t-elle besoin d'être défendu auprès de vous. S'il me faut tirer... la plume pour cette noble cause, j'en suis. Et moi aussi, j'ai lu dans Murger une réflexion un peu crue peut-être, mais qui ne manque pas d'originalité... et peut-être de vérité: "Le coeur des femmes et des chattes est un abîme que les hommes et les chats ne pourront jamais sonder." Qu'en pensez-vous à votre tour?
— Cyrano

Bijou. — Félicitations pour le doux Billet tout imprégné d'amitié grande... et si pleine de l'image d'un chacun. L'admiration que m'inspire mon petit Bijou est si grande que je ne puis retenir ce cri: Merveille de beauté, précieux Bijou, je vous aime!
— Rose Rouge

Tête Folichonne. — Douces pensées ma jolie amie.
— Rose Rouge

REPONSES A LA QUESTION

"Qu'est-ce que vous aimez le mieux dans la vie?"

Cher Petit Jardinier. — Ce qui nous distingue de la brute, c'est notre intelligence et notre coeur. Ne pensez-vous pas que ce qui doit nous rattacher à la vie, nous la faire aimer, devrait partir de l'une ou de l'autre de ces facultés? L'étude, les lectures, tout cela satisfait notre esprit. Mais pour satisfaire notre sensibilité, notre coeur, il faut quelque chose de plus. Ce n'est certainement rien de matériel. La fortune, le bien-être, le succès, les honneurs, tout cela c'est bien beau! — mais il me semble qu'il n'y a qu'une chose qui mérite d'être recherchée — Cela c'est l'amitié! Par amitié, je n'entends pas l'échange de mots jolis, de phrase toute faites, qui est d'usage dans le grand cercle de nos amies! J'entends l'accord, l'unisson qui règnent entre deux coeurs qui vibrent aux mêmes émotions qui se complètent mutuellement!... Quand on est dans la peine, quand on se sent déprimé, quand les autres nous délaissent, qui est-ce qui nous rattache à la vie, qui ramène le sourire sur nos lèvres, qui nous fait oublier l'ingratitude des gens, les désenchantements d'ici-bas? — si ce n'est l'ami véritable!... N'a-t-on pas vu maintes et maintes fois dans l'histoire, et même de nos jours dans le cercle de nos amis, des personnes dont l'attachement et le dévouement l'un pour l'autre allait jusqu'à les exposer à la mort? Dans nos temps modernes, on n'a beau jeter les hauts-cris et dire: "L'amitié, ça ne se trouve plus! Tout ce qui reste c'est un vernis de surface!" Je redis encore, moi, qu'il y a encore des Dmons et des Pythias parmi nous! Chacun de nous, quoiqu'il se sente porté de temps en temps à regarder comme chose improbable l'amitié, revient toujours à croire fermement à cette chose ineffable que Dieu a donné à l'homme comme avant-goût du bonheur éternel! — Est-ce que vous pensez comme moi? — Je suis toujours amicalement — Fleur de Glais

Voie Lactée. — Petit Jardinier ayant besoin des fleurs pour son jardin, mon choix fut bientôt fait en celui de Rose Rouge qui était, d'ailleurs, ma fleur préférée... puis, l'on m'en a tant donné, et j'en reçois si souvent encore que je tiens plus que jamais à mon pseudo.
— Rose Rouge

Mony. — Je suis nouvelle... et je vous veux. Tous vous chérissent et moi de même. Je vous dis: Asseyons-nous ici, c'est plus intime; j'aime ce coin fleuri d'or et d'azur; j'y viens rêver! Et mon rêve s'anime. Vous êtes là! quel plaisir rare et pur. — Lyselle

Petite Fée Inconnue. — J'ai pressé avec mille précautions, dans mon âme votre douce pensée, et j'escompte que votre pouvoir magique accomplira des métamorphoses afin que je vous apparaisse sous un jour nouveau, arrivant du pays bleu pour laisser s'épancher de mon calice le nectar exquis qui vous enivrera délicieusement! Ça vous va, petite fée enchantresse?...
— Petite fleur de deu sous

Petite Bohémienne. — Ne reviendrez-vous pas jaser avec votre petite soeurlette qui a nom...
— Mirza

CIRCULAIRES et VOLANTS



1695

1683

1656



1695



1683



1656

1695—Robe avec jupe attachée, godets plissés ou unis. La ceinture souple drapée à la hanche et la fleur à l'épaule ajoutent à son charme. Le dos est d'une seule pièce. Largeur du bas, 2 verges $\frac{1}{4}$. La grandeur de 36 pouces requiert 3 verges $\frac{1}{4}$ de crêpe de satin de 39 pouces. Charmante en tissu métallique de poids léger, en brocarts en crêpe de soie et en crêpe de Chine. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 35 et de 36 à 42 de buste. Prix, 50 cents.

1683—Cette robe d'une seule pièce est une version nouvelle de la mode Princesse qui convient à ravir à la silhouette mince. Le décolletage en U et le circulaire du bas de la jupe complètent sa simplicité. La grandeur 36 requiert 2 verges $\frac{3}{4}$ de crêpe de satin de 39 pouces. Pour femmes et jeunes fille de 32 à 35 et de 36 à 44 de buste. Prix, 45 cents.

1656—Cette élégante robe slip-over se distingue par la draperie de côté. Boucle sur l'épaule. Largeur du bas, 44 pouces. La grandeur 36 requiert 1 verge $\frac{1}{2}$ de crêpe de satin de 39 pouces, avec 2 verges $\frac{3}{4}$ de crêpe de satin de 39 pouces pour la jupe, etc. Cette robe peut aussi se faire dans une combinaison de dentelles et de crêpe de soie ou de brocart métallique. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 35 et de 36 à 44 de buste. Prix, 50 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK PUBLISHING Company,
468 Wellington St. West, Toronto, Ontario

1637—Robe de deux pièces. Le devant est circulaire d'un côté et pourvu d'une draperie de l'autre côté, partant d'une boucle à la taille. La grandeur 36 requiert 3 verges $\frac{1}{4}$ de crêpe de Chine novelty de 39 pouces. Très chic dans du crêpe de satin, des velours légers ou des brocarts métalliques. Largeur au bas, 1 verge $\frac{3}{8}$. Grandeurs, 32 à 44 de buste. Prix, 50 cents.



1637



1679

1679—Robe slip-over avec jupe circulaire droite attachée en croisant sur le côté. Le dos est d'une pièce. La grandeur 36 requiert 2 verges $\frac{3}{4}$ de dentelles de 35 pouces, avec 1 verge $\frac{1}{4}$ de ruban de 2 pouces $\frac{1}{4}$ pour la ceinture, $\frac{3}{4}$ de verge de ruban de 4 pouces $\frac{1}{2}$ pour la boucle et 2 verges $\frac{1}{4}$ de satin de 35 pouces pour le dessous de robe. La largeur du bas de la robe, 2 verges. Pour de 32 à 44 de buste. Prix, 50 cents.

1693—Pour la grandeur 36, 2 verges $\frac{3}{4}$ de crêpe de satin de 39 pouces. On peut utiliser aussi velours légers, brocarts et tissus métalliques. Dans les grandeurs de 32 à 35 et de 36 à 44 de buste. Prix, 45 cents.



1693



1645

1645—Le décolletage en V de cette robe d'une pièce se répète dans les pointes et les angles du corsage et dans la bordure inégale de la jupe. La cape en est des plus élégantes. Largeur du bas, 43 pouces $\frac{1}{2}$. La grandeur 36 requiert 5 verges $\frac{1}{8}$ de crêpe Roma de 39 pouces. Aussi Georgette, voile de soie, chiffon, etc. Charmante pour femmes et jeunes filles de 32 à 35 et de 36 à 44 de buste. Prix, 50 cents.



1637



1679



1645



1693

ALLONGENT les ROBES

1745—Cette robe élégante avec jupe circulaire attachée en croisant est blousée sur le côté et dans le dos. Le dos est d'une seule pièce. Largeur, 2 verges. La grandeur 36 requiert 3 verges de satin de 39 pouces. Aussi crêpe de soie, crêpe de Chine, crêpe Roma, velours léger. Portée à ravir par femmes et jeunes filles de 32 à 34 et de 36 à 44 de buste. Prix, 45 cents.

1644—Robe de deux pièces avec blouse slip-over et jupe de deux pièces. Largeur, 1 verge $\frac{3}{4}$. La grandeur 36 requiert 1 verge $\frac{3}{4}$ de satin de 35 pouces pour la partie supérieure, avec 1 verge $\frac{3}{4}$ de satin de 35 pouces pour la partie inférieure, etc. Georgette ou brocarts métalliques avec velours léger ou satin. Charmante pour femmes et jeunes filles de 32 à 35 et de 36 à 44 de buste. Prix, 45 cents.

1713—Robe drapée d'une seule pièce avec draperies circulaires sur le côté gauche. Largeur, 46 pouces. La grandeur 36 pouces requiert 2 verges $\frac{3}{8}$ de crêpe de satin de 39 pouces, avec 1 verge $\frac{3}{8}$ de Georgette de 39 pouces pour la draperie. Cette robe se fait en velours ou en brocarts métalliques ou en satin avec Georgette pour assortir. On peut la faire avec manches longues et sans décolletage, pour le jour. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 35 et de 36 à 44 de buste. Prix, 50 cents.



1745



1644



1713



1745

1644

1713



1681

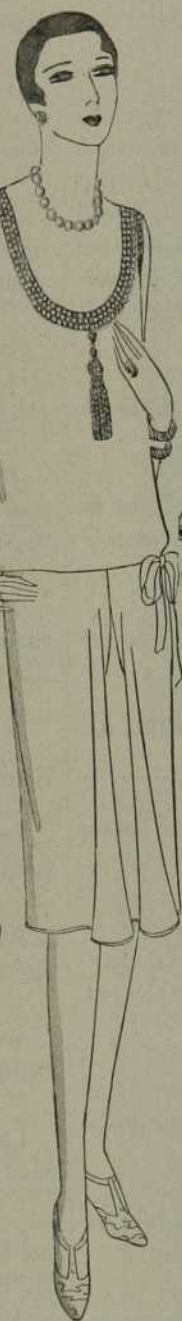
10278



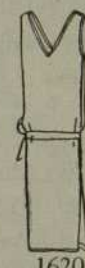
1709



1646



1620



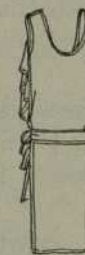
1620



1646



1681



1709

1620—Cette élégante robe slip-over comporte une jupe de deux pièces. Largeur, 1 verge $\frac{3}{8}$. La grandeur 36 requiert 3 verges de soie moirée de 35 pouces. Tissu métallique ou brocart métallique. Le patron prévoit les manches longues et l'encolure d'une robe de jour. Charmante pour femmes et jeunes filles de 32 à 35 et de 36 à 44 de buste. Prix, 50 cents.

1646—La draperie d'un seul côté de cette élégante robe slip-over fait très chic. Largeur, 45 pouces $\frac{1}{2}$. La grandeur 36 requiert 2 verges $\frac{3}{4}$ de taffetas fleuri de 39 pouces, avec $\frac{3}{8}$ de verge de velours de 39 pouces pour la fleur. Cette robe peut aussi se faire avec manches longues. Charmante pour femmes et jeunes filles de 32 à 35 et de 36 à 44 de buste. Prix, 50 cents.

1709—Robe slip-over. Dos d'une seule pièce. Largeur, 2 verges. La grandeur 36 requiert 3 verges $\frac{3}{4}$ de Georgette de 39 pouces. Manches longues et encolure de robe de jour prévues par ce patron. Sied très bien aux femmes et jeunes filles de 32 à 35 et de 36 à 44 de buste. Prix, 50 cents.

1681—Robe circulaire à godets. La ceinture souple et le tour de cou carré en forment les détails les plus particuliers. Largeur du bas, 5 verges $\frac{3}{8}$. La grandeur 36 requiert 3 verges $\frac{3}{8}$ de Georgette de 39 pouces, avec 3 verges $\frac{3}{4}$ de ruban de 5 pouces pour la ceinture. Longues manches et tour de cou de jour prévus dans ce patron. Grandeurs, 32 à 35 et 36 à 44. Robe, 50 cents; Patron à calquer, 30 cents.

Louez



à la journée
ou à la
demi-journée
un Polisseur
Electrique
pour Parquets
Johnson

Vous pouvez Louer, au magasin de votre voisinage, ce Polisseur Electrique qui transforme entièrement les parquets. Téléphonez DES MAINTENANT pour en réserver un.

Décidez-vous aujourd'hui même, afin de ne plus entreprendre de recirer vos parquets à l'ancienne méthode. Polissez maintenant à la cire toutes vos pièces, suivant la méthode électrique Johnson, rapide et facile.

Vos parquets seront plus beaux que jamais et n'auront plus jamais besoin d'être retouchés. Une couche de cire brillante, dure et sèche, pareille à une armure de verre, les protège contre les atteintes des pieds.

Polisseur Electrique pour Parquets à la CIRE JOHNSON

Une opération des plus simples que n'importe qui peut faire. Répandez une mince couche de Cire Liquide Johnson. Cette substance nettoie tout en cirant. Puis passez sur les parquets le Polisseur Electrique Johnson.

Cette machine merveilleuse fonctionne pratiquement seule — vous n'avez qu'à vous promener et à la CONDUIRE du bout des doigts — sans jamais la pousser ou appuyer dessus. Vous ne prendrez pas ainsi plus de temps à polir à la cire tous vos parquets que vous en mettiez à faire une seule pièce, avec les moyens démodés d'autrefois.

Ou Achetez-le —

Vous pouvez aussi acheter pour votre propre usage un Polisseur Electrique pour Parquets Johnson. Un bien petit déboursé pour une aussi grande commodité. Demandez à votre marchand de vous donner une Démonstration Gratuite. Ou encore écrivez-nous.

S. C. JOHNSON & SON, LTD., Brantford, Ont.
"Experts dans le finissage du bois"
Vancouver — Winnipeg — Windsor — Toronto
Montréal



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

La population actuelle du globe est estimée à 2,000 millions d'habitants. Dans 150 ans la population sera de 6,000 millions.

* * *

Un tiers de la population du globe réside en Chine et aux Indes.

* * *

Le Métropolitain de Londres émet plus de 1,600 millions de billets chaque année.

* * *

Au temps de Guillaume le Conquérant, l'Angleterre avec une population de 1,375,000 habitants, possédait moins de 1,000 chevaux et 5,000 boeufs. Aujourd'hui le Canada avec une population de moins de dix millions d'habitants possède 3,500,000 chevaux.

* * *

En 1820 il était défendu de fumer dans les rues de Vienne.

* * *

L'Algérie produit douze millions de livres de tabac. Madagascar en produit 600,000 livres.

* * *

Le Palais Bourbon, à Paris, fut construit en 1722.

* * *

On estime à \$5,310,000,000 le capital étranger placé au Canada.

* * *

L'oignon est originaire de la Palestine et des Indes.

* * *

Le plus grand livre du monde se trouve au British Muséum de Londres. Il fut présenté au roi Charles II par des marchands d'Amsterdam.

* * *

A Londres il tombe dans une année plus de 300 tonnes de suie par mille carré.

* * *

Camille Flammarion possédait un livre reliée avec du cuir humain.

* * *

Durant la guerre les bijoux de la couronne anglaise furent placés dans une station souterraine du Métropolitain de Londres.

* * *

Pour l'ensemble du Canada, la valeur totale des principales récoltes de 1927 est estimée à \$1,141,367,100.

* * *

La France exporte chaque année plus de 50,000 automobiles.

Un prêtre allemand vient d'inventer un explosif plus puissant que la dynamite.

* * *

Un romancier anglais a publié un volume de 320 pages dans lequel 70 différents baisers sont analysés.

* * *

La voix humaine a trente notes différentes.

* * *

Depuis 1824 il y a eu 61,001 récompenses de distribuées en Angleterre pour des sauvetages en mer.

* * *

Il faudrait 320 gouttes de pluie, mises bout à bout, pour faire une longueur d'un pouce.

* * *

Le plafond du Palais de Crystal, près de Londres, possède assez de vitres pour couvrir un champ de 25 acres.

* * *

Il faut 25,000 livres de peinture pour peindre le grand Hall de la station Euston, à Londres.

* * *

La France comptait en 1899 exactement 1,672 automobiles; aujourd'hui elle en possède plus de 891,000.

* * *

Il y avait en France, après la guerre, 2,880,000 chevaux.

* * *

Le Japon possède maintenant un évêque japonais.

* * *

Cette année la province de Québec a produit 7,824,300 livres de tabac.

* * *

La Chine connaissait le moyen des empreintes digitales 400 avant J.-C.

* * *

Les insectes dévorent de 15 à 20 pour cent des récoltes mondiales.

* * *

Le plus long pont du monde se trouve sur la mer jaune près de Singing, en Chine. Il a trois milles de longueur.

* * *

Deux hôpitaux de la ville de Londres n'ont que des femmes comme médecins.

* * *

La Chine possède 300,000 carrés de champs de charbon.

* * *

On compte 9,000 étudiants dans les universités anglaises.



Prenez-vous du Levain pour votre santé?

Si vous tenez à cette bonne habitude, prenez les galettes de Levain Royal — la qualité la plus élevée depuis plus de 50 ans. Trempez une galette de Levain Royal avec un peu de sucre, dans de l'eau tiède pour toute une nuit. Remuez bien, filtrez et buvez le liquide. Pour rendre ce liquide plus agréable au goût, ajoutez-y le jus d'un orange.

LES GAULETTES DE LEVAIN ROYAL



Un produit de la
CANADIAN PLAYING CARD COMPANY,
Limited
MONTREAL

Les cors disparaissent et ne laissent pas de cicatrices quand on les traite avec le Holloway's Corn Remover.

RECETTES DE CUISINE



PAUPIETTES DE HARENGS SARDINES FRITES ET GRILLEES

Supprimez la peau et la tête à 10 harengs salés; faites-les dégorger dans du lait pendant 6 heures; égouttez-les, ouvrez-les pour en retirer l'arête principale. Parez carrément les filets. Mettez dans un mortier les parures des filets, 6 filets et 8 à 10 anchois salés, propres; pilez-les avec du beurre; passez-les au tamis, et mêlez à la farce un jaune d'oeuf, une pointe de cayenne et 4 cuillerées de fines herbes crues. Masquez chaque filet de hareng avec une couche mince de farce, et roulez-les en forme de paupiette. Rangez-les dans un plat à gratin, beurré; arrosez-les avec du beurre, saupoudrez de panure et chauffez 5 à 6 minutes à four chaud; servez dans le plat même.

EPERLANS BOUILLIS

Prenez 2 douzaines de gros éperlans propres; salez-les, l'un à côté de l'autre sur la grille d'une petite poissonnière. Faites bouillir de l'eau dans la poissonnière avec sel et un bouquet de persil; plongez la grille dans l'eau avec des éperlans; donnez un bouillon et retirez le vase sur le côté du feu; tenez-les à couvert 10 minutes, dressez sur serviette avec du persil frais; servez avec une sauce au beurre.

HARENGS SAURS AUX FINES HERBES

Retirez les filets de 12 harengs fumés, nouveaux, en mettant les laitances de côté; faites-les macérer 2 heures dans du lait froid. Egouttez-les ensuite sur un linge. — Mettez dans une terrine 3 ou 4 cuillerées de champignons crus hachés, une cuillerée de persil, une de ciboulette; ajoutez 150 grammes de beurre frais, une poignée de panure blanche et fraîche; mélangez le tout avec une cuiller. — Etalez une couche de ce beurre sur un plat à gratin; sur cette couche, rangez la moitié des filets de harengs et des laitances; masquez-les aussi avec une couche de beurre; recommencez avec les filets de harengs et les laitances; masquez avec le restant du beurre. Arrosez avec le jus de 3 ou 4 citrons, et tenez un quart d'heure le plat à four doux, en arrosant souvent avec le beurre.

Pour faire griller les sardines, il n'est pas nécessaire de les écailler; il suffit de les bien essuyer, après en avoir arraché la tête et les intestins; on les assaisonne avec sel et huile; on les fait griller à bon feu 12 à 14 minutes. — Pour faire frire les sardines, il faut les vider et les écailler, les saler, les fariner vivement et les plonger à friture chaude (friture à l'huile), peu à la fois; égouttez-les, salez et servez-les. — On opère de la même façon pour faire frire les anchois frais.

SARDINES FARCIES A LA PROVENÇALE

Hachez des épinards crus, bien exprimés; faites-les revenir dans une casserole avec de l'huile, jusqu'à ce qu'ils aient réduit leur humidité; assaisonnez avec sel et muscade, une pointe d'ail; saupoudrez avec de la mie de pain, mouillez avec du lait, en tenant l'appareil consistant; cuisez, en remuant, retirez du feu; mêlez-lui quelques jaunes d'oeuf et quelques anchois hachés. Arrachez la tête et les boyaux de 20 grosses sardines; ouvrez-les par le ventre; étalez-les, le côté ouvert en dessus; salez-les et masquez-les avec une couche d'épinards; roulez-les en baril et nouez-les avec du fil. — Saupoudrez un plat de gratin avec une pincée d'oignon haché; arrosez avec de l'huile et rangez les sardines l'une à côté de l'autre en les serrant; saupoudrez avec de la chapelure; arrosez avec de l'huile et cuisez 12 minutes au four ou avec feu dessus, feu dessous.

MAQUEREAUX AUX PETITS OIGNONS

Prenez 3 à 4 douzaines de petits oignons; mettez-les dans une poêle avec du beurre et un peu de sucre, faites-les colorer à feu vif; mettez-les dans une casserole plate; mouillez avec un peu de bouillon; cuisez-les aux trois quarts, en les faisant tomber à glace. — Supprimez la tête à 4 petits maquereaux propres; coupez-les chacun en deux morceaux et faites-les revenir à feu vif avec du beurre; assaisonnez, mouillez avec un verre de vin blanc, et faites réduire de moitié. Liez alors la sauce avec un petit morceau de beurre manié. Ajoutez les petits oignons, et finissez de les cuire à feu doux.

gardez une
bouteille de
BOVRIL
à la maison
il est indispensable pour
un mets
préparé à la hâte

85F

Pour nettoyer, faire briller et polir rapidement et facilement, employez Sapolio. Fabriqué uniquement par Enoch Morgan's Sons Company, New-York, U. S. A.

ENVELOPPE
ARGENTÉE

Demandez
le Vritable
SAPOLIO
MARQUE DE FABRIQUE REGISTREE

BANDEAU
BLEU

Gin Canadien Melchers Croix d'or

LA BOISSON LA PLUS SAINE

« Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT Le Samedi

Ci-joint veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE,

975, RUE DE BULLION,

MONTREAL, CAN.

NE MANQUEZ PAS DE LIRE

LE PLUS BEAU ROMAN DE L'ANNEE, VERITABLE CADEAU
D'UNE REVUE A SON AIMABLE CLIENTELE:

“LE MAGICIEN”

Par Guy Chantepleure

DANS

La Revue Populaire

DE JANVIER

ACHETEZ VOTRE REVUE
DE BONNE HEURE

En vente partout :

15 sous

L'EXEMPLAIRE

Dans tous les dépôts de journaux

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis:
\$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à la
REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, RUE DE BULLION,

MONTREAL, CANADA